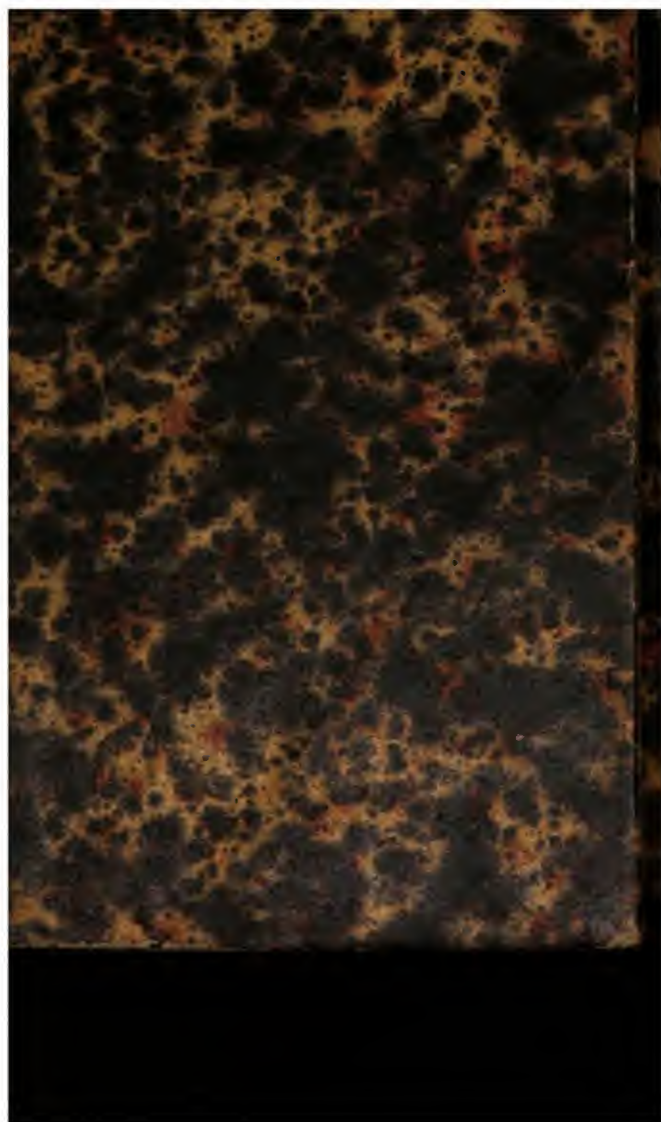
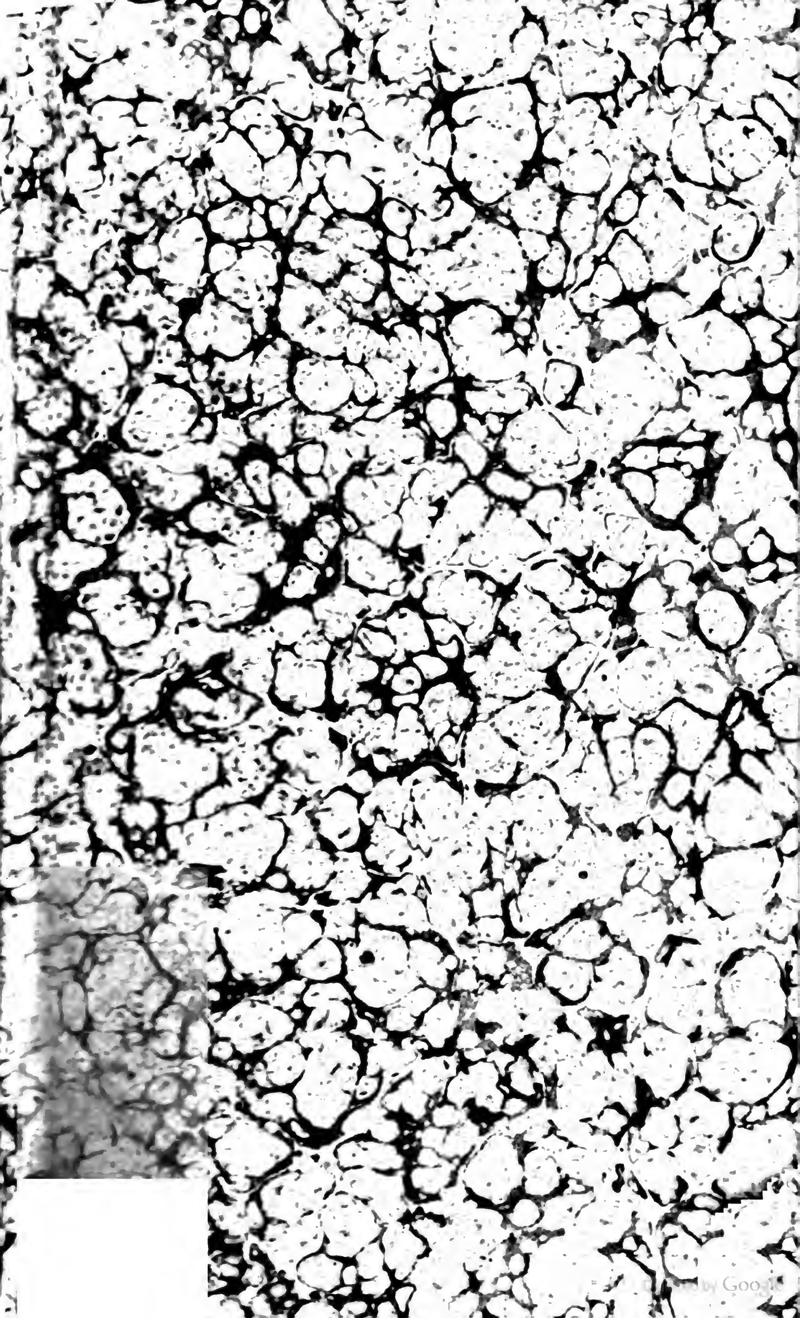




CHANSONS

NATIONALES ET POPULAIRES

DE LA FRANCE

De l'Imprimerie de Ch. Lahure
rue de Vaugirard, 9

CHANSONS

NATIONALES ET POPULAIRES

DE LA FRANCE

PRÉCÉDÉES

D'UNE HISTOIRE DE LA CHANSON FRANÇAISE

ET ACCOMPAGNÉES

DE NOTICES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR DU MERSAN



5e Édition, revue et augmentée

PARIS

GABRIEL DE GONET, ÉDITEUR

RUE DES BEAUX-ARTS, 6

1850

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Le succès qu'a obtenu ce recueil de chansons nous a engagé à en donner une nouvelle édition, que nous avons cherché à rendre encore

plus digne du public, en l'augmentant de beaucoup de morceaux qui méritaient d'y trouver place, et en supprimant ceux qui présentaient moins d'intérêt.

Il y a dans les opéras, dans les opéras-comiques et dans les vaudevilles des couplets qui sont de véritables chansons et des romances qui sont devenues populaires. On aime à se les rappeler, et nous avons cru devoir en faire un choix, qui, réuni à celui qui se trouvait déjà dans ce recueil, formera une série à part.

Nous distinguons ainsi les œuvres des auteurs dramatiques, des œuvres de ceux qui ne sont que chansonniers, quoique souvent des auteurs

aient réuni ce double talent; mais on verra que les premiers ne méritent pas moins que les autres une place honorable dans le domaine de la chanson.

Les chansons proprement dites sont donc de la sorte séparées de celles qui sont tirées des opéras, des opéras-comiques et des vaudevilles. Chacune de ces séries est précédée d'une histoire abrégée des théâtres de ces genres et de détails sur leur origine.

Nous avons aussi donné des notices sur les principaux auteurs, et nous avons tâché qu'elles parussent dignes de quelque intérêt; du reste, elles rendront plus complet le petit traité que nous avons offert

sous le titre d'*Histoire de la Chanson française*, et feront de cet ouvrage une véritable encyclopédie chantante.

Ainsi s'exprimait, en 1847, le bon et spirituel Du Mersan dans sa préface pour la quatrième édition de ce livre, œuvre éminemment nationale, fruit de longues et minutieuses recherches et d'une érudition toute spéciale, que lui seul peut-être a possédée.

La chanson n'est pas chose aussi frivole qu'elle peut le paraître au premier aspect ; elle a joué chez nous, à toutes les grandes époques, un rôle important, et son histoire est en quelque sorte l'histoire de la France. C'est en chantant que les

serfs oubliaient leurs misères; c'est en chantant que nos pères se levèrent contre la tyrannie et qu'ils l'écrasèrent sous leurs pieds puissants; ce sont nos chants de guerre, presque autant que le courage de nos soldats, qui ont vaincu les rois de l'Europe. N'est-ce pas la chanson qui disait :

De quel éclat brillaient dans la bataille
Ces habits bleus par la victoire usés!

Puis quand vinrent de si terribles et douloureux revers, n'est-ce pas encore le prince de la chanson

Qui a chanté la gloire et l'espérance,
Pour consoler nos soldats malheureux?

La chanson, on ne saurait le nier, a puissamment contribué à l'adou-

cissement des mœurs. « Les poésies de ce genre, dit Brillat-Savarin, eurent d'abord pour objet de célébrer Bacchus et ses dons, parce qu'alors boire du vin et en boire beaucoup, était le seul haut degré d'exaltation gustuelle auquel on pût parvenir; puis, pour rompre la monotonie, on y associa l'amour, association dont il n'est pas certain que l'amour se trouve bien. » Mais bientôt la carrière s'agrandit; la chanson pénétra partout, s'empara de tous les sujets; elle donna du prix aux choses les plus futiles, de la grâce aux moins plaisantes, du piquant aux moins sapides; elle éleva les humbles, abaissa l'orgueil des puissants; elle châtia l'oppresseur et jeta des fleurs

à l'opprimé; sa juridiction s'étendit sur tout, et ses arrêts furent sans appel. Elle fit et défit les réputations. Sous tous les régimes, et c'est là sa plus grande gloire, elle brava la persécution; la prison, l'échafaud ne purent lui imposer silence :

A ses barreaux je suspendrai ma lyre,

disait Béranger sous les verroux. Et il continuait à chanter la gloire et la liberté.

Aujourd'hui la chanson est une puissance; c'est peut-être la plus grande de toutes, et c'est à coup sûr la plus vivace, car personne ne s'en lasse, chez nous où l'on se lasse si vite de toutes choses. Tout passe, dépérit, s'étiole et meurt; la chan-

son seule reste jeune; son front n'a point de rides, et en ce temps où s'agitent tant de terribles passions, où le monde semble ébranlé sur ses bases, ses grelots n'en résonnent pas moins joyeusement.—Vous verrez, disait d'elle un homme d'esprit, vous verrez qu'elle finira par avoir raison de la politique et des moralistes.

— C'est chose possible, lui répondit quelqu'un, mais vous ne serez pas le premier qui aurez prophétisé ce dénoûment; on sait, il y a longtemps, qu'en France tout finit par des chansons.


Geoffroy
DU MERSAN
de Gonet edit.

CHANSONS
NATIONALES ET POPULAIRES
DE LA FRANCE.

HISTOIRE
DE
LA CHANSON FRANÇAISE.

L'époque des premières chansons de la France est incertaine. Il est sûr que tous nos anciens poëmes et nos vieux romans en vers se chantaient; mais ce n'étaient pas des chansons.

Avant le règne de Philippe Auguste, vers 1200, on ne connut que des chansons latines; elles étaient rimées. On en connaît une que chantèrent les Fran-

çais pour célébrer une victoire sur les Saxons, du temps de Clotaire II, en 600. Deux autres chansons nous ont été conservées, l'une de saint Paulin, patriarche d'Aquilée, l'autre de Gotescalc, qui est en strophes et soumise à un refrain. Le célèbre Abélard fit aussi des chansons latines; on assure que saint Bernard fit, dans sa jeunesse, des chansons badines sur des airs du temps: enfin Pierre de Blois fit aussi des chansons galantes.

Les Gaulois, dont nous sommes en partie la postérité, avaient connu la poésie chantante. Leurs poëtes, nommés *bardes* [1], composaient des hymnes et des chansons pour conserver la mémoire des guerriers qui s'étaient signalés dans les combats. Ces chansons étaient à peu près ce qu'étaient dans l'ancienne chevalerie les *chansons de gestes*, comme la *chanson de Roland*, célèbre dans nos

[1] En Bretagne, les joueurs de vielle et les ménétriers sont encore nommés *bards*.

vieilles chroniques, et que les Français du temps de Charlemagne chantaient en allant au combat.

Dès l'an 1000, on se servait à Rouen de la langue romane, et les auteurs normands écrivaient plus purement que ceux des autres provinces : mais soit que nous devions nos premières chansons aux Normands ou aux Provençaux, nous n'en avons pas en la langue vulgaire avant l'an 1100. C'est alors que parurent les trouvères ou troubadours, dont le nom signifie trouveurs, inventeurs, et qui fournirent le corps de la *jonglerie*, dans lequel on comprend encore les *chanteours* ou *chantères*, et les *menestrels*, du nom desquels est venu celui de *ménestriers*. L'art de ces chansonniers était nommé *gay saber*, gai savoir ou gaie science. Ceux qui en faisaient profession, sous les comtes de Provence, s'enrichissaient et parvenaient même aux emplois et aux honneurs. Il était meilleur alors qu'aujourd'hui d'être chansonnier.

Les plus anciennes chansons françaises étaient des *lais*, c'étaient des espèces de complaintes que nos premiers romanciers faisaient chanter à leurs personnages. On trouve une chanson à boire dans les poésies d'Eustache Deschamps, qui vivait dans le XIVe siècle; c'est peut-être la première qu'on connaisse dans notre poésie. Parmi les poëtes français qui ont vécu avant l'an 1300, on compte environ soixante-dix chansonniers, et parmi eux des noms illustres, tels que Thibault, comte de Champagne, qui depuis fut roi de Navarre; le comte d'Anjou, roi de Sicile, père de saint Louis; un duc de Bretagne, un duc de Brabant; Lusignan, comte de la Marche; Raoul, châtelain de Coucy, et beaucoup d'autres.

Ces poëtes composaient ordinairement eux-mêmes les airs de leurs chansons, qui ressemblaient beaucoup au chant grégorien et à nos hymnes d'église. Les chansons de cette époque ancienne étaient peu variées pour le fond,

c'était presque toujours des idylles sur le printemps, les fleurs, les oiseaux, l'hiver et ses glaces; elles sont adressées à des Iris vraies ou idéales et à des blondes, jusqu'au temps de Charles IX et de Henri II, où les brunes devinrent à la mode.

Thibault, comte de Champagne et roi de Navarre, né en 1201, et mort en 1250, est véritablement le père de la chanson française. La tradition a dit que la plupart de ses chansons avaient été faites pour la reine Blanche, mère de saint Louis, qu'il aimait. On croit qu'il est le premier qui ait mêlé les rimes masculines aux féminines, et qui ait donné cet agrément à la poésie chantante.

Christine de Pisan, quoique née à Venise, a fait des chansons, des ballades et des lais en français. Sous le règne de Charles VI, il se fit des complaintes sur l'assassinat du duc d'Orléans; elles se chantaient dans l'armée du roi. Charles d'Orléans, petit-fils de Charles V, cul-

tiva la poésie avec succès et fit aussi des chansons, ainsi que Boucicault, fils du maréchal, le comte de Clermont, Jehan de Lorraine, Olivier de La Marche, la duchesse d'Orléans, le seigneur de Torcy, Jacques, bâtard de La Trémouille.

A cette époque, la poésie ne pouvait être cultivée que par ces grands personnages, l'instruction n'étant pas encore répandue dans les classes inférieures, et les lettres n'ayant pour asile que les cloîtres.

Cependant, vers 1400 florissait Olivier Basselin, qui composa ses joyeuses chansons nommées *vaux de Vire*, parce qu'il les chantait dans les vallées de la Normandie, arrosées par la rivière de Vire, où il avait ses fouleries, et qui, par corruption, ont ensuite été nommées *vaudevilles* [1].

Depuis le duc d'Orléans, oncle de

[1] Jean Lehoux, avocat de Vire, à qui nous devons le recueil des chansons d'Olivier Basselin, le fit imprimer en 1576.

François Ier, qui fut poëte lui-même, jusqu'aux jours brillants de la cour de ce prince, on ne peut guère citer que Villon, dont nous avons conservé des ballades, genre qui appartient à la chanson ; mais depuis la moitié du XIVe siècle, la chanson et le vaudeville firent en France de rapides progrès, et on en conserve à la Bibliothèque royale des recueils qui en contiennent sur tous les événements remarquables.

Les guerres de François Ier et de Charles-Quint, le désastre de Pavie, la prison du roi à Madrid, le combat de Jarnac, la mort de Henri II, le départ de France de Marie Stuart, les guerres civiles, la mort de Charles IX, l'insolence des mignons de Henri III, l'assassinat de ce prince, et quantité d'autres faits plus ou moins importants ont servi de matière à des chansons qui se chantaient publiquement.

On ferait une histoire intime de la France si l'on en puisait les matériaux dans ces chansons, où l'on trouve sou-

vent des circonstances qui ont échappé aux historiens, ou qu'ils ont dédaignées, mais qui peignent les mœurs, le caractère des diverses époques, l'esprit de la société et même des peuples. Si les chansons d'alors roulent presque toujours sur la guerre et la galanterie, on n'en manque pas non plus sur les anecdotes du temps, on a aussi des complaintes sur les malfaiteurs exécutés pour leurs crimes, et ce dernier usage s'est perpétué jusqu'à nos jours.

Clément Marot et Saint-Gelais montrèrent alors, dans la poésie badine et galante, un génie qui s'éleva à une certaine hauteur.

Bientôt parurent du Bellay, Jodelle, Ronsard, Belleau, Passerat et Baïf, qui fut l'inventeur des divertissements en musique, auxquels on peut rapporter l'origine de notre opéra, ou du moins des ballets et des mascarades qui firent l'amusement de la cour jusqu'au règne de Louis XIV. Il fut le premier

qui sentit que les Français pouvaient avoir une musique nationale.

Pendant les horreurs des guerres civiles et les troubles de la Ligue sous Henri IV, le goût des chansons alla plus loin qu'il n'avait jamais été, et on composa tant de chansons licencieuses et impies, que, dans une assemblée tenue à Fontainebleau pour la réforme de l'État, de Thou rapporte, dans son Histoire, qu'il fut question de réprimer cet abus.

On chantait ces chansons sur des airs qui se sont conservés dans nos vieux noëls. On les nommait aussi *motets*, et on en trouve plusieurs purement bachiques. Les meilleurs chansonniers de cet âge furent Desportes et Bertaut. Après eux vinrent Regnier et Malherbe, qui sembleraient aujourd'hui de bien faibles chansonniers.

Henri IV se mêla quelquefois de faire des chansons, et on en conserve quelques-unes qui lui sont attribuées.

Sous Louis XIII, le goût des vaudevilles et des chansons satiriques redoubla ; aucun événement n'échappa aux couplets, non plus que les personnages les plus distingués, puisque Richelieu lui-même ne fut pas épargné.

Rotrou, Théophile Viaud, d'Urfé, Maynard, Saint-Amand, l'Estoile et l'épicurien Desyvetaux, célèbres par leurs poésies, ne dédaignèrent pas la chanson anacréontique et satirique.

Ce fut sous le règne de Louis XIV que la chanson se perfectionna comme la poésie, et ce temps a produit plus de chansonniers et de chansons que tous les règnes précédents.

Sous la minorité de ce prince, les chansonniers en réputation furent Malleville, Voiture, Sarrasin, Bois-Robert et Scarron. Après eux viennent Chapelle, des Barreaux, Saint-Pavin, Patrix, Charleval, et au milieu d'eux, le poëte artisan, le menuisier de Nevers, maître Adam, dont la célébrité dure encore.

Mais le vrai chansonnier du temps fut le baron de Blot, surnommé Blot-l'Esprit, qui fit la plupart des couplets satiriques de la Fronde, et les mazarinades ; madame de Sévigné disait de ses chansons qu'elles avaient le diable au corps.

Il existe un ouvrage fort curieux, intitulé : *Le Nouveau Siècle de Louis XIV, ou poésies-anecdotes du règne et de la cour de ce prince*, par Sautereau de Marsy et Noël (4 volumes in-8°, 1793), où l'on a rappelé et caractérisé les événements et les personnages du temps, par les chansons dont ils ont été le sujet.

Sous ce règne, les chansons amoureuses, les pastorales, les madrigaux abondèrent, et la cour et la ville roucoulaient les airs de Lambert et fredonnaient les chansons gracieuses de Benserade, de l'abbé Périn, de Linière et les chansons à boire de Boursault et de Dufresny. On chantait dans la société les chansons de Coulange de La

Monnoie, celles de madame et de mademoiselle Deshoulières.

A la même époque, la chanson populaire apparaissait sur le Pont-Neuf, où Philippe le Savoyard attirait la foule autour de ses tréteaux. Le cocher de M. de Vertamont exerçait sa verve sur des sujets de circonstance. Ils succédaient à Tabarin et à Gautier Garguille, qui avaient été les chansonniers populaires du règne précédent.

Les chansons satiriques ne furent pas moins en vogue, et la gloire du grand roi ne désarma pas la licence.

La Régence, qui fut un temps de plaisirs, de festins et de débauches, vit éclore beaucoup de chansons qui ont la couleur de l'époque.

Le règne de Louis XV vit fleurir Vergier, Haguenier, Latteignant, Vadé, qui firent des chansons pour la société, tandis qu'une foule d'auteurs anonymes en faisaient pour le public malin sur les jésuites, le quiétisme, la bulle *Unigenitus,* les convulsions, sur la paix et



Geoffroy

COLLÉ

de Gonet edit.

la guerre, sur les victoires et les défaites, sur la cour et sur les favorites Il ne faut pas oublier les noms de Piron, Gallet, Collé, Favart, Boufflers et beaucoup d'autres, dont la nomenclature serait trop longue.

L'avénement de Louis XVI à la couronne fit naître un déluge de chansons, où l'enthousiasme de l'espérance devenait la critique du règne précédent. Douze ans étaient à peine écoulés que des chants de terreur et de mort retentissaient autour du palais qu'avaient salué de si brillants pronostics.

La chanson révolutionnaire fut hideuse, sanglante, grossière dans l'expression comme elle était cruelle dans la pensée. Tandis que le peuple hurlait dans les rues *Ça ira* et *la Carmagnole*, quelques poëtes s'élevaient au-dessus de cette tourbe impure, et des chansons admirables guidèrent aux combats une jeunesse bouillante et patriote. *La Marseillaise* de Rouget de Lisle, *le Chant*

du départ de Chénier furent de véritables hymnes de guerre !

Nous devons contredire ici La Harpe, qui dit que le Français, peuple chansonnier par excellence, n'a qu'une seule époque dans son histoire où il n'ait pas chanté, et que cette époque est celle de la Terreur. Mais La Harpe se trompe. Au milieu des saturnales révolutionnaires, il y eut des hymnes, des romances pleines de sentiment et de délicatesse, à côté des chansons furibondes et grotesques. *Le Chansonnier patriotique*, imprimé en 1792, et *l'Anthologie patriotique* en 1794, en font foi. *L'Almanach des Muses* ne fut jamais interrompu. On voyait paraître en même temps *le Chansonnier des Grâces* et celui *de la Montagne*, ainsi que *les Étrennes d'Apollon*, *les Étrennes lyriques* et *les Étrennes du Parnasse*. Le journal royaliste intitulé *les Actes des Apôtres* est rempli de chansons épigrammatiques contre les puissances du jour. On vit en 1791 *l'Almanach des Aristocrates* ; en 1795,

l'Almanach des Prisons, et en 1797, *l'Almanach des Gens de bien*, qui contient des chansons où l'opinion contre-révolutionnaire est exprimée dans toute sa force.

On sait que Marchant mit *la constitution en vaudeville*. Un poëte inconnu fit aussi un petit volume intitulé : *la République en vaudeville*, plaisanterie piquante, qui parut en 1793. On plaisantait alors sur les choses les plus effrayantes, et il parut une chanson érotique intitulée : *la Guillotine d'amour*, qui, non-seulement se chantait dans les boudoirs, mais qui est imprimée dans les recueils des chanteurs publics.

Le Directoire fut chansonné sans pitié, ainsi que le conseil des Cinq-Cents et le conseil des Anciens.

L'Empire vint rétablir la France sur une base solide, et la chanson, d'abord enthousiaste, fut bientôt adulatrice. Mais, imitant la société qui se réorganisait, elle se constitua aussi et établit un petit empire. Déjà, sous le Consulat,

les Diners du Vaudeville avaient formé une société chantante qui se réunissait à des époques fixes, et où chaque membre apportait sa chanson, qui était imprimée dans un recueil dont le succès fut très-grand. Cette société ayant été interrompue en janvier 1802, recommença en 1804. On trouvait parmi les chansonniers de cette spirituelle réunion les auteurs les plus connus du théâtre du Vaudeville : Piis, Barré, Radet, Desfontaines, Bourgueil, Léger, Ségur, Desprez, Deschamps, Dupaty, Gassicourt, Dieulafoi, du Mersan, Pain, Chazet, Ourry, Gersin et quelques autres.

A cette société succéda, en 1806, *le Caveau moderne*, qui ressuscita l'ancien *Caveau*. fondé en 1729, et où avaient brillé Piron, Fuzelier, Gallet, Laujon, Crébillon fils, Saurin, Gentil-Bernard et Moncrif. Dans *le Caveau moderne*, on remarqua Armand Gouffé, Désaugier, Francis, Brazier, Rougemont, Philippon de La Madeleine, Prévost

d'Iray, Antignac, Tournay et quelques anciens membres des *Dîners du Vaude ville*. Ce fut là que Béranger commença sa réputation. Cette académie chansonnière dura jusqu'en 1815, et publia pendant dix ans son spirituel recueil. Mais la diversité des opinions, à cette époque où le gouvernement changea, mit la dissension parmi les chansonniers, et la politique, ennemie des Muses et de la gaieté, tua *le Caveau moderne*. Cependant il ressuscita en 1826, et un volume intitulé : *le Réveil du Caveau* attesta sa résurrection ; mais sa grande réputation était morte.

On avait vu, à l'imitation du *Caveau moderne*, s'élever des sociétés chantantes dans la plupart des villes de France. Des sociétés rivales ou émules surgirent dans la capitale, et comme tout le monde ne pouvait pas être du *Caveau*, on fonda *la Société de Momus*, où se firent remarquer Étienne Jourdan, Casimir Ménétrier, Hyacinthe Le Clerc, Émile Debraux, etc. Les fau-

bourgs et les banlieues eurent aussi leurs sociétés chantantes dans la classe ouvrière. On vit naître la société *des Lapins*, celle *des Oiseaux*, des *Bergers de Syracuse*, etc., etc. Encore aujourd'hui, il y a une société dite *des Enfants du Caveau*, mais elle fait peu de bruit dans le monde, et ce n'est guère qu'incognito qu'elle existe. Cependant il y a dans Paris et dans la banlieue quatre cent quatre-vingts sociétés chantantes autorisées. En supposant au minimum que ces quatre cent quatre-vingts sociétés n'aient chacune que vingt membres, cela fait neuf mille six cents chansonniers; chacun d'eux fait une chanson au moins tous les mois; on a donc tous les ans cent quinze mille deux cents chansons nouvelles, sans compter toutes celles qui sont faites par des amateurs pour les noces, fêtes, baptêmes et circonstances : ce n'est pas trop que d'en supposer le même nombre. Ainsi, Paris seul fournit la matière de trois cent mille chansons par an.

En en accordant un peu moins à tout le reste de la France, nous avons une moyenne de cinq cent mille chansons, qui produisent au bout d'un siècle le total de dix millions de chansons, ce qui fait un assez joli fonds social à exploiter.

Qu'on dise maintenant que notre siècle positif et spéculateur ne s'occupe pas beaucoup de chansons ! Il est vrai que les chemins de fer et les opérations de la bourse lui paraissent bien plus importants, que le vaudeville a perdu sa marotte et sa férule, qu'on ne chante plus au dessert comme du temps de nos aïeux et même du temps de l'Empire ; que le bon ton est de sortir de table pour fumer un cigare, et d'aller à l'Opéra-Buffa. L'opéra-comique n'a plus de ces petits airs chantants que tout le monde retenait. Mais la gaieté française s'est réfugiée dans la bourgeoisie et dans la classe ouvrière, où elle trouve encore quelques bonnes gens qui n'ont pas déserté son culte. Il ne faut pour-

tant pas en désespérer : l'esprit français peut sommeiller, mais il se réveillera; et la chanson, au lieu de dire comme le brave de la grande armée : *La garde meurt, mais ne se rend pas*, doit dire : *La chanson se rend, mais elle ne meurt pas!*

———

INTRODUCTION.

Les Français ont toujours chanté, ils chanteront toujours. La chanson n'est pas aussi frivole que l'on pourrait le penser : elle est l'expression de tous les sentiments, elle prend mille formes ; elle est gaie, satirique, badine, gracieuse, enthousiaste ; elle peint l'amour, elle fronde les abus, elle s'élève par les accents de la gloire, elle attendrit les femmes, elle fait trembler les puissants, elle exalte les cœurs, et c'est en chantant que les soldats français ont marché aux combats, comme c'est en chantant que le peuple laborieux adoucit sa peine et s'encourage à ses travaux.

La chanson est éminemment française. Les autres peuples ont des chants, mais ils n'ont pas de chansons. Ce petit poëme tient au caractère de la nation ; il lui emprunte sa gaieté, sa malice ; il est toujours empreint de son esprit.

On peut dire que les Français sont nés poëtes et chansonniers ; ils le sont dans toutes les classes ; car nos rois ont fait des chansons et des vers, ainsi qu'en font nos artisans et quelquefois des gens du peuple, qui n'ont d'autre inspiration que leur esprit naturel.

Nos troubadours, nos trouvères, n'étaient pas tous des hommes d'étude. De simples villageois, inspirés par leur génie souvent inculte, mais toujours poétique, ont composé des ballades, des romances, des complaintes, des chansonnettes, qui, transmises de siècle en siècle par la simple tradition, sont encore aujourd'hui des modèles de bonhomie spirituelle et de naïveté piquante.

Depuis quatre siècles, nous trouvons la chanson naturalisée dans notre pays,

et cultivée avec succès. La chanson est nationale, et ses anciennes illustrations se sont reflétées jusqu'à notre époque, où elle compte parmi ses gloires les noms de Désaugiers, de Béranger et de Casimir Delavigne.

Les recueils de chansons ont toujours eu du succès. La variétés des tons, le mélange des genres, le choix que l'on y fait des productions piquantes des meilleurs auteurs, contribuent à les faire rechercher plutôt que les œuvres complètes même des bons chansonniers. Chacun d'eux, malgré son esprit, a toujours une couleur un peu uniforme, et, un poëte l'a dit :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

On s'amuse moins dans un jardin régulièrement dessiné que dans les campagnes dont les aspects variés offrent à l'œil des sites différents, et présentent tour à tour des châteaux, des chaumières, des bosquets riants, des collines sauvages, des plaines cultivées, d'âpres

rochers et des gazons parsemés de fleurs. De même, dans un recueil de chansons, on en rencontre de gaies, de gracieuses, de bouffonnes, de spirituelles, de naïves; on y trouve la couleur des époques diverses où elles ont été composées; enfin il y en a pour tous les goûts; toutes les classes de lecteurs peuvent y satisfaire leur fantaisie et même leurs caprices.

Disons à ceux qui dédaignent les chansons, que la poésie fut le premier mobile de l'adoucissement des mœurs; que le chant prête aux vers une nouvelle grâce, et, comme l'a dit le spirituel Lamotte :

Les vers sont enfants de la lyre :
Il faut les chanter, non les lire.

CHANSONS

NATIONALES ET POPULAIRES

DE LA FRANCE.

Mort et Convoi de l'Invincible Malbrough.

Il y avait soixante ans que le fameux duc de Marlborough était mort, après avoir été oublié pendant dix ans, lorsqu'en 1781, la nourrice du Dauphin fils de Louis XVI [1], chanta en berçant son royal nourrisson, cette espèce de ballade dont l'air naïf et gracieux fit sensation. M. de Chateaubriand, qui a entendu chanter cet air dans l'Orient, croit qu'il y a été porté du temps des

[1] Elle se nommait madame Poitrine.

croisades. Les paroles burlesques avaient probablement été rapportées dans plusieurs provinces après la bataille de Malplaquet, en 1709, par quelques soldats de Villars et de Boufflers. Déjà, en 1706, on avait composé sur Marlborough des couplets qui se trouvent dans le recueil manuscrit, en quarante-quatre volumes, de chansons historiques, fait pour M. de Maurepas, et qui se trouve au dépôt des Manuscrits de la Bibliothèque royale. La chanson de la nourrice fut bientôt à la mode au château de Versailles, parvint à Paris et se répandit bientôt dans toute la France. Pendant quatre ou cinq ans, on n'entendit que le refrain : *mironton, mirontaine*. La chanson fut imprimée sur les éventails et les écrans, avec une gravure représentant le convoi de Malbrough, madame montée sur sa tour, le page tout de noir habillé, etc. Cette estampe fut imitée de toutes les grandeurs, de toutes les formes, courut les rues et les villages, et elle a donné à M. de Marl-

borough une célébrité plus populaire que toutes ses victoires. Toutes les fois que Napoléon montait à cheval pour entrer en campagne, il fredonnait l'air : *Malbrough s'en va-t-en guerre.* A Sainte-Hélène, près de son lit de mort, ayant parlé du duc de Marlborough avec M. de Las Cases, et en ayant fait l'éloge, il vint à penser à la chanson, ne put s'empêcher de sourire, et dit : « Voilà pourtant ce que c'est que le ridicule ; il stigmatise tout, jusqu'à la victoire ! » puis il fredonna le premier couplet.

Peu de personnes connaissent aujourd'hui un poëme en quatre chants, intitulé : *Malbrough*, composé en 1783 par Beffroi de Reigny qui se faisait appeler le cousin Jacques, et qui constate que ce fut la nourrice du Dauphin qui apporta la chanson de Malbrough à Versailles ; on joua à la même époque sur le théâtre de Nicolet la grande pantomime de *Malbrough ;* et une pièce comique sous le même titre, qui fut jouée en 1834 aux Variétés, vient d'être

reprise avec succès sur le thé[illegible]
Folies-Dramatiques.

Malbrough s'en va-t-en[illegible]
Mi[illegible]n, mironton, mi[illegible]
[illegible]ugh s'en va-t-[illegible]
[illegible]quand revie[illegible]

[illegible]dra z'à Pâ[illegible]
[illegible]mironton[illegible]
[illegible]dra z'à [illegible]
[illegible]Trinité[illegible]

[illegible]nité s[illegible]
[illegible], mir[illegible]
[illegible]rinité[illegible]
[illegible]rou[illegible]



! mon beau page ,
apportez ? ter.

ter.

ter.

ter.

ter.

reprise avec succès sur le théâtre des Folies-Dramatiques.

Malbrough s'en va-t-en guerre,
Mironton, mironton, mirontaine;
Malbrough s'en va-t-en guerre,
Ne sait quand reviendra. *ter.*

Il reviendra z'à Pâques,
Mironton, mironton, mirontaine;
Il reviendra z'à Pâques
Ou à la Trinité. *ter.*

La Trinité se passe,
Mironton, mironton, mirontaine;
La Trinité se passe,
Malbrough ne revient pas. *ter.*

Madame à sa tour monte,
Mironton, mironton, mirontaine;
Madame à sa tour monte,
Si haut qu'ell' peut monter. *ter.*

Elle aperçoit son page,
Mironton, mironton, mirontaine;
Elle aperçoit son page,
Tout de noir habillé. *ter.*

Beau page, ah! mon beau page,
Mironton, mironton, mirontaine;

Beau page, ah ! mon beau page,
Quell' nouvelle apportez ? *ter.*

Aux nouvell's que j'apporte,
Mironton, mironton, mirontaine ;
Aux nouvell's que j'apporte,
Vos beaux yeux vont pleurer. *ter.*

Quittez vos habits roses,
Mironton, mironton, mirontaine ;
Quittez vos habits roses
Et vos satins brochés. *ter.*

Monsieur d'Malbrough est mort,
Mironton, mironton, mirontaine ;
Monsieur d'Malbrough est mort,
Est mort et enterré !... *ter.*

J' l'ai vu porter en terre,
Mironton, mironton, mirontaine ;
J'l'ai vu porter en terre,
Par quatre z'officiers. *ter.*

L'un portait sa cuirasse,
Mironton, mironton, mirontaine ;
L'un portait sa cuirasse,
L'autre son bouclier. *ter.*

L'un portait son grand sabre,
Mironton, mironton, mirontaine ;

L'un portait son grand sabre,
L'autre ne portait rien. *ter*

A l'entour de sa tombe,
Mironton, mironton, mirontaine ;
A l'entour de sa tombe,
Romarins l'on planta. *ter*

Sur la plus haute branche,
Mironton, mironton, mirontaine ;
Sur la plus haute branche,
Le rossignol chanta. *ter.*

On vit voler son âme,
Mironton, mironton, mirontaine ;
On vit voler son âme,
Au travers des lauriers. *ter.*

Chacun mit ventre à terre,
Mironton, mironton, mirontaine ;
Chacun mit ventre à terre
Et puis se releva *ter.*

Pour chanter les victoires,
Mironton, mironton, mirontaine ;
Pour chanter les victoires,
Que Malbrough remporta. *ter.*

La cérémoni' faite,
Mironton, mironton, mirontaine ;

La céremoni' faite,
Chacun s'en fut coucher. *ter.*

Les uns avec leurs femmes,
Mironton, mironton, mirontaine,
Les uns avec leurs femmes,
Et les autres tout seuls. *ter.*

Ce n'est pas qu'il en manque,
Mironton, mironton, mirontaine;
Ce n'est pas qu'il en manque,
Car j'en connais beaucoup. *ter.*

Des blondes et des brunes,
Mironton, mironton, mirontaine;
Des blondes et des brunes,
Et des chataign's aussi. *ter.*

J'n'en dis pas davantage,
Mironton, mironton, mirontaine;
J'n'en dis pas davantage,
Car en voilà z'assez. *ter.*

L'air de cette chanson est extrêmement gracieux, et Beaumarchais l'a employé avec succès dans *le Mariage de Figaro*, pour la jolie romance du page Chérubin.

M. de La Palisse.

Voici ce qu'on lit dans le *Menagiana*, édition de 1715, que l'on sait avoir été revue par La Monnoie : « Gabriel Naudé, qui, dans son dialogue de *Mascurat et de Saint-Ange*, a discouru fort au long de la poésie burlesque et de ses différents styles, ne paraît pas en avoir connu un qu'on pourrait fort bien, ce me semble, appeler le style niais, tel qu'est celui de la chanson intitulée : *le Fameux La Galisse*, homme imaginaire, dont on a pris plaisir de faire en cinquante quatrains la description suivante, etc. »

Il est singulier que La Monnoie n'ait pas alors indiqué qu'il était l'auteur de cette chanson. Cependant, dans ses œuvres publiées l'année suivante, 1716, et de son vivant, le même passage se retrouve textuellement copié, excepté

qu'on y a ajouté : *Dont M. de La Monnoie a pris, etc.* A cette époque, c'était donc M. de La Galisse et non M. de La Palisse. Le nom du maréchal qui combattit avec François Ier, à Pavie, s'écrivait *La Palice ;* mais la ressemblance des deux noms et de l'air choisi par l'auteur de la chanson, aura motivé la confusion. Cet air était celui d'un couplet fait sans doute lors de la défaite de Pavie, et dont voici les paroles :

Monsieur La Palisse est mort,
Il est mort devant Pavie.
Un quart d'heure avant sa mort
Il était encore en vie !....

La chanson de La Palisse commence ainsi dans le recueil de romances imprimé en 1767, et le titre de l'air, ainsi que sa musique primitive, est gravé dans *le Théâtre de la Foire*, 1737. Alors le nom du héros avait changé, et dans l'édition des *OEuvres de La Monnoie*, 3 vol. in-8°, 1770, on lit : *Chanson sur le fameux La Palisse.* L'air langoureux,

qui était celui d'un ancien noël, convenait aux paroles; celui qu'on y a substitué depuis une cinquantaine d'années, ne s'y ajuste qu'en doublant quelques notes.

Revenons à Ménage, qui ignorait de qui était la chanson; s'il avait cru qu'elle fût de La Monnoie, il n'aurait pas été étonné que Gabriel Naudé n'en eût pas parlé dans son ouvrage, imprimé en 1650, La Monnoie n'ayant alors que neuf ans. Cet ouvrage, dont parle Ménage sous le titre de *Mascurat*, était aussi connu sous le titre de : *Jugement de tout ce qui a été imprimé contre le cardinal Mazarin.*

Du reste, la chanson commençant par les mots : *Messieurs, vous plait-il d'ouïr l'air du fameux La Galisse* ou *La Palisse*, prouve que cet air était connu et qu'il y avait une chanson plus ancienne.

Messieurs, vous plait-il d'ouïr
L'air du fameux La Palisse?

Il pourra vous réjouir,
Pourvu qu'il vous divertisse.

La Palisse eut peu de bien
Pour soutenir sa naissance ;
Mais il ne manqua de rien,
Dès qu'il fut dans l'abondance.

Bien instruit dès le berceau,
Jamais, tant il fut honnête,
Il ne mettait son chapeau,
Qu'il ne se couvrît la tête.

Il était affable et doux,
De l'humeur de feu son père,
Et n'entrait guère en courroux
Si ce n'est dans la colère.

Il buvait tous les matins
Un doigt tiré de la tonne,
Et mangeant chez ses voisins,
Il s'y trouvait en personne.

Il voulait dans ses repas
Des mets exquis et fort tendres,
Et faisait son mardi gras
Toujours la veille des Cendres.

Ses valets étaient soigneux
De le servir d'andouillettes,

Et n'oubliaient pas les œufs,
Surtout dans les omelettes.

De l'inventeur du raisin
Il révérait la mémoire ;
Et pour bien goûter le vin
Jugeait qu'il en fallait boire.

Il disait que le nouveau
Avait pour lui plus d'amorce ;
Et moins il y mettait d'eau
Plus il y trouvait de force.

Il consultait rarement
Hippocrate et sa doctrine,
Et se purgeait seulement
Lorsqu'il prenait médecine.

Il aimait à prendre l'air
Quand la saison était bonne ;
Et n'attendait pas l'hiver
Pour vendanger en automne.

Il épousa, ce dit-on,
Une vertueuse dame ;
S'il avait vécu garçon,
Il n'aurait pas eu de femme.

Il en fut toujours chéri ;
Elle n'était point jalouse ;

Sitôt qu'il fut son mari,
Elle devint son épouse.

D'un air galant et badin,
Il courtisait sa Caliste,
Sans jamais être chagrin
Qu'au moment qu'il était triste

Il passa près de huit ans
Avec elle fort à l'aise;
Il eut jusqu'à huit enfants :
C'était la moitié de seize.

On dit que dans ses amours
Il fut caressé des belles,
Qui le suivirent toujours
Tant qu'il marcha devant elles.

Il brillait comme un soleil;
Sa chevelure était blonde;
Il n'eût pas eu son pareil,
S'il eût été seul au monde.

Il eut des talents divers;
Même on assure une chose :
Quand il écrivait en vers,
Qu'il n'écrivait pas en prose.

En matière de rébus,
Il n'avait pas son semblable :

S'il eût fait des impromptus,
Il en eût été capable.

Il savait un triolet
Bien mieux que sa patenôtre :
Quand il chantait un couplet,
Il n'en chantait pas un autre.

Il expliqua doctement
La physique et la morale :
Il soutint qu'une jument
Est toujours une cavale.

Par un discours sérieux,
Il prouva que la berlue
Et les autres maux des yeux,
Sont contraires à la vue.

Chacun alors applaudit
A sa science inouïe ;
Tout homme qui l'entendit,
N'avait pas perdu l'ouïe.

Il prétendit en un mois
Lire toute l'Écriture,
Et l'aurait lue une fois,
S'il en eût fait la lecture.

Par son esprit et son air,
Il s'acquit le don de plaire,

Le roi l'eût fait duc et pair,
S'il avait voulu le faire.

Mieux que tout autre il savait
A la cour jouer son rôle :
Et jamais, lorsqu'il buvait,
Ne disait une parole.

Lorsqu'en sa maison des champs
Il vivait libre et tranquille,
On aurait perdu son temps
De le chercher à la ville.

Un jour il fut assigné
Devant son juge ordinaire,
S'il eût été condamné,
Il eût perdu son affaire.

Il voyageait volontiers,
Courant par tout le royaume ;
Quand il était à Poitiers,
Il n'était pas à Vendôme.

Il se plaisait en bateau ;
Et, soit en paix, soit en guerre,
Il allait toujours par eau,
Quand il n'allait pas par terre.

Un beau jour, s'étant fourré
Dans un profond marécage,

Il y serait demeuré,
S'il n'eût pas trouvé passage.

Il fuyait assez l'excès;
Mais dans les cas d'importance,
Quand il se mettait en frais,
Il se mettait en dépense.

Dans un superbe tournoi,
Prêt à fournir sa carrière,
Il parut devant le roi :
Il n'était donc pas derrière.

Monté sur un cheval noir,
Les dames le reconnurent,
Et c'est là qu'il se fit voir
A tous ceux qui l'aperçurent.

Mais bien qu'il fût vigoureux,
Bien qu'il fît le diable à quatre,
Il ne renversa que ceux
Qu'il eut l'adresse d'abattre.

Au piquet, par tout pays,
Il jouait suivant sa pente,
Et comptait quatre-vingt-dix
Lorsqu'il faisait un nonante.

Il savait les autres jeux
Qu'on joue à l'académie,

Et n'était pas malheureux,
Tant qu'il gagnait la partie.

On s'étonne sans raison
D'une chose très-commune :
C'est qu'il vendit sa maison ;
Il fallait qu'il en eût une.

Il choisissait prudemment
De deux choses la meilleure,
Et répétait fréquemment
Ce qu'il disait à toute heure.

Il fut, à la vérité,
Un danseur assez vulgaire;
Mais il n'eût pas mal chanté,
S'il n'avait voulu se taire.

Il eut la goutte à Paris,
Longtemps cloué sur sa couche ;
En y jetant les hauts cris,
Il ouvrait bien fort la bouche.

On raconte que jamais
Il ne pouvait se résoudre
A charger ses pistolets
Quand il n'avait pas de poudre.

On ne le vit jamais las,
Ni sujet à la paresse :

Tandis qu'il ne dormait pas,
On tient qu'il veillait sans cesse.

C'était un homme de cœur,
Insatiable de gloire;
Lorsqu'il était le vainqueur,
Il remportait la victoire.

Les places qu'il attaquait,
A peine osaient se défendre;
Et jamais il ne manquait
Celles qu'on lui voyait prendre.

Un devin, pour deux testons,
Lui dit d'une voix hardie,
Qu'il mourrait de là les monts,
S'il mourait en Lombardie.

Il y mourut, ce héros,
Personne aujourd'hui n'en doute;
Sitôt qu'il eut les yeux clos,
Aussitôt il ne vit goutte.

Il fut, par un triste sort,
Blessé d'une main cruelle.
On croit, puisqu'il en est mort,
Que la plaie était mortelle.

Regretté de ses soldats,
Il mourut digne d'envie;

Et le jour de son trépas
Fut le dernier de sa vie.

Il mourut le vendredi,
Le dernier jour de son âge ;
S'il fût mort le samedi,
Il eût vécu davantage.

J'ai lu dans les vieux écrits
Qui contiennent son histoire,
Qu'il irait en paradis,
S'il n'était en purgatoire.

Le roi Dagobert.

Il est difficile d'assigner une origine à cette chanson burlesque, et d'imaginer quel poëte a eu la fantaisie de ressusciter le roi Dagobert et saint Éloi. Tout le monde sait que ce dernier, qui avait dès sa jeunesse excellé dans les ouvrages d'orfévrerie, avait été employé par Dagobert, qui le fit son trésorier et son *monétaire*. Nous avons encore des monnaies de ce roi, où le nom d'*Eligius*

monetarius, Éloi monétaire, est consigné. Il devint évêque de Noyon, et fut le confident de Dagobert, à qui il inspira le goût des fondations pieuses. Sa vie a été écrite par saint Ouen, et nous ne pouvons rapporter tous les miracles que cet écrivain lui attribue; il en est pourtant un assez singulier pour le mentionner. L'église de Sainte-Colombe ayant été volée, saint Éloi s'en plaignit à cette sainte, et lui dit d'une façon hardie : *Si vous ne faites rapporter aux voleurs les ornements et l'argent de votre église, je la fermerai si bien que personne n'y viendra plus.* La nuit suivante, le tout fut rapporté.

Quant à Dagobert, son règne eut de bons commencements, mais l'amour des femmes le porta aux plus honteux excès; il accabla le peuple d'impôts, fit des guerres injustes et commit de grandes cruautés.

Il mourut de ses débauches à trente-six ans. Il avait fondé l'abbaye de Saint-Denis et y fut enterré. On voit encore

dans cette église une sculpture bizarre représentant la vision d'un évêque qui avait aperçu l'âme de Dagobert emmenée en enfer par les démons, et plusieurs saints, entre autres saint Denis, l'arrachant de leurs griffes et la portant au ciel. Quelques chroniques lui ont donné le titre de saint, mais l'Église ne le lui a pas confirmé. Tout le monde a vu au Cabinet des Antiques le *fauteuil de Dagobert*, monument de bronze fait, *disait-on*, par saint Éloi. Il a été rendu à l'abbaye de Saint-Denis en 1841.

Dans tout ce que nous venons de dire, rien ne peut motiver la chanson du *Bon Roi Dagobert*. Le style prouve qu'elle n'est pas fort ancienne, non plus que l'air de chasse sur lequel on la chante. Les anachronismes sont trop visibles pour qu'ils n'aient pas été faits exprès. Cette chanson est une espèce de thème sur lequel tout le monde a brodé; vers 1813, elle redevint à la mode, et on y ajouta des couplets satiriques évidemment dirigés contre Napoléon,

et relatifs à la campagne de Russie. La chanson, qui courait les rues, fut défendue par la police. Je ne sais pourquoi Dagobert a donné lieu à plusieurs plaisanteries, entre autres à celle si connue : *Il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte, disait le roi Dagobert à ses chiens, en les envoyant noyer parce qu'ils avaient la gale.* Quant à saint Éloi, qui est le patron des orfèvres et des forgerons, il a encore servi de texte à une chanson un peu grossière dont nous donnerons un couplet.

Air : *J'ai rêvé toute la nuit.*

Saint Éloi avait un fils
Qui se nommait *Oculi* :
Et quand saint Éloi forgeait,
Son fils *Oculi*, *bis.*
Et quand saint Éloi forgeait,
Son fils *Oculi* soufflait.

LE ROI DAGOBERT.

Le bon roi Dagobert
Avait sa culotte à l'envers ;

Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Votre Majesté
Est mal culotté.
— C'est vrai, lui dit le roi,
Je vais la remettre à l'endroit. »

Comme il la remettait
Et qu'un peu il se découvrait,
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Vous avez la peau
Plus noir qu'un corbeau.
— Bah ! bah ! lui dit le roi,
La rein' l'a plus noire que moi. »

Le bon roi Dagobert
Fut mettre son bel habit vert ;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Votre habit paré
Au coude est percé.
— C'est vrai, lui dit le roi ;
Le tien est bon : prête-le moi. »

Du bon roi Dagobert
Les bas étaient rongés des vers ;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Vos deux bas cadets

Font voir vos mollets.
— C'est vrai, lui dit le roi;
Les tiens sont bons : donne-les-moi. »

Le bon roi Dagobert
Faisait peu sa barbe en hiver;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
Il faut du savon
Pour votre menton.
— C'est vrai, lui dit le roi;
As-tu deux sous? prête-les moi. »

Du bon roi Dagobert
La perruque était de travers;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
Votre perruquier
Vous a mal coiffé.
— C'est vrai, lui dit le roi;
Je prends ta tignasse pour moi. »

Le bon roi Dagobert
Portait manteau court en hiver;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
Votre Majesté
Est bien écourté.
— C'est vrai, lui dit le roi;
Fais-le rallonger de deux doigts. »

Du bon roi Dagobert
Le chapeau coiffait comme un cerf ;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
La corne au milieu
Vous siérait bien mieux.
— C'est vrai, lui dit le roi ;
J'avais pris modèle sur toi. »

Le roi faisait des vers ;
Mais il les faisait de travers ;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Laissez aux oisons
Faire des chansons.
— C'est vrai, lui dit le roi ;
C'est toi qui les feras pour moi. »

Le bon roi Dagobert
Chassait dans la plaine d'Anvers ;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Votre Majesté
Est bien essoufflé.
— C'est vrai, lui dit le roi ;
Un lapin courait après moi. »

Le bon roi Dagobert
Allait à la chasse au pivert ;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !

La chasse aux coucous
Vaudrait mieux pour vous.
— Eh bien, lui dit le roi,
Je vais tirer : prends garde à toi. »

Le bon roi Dagobert
Avait un grand sabre de fer ;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Votre Majesté
Pourrait se blesser.
— C'est vrai, lui dit le roi ;
Qu'on me donne un sabre de bois. »

Les chiens de Dagobert
Étaient de gale tout couverts ;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Pour les nettoyer
Faudrait les noyer.
— Eh bien, lui dit le roi,
Va-t'en les noyer avec toi. »

Le bon roi Dagobert
Se battait à tort, à travers ;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Votre Majesté
Se fera tner.
— C'est vrai, lui dit le roi ;
Mets-toi bien vite devant moi. »

Le bon roi Dagobert
Voulait conquérir l'univers
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Voyager si loin
Donne du tintouin.
— C'est vrai, lui dit le roi ;
Il vaudrait mieux rester chez soi. »

Le roi faisait la guerre :
Mais il la faisait en hiver ;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Votre Majesté
Se fera geler.
— C'est vrai, lui dit le roi ;
Je m'en vais retourner chez moi. »

Le bon roi Dagobert
Voulait s'embarquer sur la mer ;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Votre Majesté
Se fera noyer.
— C'est vrai, lui dit le roi :
On pourra crier : Le roi boit ! »

Le bon roi Dagobert
Avait un vieux fauteuil de fer ;
Le grand saint Éloi

Lui dit : « O mon roi !
Votre vieux fauteuil
M'a donné dans l'œil.
— Eh bien , lui dit le roi ,
Fais-le vite emporter chez toi. »

La reine Dagobert
Choyait un galant assez vert ;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Vous êtes.... cornu ,
J'en suis convaincu.
— C'est bon , lui dit le roi :
Mon père l'était avant moi. »

Le bon roi Dagobert
Mangeait en glouton du dessert ;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Vous êtes gourmand ;
Ne mangez pas tant.
— Bah ! bah ! lui dit le roi ,
Je ne le suis pas tant que toi. »

Le bon roi Dagobert
Ayant bu , allait de travers ;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Votre Majesté
Va tout de côté.

— Eh bien, lui dit le roi,
Quand t'es gris marches-tu plus droit? »

Quand Dagobert mourut,
Le diable aussitôt accourut;
Le grand saint Éloi
Lui dit: « O mon roi!
Satan va passer:
Faut vous confesser.
— Hélas! dit le bon roi,
Ne pourrais-tu mourir pour moi? »

Cadet Rousselle.

Ce fut vers 1792 que les soldats français entendirent chanter dans le Brabant une chanson de *Jean de Nivelle*, personnage qui leur était fort inconnu, et auquel ils substituèrent quelque loustic de régiment appelé *Cadet Rousselle*. Du reste, la chanson devint si populaire, qu'elle donna l'idée d'une pièce bouffonne qui fut jouée au théâtre de la Cité, et dans laquelle l'acteur, *Brunet*.

eut tant de succès que le type de ce personnage fut souvent employé pour lui. Il est certain que la chanson primitive a été modifiée et augmentée à plusieurs reprises, et qu'il serait difficile d'en retrouver le texte original. Elle a cependant été imprimée et gravée chez Frère; l'air, qui était fort gai, a été mis en contredanse.

Cadet Rousselle a trois maisons *bis.*
Qui n'ont ni poutres ni chevrons. *bis.*
C'est pour loger les hirondelles ;
Que direz-vous d'Cadet Rousselle ?

Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois habits ; *bis.*
Deux jaunes, l'autre en papier gris ; *bis.*
Il met celui-là quand il gèle,
Ou quand il pleut et quand il grèle.

Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois chapeaux ; *bis.*
Les deux ronds ne sont pas très-beaux, *bis*

Et le troisième est à deux cornes :
De sa tête il a pris la forme.

Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois beaux yeux ; *bis.*
L'un r'garde à Caen, l'autre à Bayeux ; *bis.*
Comme il n'a pas la vu' bien nette,
Le troisième, c'est sa lorgnette.

Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a une épée, *bis.*
Très-longue mais toute rouillée : *bis.*
On dit qu'ell' ne cherche querelle
Qu'aux moineaux et aux hirondelles.

Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois souliers ; *bis.*
Il en met deux dans ses deux pieds ; *bis.*
Le troisièm' n'a pas de semelle ;
Il s'en sert pour chausser sa belle.

Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois cheveux ; *bis.*
Deux pour les fac's, un pour la queue ; *bis.*

Et quand il va voir sa maitresse,
Il les met tous les trois en tresse.

Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois garçons; *bis.*
L'un est voleur, l'autre est fripon; *bis.*
Le troisième est un peu ficelle;
Il ressemble à Cadet Rousselle.

Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois gros chiens, *bis.*
L'un court au lièvr', l'autre au lapin, *bis.*
L'troisièm' s'enfuit quand on l'appelle,
Comm' le chien de Jean de Nivelle.

Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois beaux chats, *bis.*
Qui n'attrapent jamais les rats; *bis.*
Le troisièm' n'a pas de prunelle;
Il monte au grenier sans chandelle.

Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a marié *bis.*
Ses trois filles dans trois quartiers; *bis.*

Les deux premièr's ne sont pas belles,
La troisièm' n'a pas de cervelle ;

Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois deniers, *bis.*
C'est pour payer ses créanciers ; *bis.*
Quand il a montré ses ressources,
Il les resserre dans sa bourse.

Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Roussell' s'est fait acteur, *bis.*
Comme Chénier s'est fait auteur ; *bis.*
Au café quand il jou' son rôle,
Les aveugles le trouvent drôle[1].

Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Roussell' ne mourra pas, *bis.*
Car, avant de sauter le pas, *bis.*
On dit qu'il apprend l'orthographe
Pour fair' lui-mêm' son épitaphe.

Ah ! ah ! ah, mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

[1] La pièce de Aude était intitulée *Cadet Rousselle ou Café des Aveugles.*

Les Bossus.

La chanson *des Bossus*, que l'on trouve dans plusieurs recueils, y est rarement complète; elle est attribuée à un bossu, médecin et neveu du fameux Santeuil; il l'a composée pour un repas auquel il avait invité tous les bossus de sa connaissance; c'était vers 1740.

Depuis longtemps je me suis aperçu
De l'agrément qu'on a d'être bossu.
Polichinelle en tous lieux si connu,
Toujours chéri, partout si bien venu,
Fait le gros dos parce qu'il est bossu.

Loin qu'une bosse soit un embarras,
De ce paquet on fait un fort grand cas;
Quand un bossu l'est derrière et devant,
Son estomac est à l'abri du vent,
Et ses épaules sont plus chaudement.

On trouve ici des gens assez mal nés
Pour s'aviser d'aller leur rire au nez:
Ils l'ont toujours aussi long que le bec

De cet oiseau que l'on trouve à Quebec;
Et leur babil inspire du respect.

Tous les bossus ont ordinairement
Le ton comique et beaucoup d'agrément.
Quand un bossu se montre de côté,
Il règne en lui certaine majesté,
Qu'on ne peut voir sans en être enchanté.

Si j'avais eu les trésors de Crésus,
J'aurais rempli mon palais de bossus.
On aurait vu près de moi, nuit et jour,
Tous les bossus s'empresser tour à tour,
De montrer leur éminence à ma cour.

Dans mes jardins, sur un beau piédestal,
J'aurais fait mettre un Ésope en métal,
Et par mon ordre, un de mes substituts
Aurait gravé près de ses attributs :
Vive la bosse et vivent les bossus!

Concluons donc, pour aller jusqu'au bout,
Qu'avec la bosse on peut passer partout.
Qu'un homme soit ou fantasque ou bourru,
Qu'il soit chassieux, malpropre, mal vêtu,
On le distingue alors qu'il est bossu.

La mère Michel.

C'est la mère Michel qui a perdu son chat,
Qui cri' par la fenêtr', qui est-c' qui lui rendra,
Et l' compèr' Lustucru qui lui a répondu :
« Allez, la mèr' Michel, vot' chat n'est pas perdu. »

C'est la mère Michel qui lui a demandé :
« Mon chat n'est pas perdu ! vous l'avez donc
[trouvé ? »
Et l' compèr' Lustucru qui lui a répondu :
« Donnez un' récompense, il vous sera rendu. »

Et la mère Michel lui dit : « C'est décidé :
Si vous rendez mon chat, vous aurez un baiser. »
Le compèr' Lustucru, qui n'en a pas voulu,
Lui dit : « Pour un lapin votre chat est vendu. »

Au clair de la Lune.

On assure que l'air : *Au clair de la lune* est de Lulli. Boyeldieu a fait sur cet air de charmantes variations dans *les Voitures versées*.

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.
Ma chandelle est morte,
Je n'ai plus de feu.
Ouvre-moi ta porte,
Pour l'amour de Dieu.

Au clair de la lune,
Pierrot répondit :
Je n'ai pas de plume,
Je suis dans mon lit.
Va chez la voisine,
Je crois qu'elle y est,
Car dans sa cuisine
On bat le briquet.

Au clair de la lune,
L'aimable Lubin
Frappe chez la brune;
Ell' répond soudain :
Qui frapp' de la sorte?
Il dit à son tour :
Ouvrez votre porte,
Pour le dieu d'amour.

Au clair de la lune,
On n'y voit qu'un peu

On chercha la plume,
On chercha du feu.
En cherchant d' la sorte.
Je n' sais c' qu'on trouva,
Mais j' sais que la porte
Sur eux se ferma.

J'ai du bon tabac dans ma tabatière.

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac; tu n'en auras
pas.
J'en ai du fin et du râpé,
Ce n'est pas pour ton fichu nez.
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac; tu n'en auras
pas.

Ce refrain connu que chantait mon père,
A ce seul couplet il était borné.
Moi, je me suis déterminé
A le grossir, comme mon nez.
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac; tu n'en auras
pas.

Un noble héritier de gentilhommière,
Recueille tout seul un fief blasonné :

Il dit à son frère puiné :
Sois abbé, je suis ton aîné.
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac; tu n'en auras
pas.

Un vieil usurier, expert en affaire,
Auquel par besoin on est amené,
A l'emprunteur infortuné,
Dit, après l'avoir ruiné :
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac; tu n'en auras
pas.

Juges, avocats, entr'ouvrant leur serre,
Au pauvre plaideur par eux rançonné,
Après avoir pateliné,
Disent, le procès terminé :
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac; tu n'en auras
pas.

D'un gros financier, la coquette flaire
Le beau bijou d'or de diamants orné.
Ce grigou, d'un air renfrogné,
Lui dit : « Malgré ton joli nez....
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac; tu n'en auras
pas. »

Tel qui veut nier l'esprit de Voltaire,
Est pour le sentir trop enchifrené.
Cet esprit est trop raffiné,
Et lui passe devant le nez.
Voltaire a l'esprit dans sa tabatière,
Et du bon tabac; tu n'en auras
pas.

Voilà huit couplets, cela ne fait guère,
Pour un tel sujet bien assaisonné ;
Mais j'ai peur qu'un priseur mal né,
Ne chante, en me riant au nez :
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac; tu n'en auras
pas.

Attribuée à l'abbé DE L'ATTAIGNANT.

La Chaumière.

Pour trouver le parfait bonheur,
Dont le séjour est un mystère,
Consultez toujours votre cœur :
Que ce guide seul vous éclaire.
De vos ambitieux désirs,
Fuyez la trompeuse lumière ;
Et pour goûter de vrais plaisirs,
Venez me voir dans ma chaumière.

Là, vous jouirez des faveurs
Que me prodigue la nature;
Vous y verrez des fruits, des fleurs,
Et le cristal d'une onde pure.
Si vous aimez un doux sommeil,
Venez dormir sur ma fougère;
Si vous aimez un doux réveil,
Réveillez-vous dans ma chaumière.

Zéphire y parfume les airs
Des odeurs que la rose exhale;
Vous entendrez les doux concerts
De la fauvette matinale.
Et si vous aimez la gaîté
Que donne un travail salutaire,
On la trouve avec la santé
Dans le jardin de ma chaumière.

La fortune, par des remords,
Souvent nous fait payer ses charmes:
Moi, je vous offre des trésors
Qui ne coûtent jamais de larmes:
La paix du cœur, de vrais amis,
Mon chien, ma lyre et ma bergère,
Peu de livres, mais bien choisis:
Voilà les biens de ma chaumière.

Loin de mon paisible séjour,
Pour voler de belles en belles,
Le plaisir, en trompant l'amour,

Lui prête, dites-vous, des ailes.
Cet amour est un imposteur;
Le mien n'a pas l'humeur légère :
Il ne quitte jamais mon cœur,
Et ne sort pas de ma chaumière.

Pour ma Lise, mes feux constants
Depuis vingt ans brûlent mon âme;
Lise pour moi, depuis vingt ans,
N'a jamais vu pâlir sa flamme.
O vous, dont le cœur veut former
Un doux nœud pour la vie entière,
Amants, jurez de vous aimer
Comme on aime dans ma chaumière.

Par le comte DE SÉGUR.

Les Amourettes.

Vivent les fillettes,
Mais pour un seul jour;
J'ai des amourettes
Et n'ai point d'amour.

Hier, pour Céphise
Je quittai Doris;
Aujourd'hui c'est Lise,
A demain Cloris.

Vivent les fillettes, etc.

J'aime fort ma belle
Lorsqu'il m'en souvient ;
Je lui suis fidèle
Quand son tour revient.

Vivent les fillettes, etc.

On entre au bocage,
Le plaisir vous suit.
On rentre au village,
Eh bien ! tout est dit.

Vivent les fillettes,
Mais pour un seul jour ;
J'ai des amourettes
Et n'ai point d'amour.

Paroles de BERQUIN, *musique d'*ALBANÈZE

L'amour au Village.

A l'âge heureux de quatorze ans,
Colette, belle sans parure,
Tenait, comme la fleur des champs,
Tous ses attraits de la nature.
Ce n'était point Flore ou Cypris,
Mais Colette.... pas davantage.
On l'eût adorée à Paris,
Elle fut aimée au village.

Parmi les bergers d'alentour,
Lucas, pour l'aimable fillette,
Sentait augmenter chaque jour,
Au fond du cœur, flamme discrète.
Il dit enfin, d'amour épris :
« Je t'aime bien... » pas davantage.
On l'eût trouvé bête à Paris,
Il n'était que simple au village.

Bientôt Lucas eut le bonheur
D'être aimé de la bergerette ;
Et, pour gage de son ardeur,
De fleurs orna sa colerette.
Un seul baiser en fut le prix,
Un seul baiser.... pas davantage.
C'eût été bien peu dans Paris,
Mais c'était beaucoup au village.

De la ville un riche seigneur
Dit à Colette : « Aimable brune,
Aujourd'hui donne-moi ton cœur,
Et demain je fais ta fortune. »
Elle répond : « Mon cœur est pris :
J'aime Lucas.... » pas davantage.
Elle eût été riche à Paris,
Elle fut heureuse au village.

Paroles de M. DELAHAYE, *musique de* ROMAGNESI.

Taisez-vous.

Si l'on séduit votre femme volage,
Si les galants font sauter les verroux,
Pour conserver la paix dans le ménage,
Taisez-vous, maris, taisez-vous.

Si vous avez les faveurs d'une belle,
Gardez-vous bien d'exciter les jaloux ;
Soyez discret encor plus que fidèle :
Taisez-vous, amants, taisez-vous.

Si vous hantez les grands et l'opulence,
Ne les heurtez de propos aigres-doux ;
Ils ont pour eux le crédit, la puissance :
Taisez-vous, petits, taisez-vous.

D'un ton léger, lorsqu'ainsi je devise,
Donnant pour loi mon avis et mes goûts,
J'ai peur, vraiment, que chacun ne me dise :
Taisez-vous, bavard, taisez-vous.

Roland.

Roland, fameux paladin qui passe pour le neveu de Charlemagne, et qui est plus célèbre par les traditions poétiques que dans l'histoire, est le héros de beaucoup de romans, et connu surtout par le poëme de l'Arioste, le *Roland furieux*. On sait qu'il périt à Roncevaux vers 778. Il y a dans les Hautes-Pyrénées un passage nommé la *Brèche de Roland*. Dans le Roussillon, près du village d'Itsaxoit, se trouve le *Pas de Roland*, où l'on prétend que sont encore les empreintes des pas de son cheval. Des ballades, conservées jusqu'à nos jours, font encore retentir les montagnes des frontières d'Espagne du nom de Roland.

Quant à la chanson de Roland, on entendait par le mot *chanson*, vers le XI[e]

et le XIIe siècles, un récit en vers, qui se chantait sans doute, comme on chante encore en Italie les stances de la *Jérusalem délivrée*, du Tasse.

La chanson de Roland est une imitation de l'ancienne *chanson de Geste*, qui avait passé traditionnellement depuis le temps de Charlemagne dans la bouche des soldats français ; ils la chantaient dans le moyen âge et du temps du roi Jean, qui se plaignait qu'il n'avait plus de Roland dans son armée.

Cette chanson fut composée par Alexandre Duval pour sa pièce de *Guillaume le Conquérant*, représentée sur le Théâtre-Français le 16 décembre 1803, et qui fut défendue à la seconde représentation, parce qu'on avait cru y voir des allusions peu favorables au premier consul, qui méditait alors la descente en Angleterre. Des délateurs avaient signalé le couplet où il est question de la mort de Roland à Roncevaux, comme un moyen d'annoncer aux Français que

Bonaparte succomberait dans son expédition. Ce mauvais présage rappelle involontairement celui de don Quichotte à sa troisième sortie, lorsqu'il entend un laboureur chanter :

Vous y faites mal vos orges,
Français, à Roncevaux.

On empoisonna tellement les intentions de l'auteur, qu'il fut un moment question de le punir sévèrement; mais Joséphine calma l'orage.

C'est la meilleure imitation que l'on ait faite de l'ancienne chanson, et la musique de Méhul est admirable.

Où vont tous ces preux chevaliers,
L'orgueil et l'espoir de la France?...
C'est pour défendre nos foyers
Que leur main a repris la lance;
Mais le plus brave, le plus fort,
C'est Roland, ce foudre de guerre;
S'il combat, la faux de la mort
Suit les coups de son cimeterre.

Soldats français, chantons Roland,
L'honneur de la chevalerie,
Et répétons, en combattant,
Ces mots sacrés : Gloire et patrie!

Déjà mille escadrons épars
Couvrent le pied de ces montagnes ;
Je vois leurs nombreux étendards
Briller sur les vertes campagnes.
Français, là sont vos ennemis :
Que pour eux seuls soient les alarmes ;
Qu'ils tremblent ; tous seront punis!...
Roland a demandé ses armes!

Soldats français, etc.

L'honneur est d'imiter Roland,
L'honneur est près de sa bannière ;
Suivez son panache éclatant,
Qui vous guide dans la carrière.
Marchez, partagez son destin ;
Des ennemis, que fait le nombre!
Roland combat : ce mur d'airain
Va disparaître comme une ombre.

Soldats français, etc.

Combien sont-ils? combien sont-ils?
C'est le cri du soldat sans gloire ;
Le héros cherche les périls ;
Sans les périls qu'est la victoire?

Ayons tous, ô braves amis!
De Roland l'âme noble et fière!
Il ne comptait ses ennemis
Qu'étendus morts sur la poussière.

Soldats français, etc.

Mais j'entends le bruit de son cor
Qui résonne au loin dans la plaine....
Eh quoi! Roland combat encor!
Il combat!... O terreur soudaine!
J'ai vu tomber ce fier vainqueur;
Le sang a baigné son armure;
Mais, toujours fidèle à l'honneur,
Il dit, en montrant sa blessure:

« Soldats français!... chantez Roland:
Son destin est digne d'envie.
Heureux qui peut en combattant
Vaincre et mourir pour sa patrie! »

Bayard.

Emporté par trop de vaillance
Au milieu des rangs ennemis,
Le héros, l'espoir de la France

Vient de mourir pour son pays.
Preux chevaliers, timides pastourelles
Que je gémis sur votre sort !
L'appui des rois, le défenseur des belles,
Bayard est mort ! Bayard est mort !

Honneur de la chevalerie,
Tendre amant, courageux soldat,
Il cédait tout à son amie,
Et tout lui cédait au combat.
Preux chevaliers, etc.

Bon chevalier, ami sincère,
Toujours sans reproche et sans peur,
Au milieu des cris de la guerre,
La pitié parlait à son cœur.
Preux chevaliers, timides pastourelles,
Que je gémis sur votre sort !
L'appui des rois, le défenseur des belles,
Bayard est mort ! Bayard est mort

Le Chevalier errant.

Dans un vieux château de l'Andalousie,
Au temps où l'amour se montrait constant,
Où beauté, valeur et galanterie

Guidaient au combat un fidèle amant;
Un beau chevalier un jour se présente,
Visière levée et la lance en main,
Il vient demander si sa douce amante
N'est pas, par hasard, chez le châtelain.

« Noble chevalier, quelle est votre amie ? »
Demande à son tour le vieux châtelain.
« Ah! des fleurs d'amour c'est la plus jolie :
Elle a teint de rose et peau de satin ;
Elle a de beaux yeux dont le doux langage
Porte en notre cœur doux enchantement;
Elle a tout enfin : elle est belle et sage.
— Pauvre chevalier, chercherez longtemps.

— Depuis qu'ai perdu cette noble dame,
N'ai plus de repos, n'ai plus de plaisir,
En chaque pays guidé par ma flamme,
Vais cherchant l'objet de tous mes désirs.
Des Gaules j'ai vu les plaines fleuries,
Du Nord parcouru les climats lointains;
J'ai trouvé partout des femmes jolies
Mais fidèle amie, ah ! je cherche en vain.

Guidez de mes pas la marche incertaine,
Où puis-je trouver ce que j'ai perdu ?
— Mon fils, votre sort, hélas ! me fait peine,
Ce que vous cherchez ne se trouve plus.
Poursuivez pourtant votre long voyage,
Et si rencontrez un pareil trésor,

Ne le perdez plus. Adieu ! bon courage. »
L'amant repartit, mais il cherche encor.

Savez-vous pourquoi cet amant fidèle
N'a pas retrouvé ce qu'il a perdu ?
C'est que, pour chercher les pas de sa belle,
Dans notre pays il n'est pas venu ;
Si, pour abréger sa peine cruelle,
Le vieux châtelain l'eût conduit ici,
Il aurait trouvé des femmes fidèles,
Et son long voyage eût été fini.

Le Départ pour la Syrie.

Cette romance, qui eut un grand succès sous l'empire, est, dit-on, de M. de Laborde; elle n'a rien d'extraordinaire; mais ce qui contribua beaucoup à sa vogue, c'est que la musique avait été composée par la reine Hortense, fille de l'impératrice Joséphine et du vicomte de Beauharnais. Cette princesse, née en 1783, fut confiée, à l'âge de quinze ans, aux soins de madame Campan, qui cultiva son heureux

naturel et orna son esprit de toutes les connaissances propres à son sexe. Parmi les arts qu'elle cultiva, la musique fut celui auquel elle donnait une préférence qu'elle justifia par de gracieuses compositions. Sa haute position, puisqu'elle était belle-fille de l'empereur, ne lui donna pas tout le bonheur qu'elle pouvait attendre. Elle épousa, sans inclination, le prince Louis, qui fut ensuite roi de Hollande; fut frappée dans ses affections par la mort de son fils aîné, et par celle d'une amie qui périt sous ses yeux dans un torrent. D'autres malheurs l'attendaient: la chute de Napoléon mit le comble au chagrin que lui avait causé le divorce de sa mère. Son mari avait abdiqué le trône de la Hollande. Elle fut, depuis cette époque, errante, fugitive, presque sans asile, puisque la politique lui en refusait partout; elle n'en dut un qu'à la générosité du roi de Bavière, qui lui permit de résider à Augsbourg, où elle termina sa carrière, en se faisant admirer par de

douces vertus et par une bienfaisance qui lui fit, comme partout, des amis dévoués. En songeant à l'éclat passager dont elle avait brillé, elle dut regretter plus d'une fois le bonheur paisible dont elle aurait joui dans une condition obscure dont les arts qu'elle aimait tant auraient fait le charme. Princesse malheureuse, elle aurait peut-être été heureuse si elle n'eût été qu'une simple musicienne.

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois
Venait prier Marie
De bénir ses exploits :
« Faites, reine immortelle, »
Lui dit-il en partant,
« Que j'aime la plus belle,
Et sois le plus vaillant »

Il trace sur la pierre
Le serment de l'honneur,
Et va suivre à la guerre
Le comte, son seigneur.
Au noble vœu fidèle,
Il dit en combattant :

« Amour à la plus belle,
Honneur au plus vaillant. »

« On lui doit la victoire,
Vraiment, » dit le seigneur.
« Puisque tu fais ma gloire
Je ferai ton bonheur.
De ma fille Isabelle
Sois l'époux à l'instant,
Car elle est la plus belle
Et toi le plus vaillant. »

A l'autel de Marie,
Ils contractent tous deux
Cette union chérie,
Qui seule rend heureux.
Chacun dans la chapelle
Disait en les voyant :
« Amour à la plus belle
Honneur au plus vaillant. »

Richard Cœur de Lion.

O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne;
Sur la terre il n'est donc que moi
Qui s'intéresse à ta personne!

Moi seul, dans l'univers.
Voudrais briser tes fers,
Et tout le monde t'abandonne.
O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne;
Et sur la terre il n'est que moi *bis.*
Qui s'intéresse à ta personne.

Et sa noble amie... hélas! son cœur
Doit être nâvré de douleur;
Oui, son cœur est nâvré de douleur.
Monarques, cherchez des amis,
Non sous les lauriers de la gloire,
Mais sous les myrtes favoris
Qu'offrent les filles de mémoire.
Un troubadour
Est tout amour,
Fidélité, constance,
Et sans espoir de récompense.

O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne;
Sur la terre il n'est donc que moi
Qui s'intéresse à ta personne!
O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne;
Et sur la terre il n'est que moi,
Oui, c'est Blondel! il n'est que moi
Qui s'intéresse à ta personne!

N'est-il que moi *bis*
Qui s'intéresse à ta personne ?

SEDAINE. *Musique de* GRÉTRY.

Le Retour du Troubadour.

Un gentil troubadour
Qui chante et fait la guerre,
Revenait chez son père,
Rêvant à son amour ;
Gages de sa valeur,
Suspendus en écharpe,
Son épée et sa harpe
Se croisaient sur son cœur.

Il rencontre en chemin
Pèlerine jolie
Qui voyage et qui prie,
Un rosaire à la main ;
Colerette à longs plis
Ornait sa fine taille,
Un grand chapeau de paille
Couvrait son teint de lis.

« O gentil troubadour !
Si tu reviens fidèle,
Chante un couplet pour celle

Qui bénit ton retour.
— Pardonne à mon refus,
Pèlerine jolie
Sans avoir vu ma mie
Je ne chanterai plus.

— Ne la revois-tu pas,
O troubadour fidèle!
Regarde bien : c'est elle;
Ouvre-lui donc tes bras.
Priant pour notre amour,
J'allais en pèlerine
A la Vierge divine
Demander ton retour. »

Près de ces deux amants
S'élève une chapelle.
L'hermite, qu'on appelle,
Bénit leurs doux serments.
Allez en ce saint lieu,
Amants du voisinage,
Faire un pèlerinage
A la mère de Dieu.

Musique de DALVIMARE.

La Sentinelle.

ROMANCE.

L'astre des nuits, de son paisible éclat
Lançait les feux sur les tentes de France.
Non loin du camp, un jeune et beau soldat
Ainsi chantait, appuyé sur sa lance :
Allez, volez, zéphyr joyeux,
Portez mes chants vers ma patrie,
Dites que je veille en ces lieux *bis.*
Pour la gloire et pour mon amie.

A la lueur des feux des ennemis,
La sentinelle est placée en silence :
Mais le Français, pour abréger les nuits,
Chante, appuyé sur le fer de sa lance :
Allez, volez, etc.

L'astre du jour ramène les combats,
Demain il faut signaler sa vaillance.
Dans la victoire on trouve le trépas :
Mais si je meurs à côté de ma lance,
Allez encor, joyeux zéphyr,
Allez, volez vers ma patrie,
Dire que mon dernier soupir *bis.*
Fut pour la gloire et mon amie.

Paroles de BRAULT, *musique de* CHORON.

Le Retour de la Sentinelle.

L'aube riante annonçait le matin.
Sous un vieil orme, auprès de sa chaumière
Le casque en tête et la lyre à la main,
Jeune guerrier chantait à sa bergère :
Ici me voilà de retour
Des nobles champs de la victoire :
J'offre mes loisirs à l'amour, *bis.*
Quand j'ai combattu pour la gloire.

Dans les périls où l'honneur m'a conduit,
Guidé par lui, soutenu par ma flamme,
Aux feux du jour, aux ombres de la nuit,
Je confiais le secret de mon âme.
Mais dans ces lieux, à mon retour
Des nobles champs de la victoire.
J'offre mes lauriers à l'amour, *bis.*
Quand j'ai combattu pour la gloire.

Avant que j'eusse affronté le trépas,
A mes transports tu trouvais mille charmes;
Pour son amie, aura-t-il moins d'appas,
L'amant chargé du noble poids des armes ?
Non, non, tu dois à mon retour
Mêler, pour prix de la victoire,

Les myrtes heureux de l'amour *bis*.
Aux lauriers brillants de la gloire.

BRAULT, *musique de* CHORON.

Chant guerrier.

La France a l'horreur du servage,
Et, si grand que soit le danger,
Plus grand encore est son courage
Quand il faut chasser l'étranger.
Vienne le jour de délivrance,
Des cœurs ce vieux cri sortira :
Guerre aux tyrans! jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

Réveille-toi, France opprimée,
On te crut morte, et tu dormais.
Un jour voit mourir une armée;
Mais un peuple ne meurt jamais.
Pousse le cri de délivrance,
Et la victoire y répondra : [etc.
Guerre aux tyrans! jamais en France,

En France jamais l'Angleterre
N'aura vaincu pour conquérir;
Ses soldats y couvrent la terre,
La terre doit les y couvrir.
Jetons le cri de délivrance
Et la victoire y répondra : [etc.
Guerre aux tyrans! jamais en France,

CASIMIR et G. DELAVIGNE, *mus. d'*HALÉVY.

La Musette.

Cette romance de La Harpe parut pour la première fois dans l'*Almanach des Muses* de 1773, avec l'air noté. Monsigny, qui en avait composé la musique, n'y avait pas mis son nom, attachant peu d'importance à cette mélodie, qui eut pourtant le plus grand succès. Cette romance fut chantée partout, et partout on chantait : *Musette, mes amours*, au lieu de : *Musette des amours*. Cette faute est également faite dans presque tous les recueils ; elle désolait La Harpe, qui, entendant un jour une demoiselle la chanter ainsi, lui dit : « Mademoiselle, ma musette n'est pas et ne peut pas être *mes amours*, mais elle les chante : c'est la musette *des amours*. »

O ma tendre musette,
Musette des amours,
Toi qui chantais Lisette,

Lisette et ses beaux jours,
D'une vaine espérance
Tu m'avais trop flatté :
Chante son inconstance
Et ma fidélité.

C'est l'amour, c'est sa flamme
Qui brille dans ses yeux :
Je croyais que son âme
Brûlait des mêmes feux.
Lisette à son aurore
Respirait le plaisir.
Hélas! si jeune encore
Sait-on déjà trahir?

Sa voix, pour me séduire,
Avait plus de douceur.
Jusques à son sourire,
Tout en elle est trompeur;
Tout en elle intéresse,
Et je voudrais, hélas!
Qu'elle eût plus de tendresse,
Ou qu'elle eût moins d'appas.

O ma tendre musette,
Console ma douleur;
Parle-moi de Lisette :
Ce nom fait mon bonheur.
Je la revois plus belle,
Plus belle tous les jours :

Je me plains toujours d'elle,
Et je l'aime toujours.

LA HARPE. *Musique de* MONSIGNY.

Les Souhaits.

Que ne suis-je la fougère
Où, sur le soir d'un beau jour,
Se repose ma bergère
Sous la garde de l'amour!
Que ne suis-je le Zéphire
Qui rafraichit ses appas,
L'air que sa bouche respire,
La fleur qui nait sous ses pas!

Que ne suis-je l'onde pure
Qui la reçoit dans son sein!
Que ne suis-je la parure
Qui la couvre après le bain
Que ne suis-je cette glace
Où son portrait répété
Offre à nos yeux une grâce
Qui sourit à la beauté!

Que ne puis-je par un songe
Tenir son cœur enchanté!
Que ne puis-je du mensonge

Passer à la vérité!
Les dieux qui m'ont donné l'être
M'ont fait trop ambitieux,
Car enfin je voudrais être
Tout ce qui plait à ses yeux.

RIBOUTTÉ. *Musique de* PERGOLÈSE.

Vivre loin de ses amours.

S'il est vrai que d'être deux
Fut toujours le bien suprême,
Hélas! c'est un mal affreux
De ne plus voir ce qu'on aime.
Vivre loin de ses amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours.

Chaque instant vient attiser
La flamme qui vous dévore,
On se rappelle un baiser
Et mille baisers encore.
Vivre loin de ses amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours?

La nuit en dormant, hélas!
Victime d'un doux mensonge,
Vous vous sentez dans ses bras;
Le jour vient..... c'était un songe.

Vivre loin de ses amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours?

Un tissu de ses cheveux
Est le seul bien qui me reste;
Il devait me rendre heureux;
C'est un trésor bien funeste.
Vivre loin de ses amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours?

Musique de BOÏELDIEU.

Je ne t'aime plus.

Hier, je t'adorais encore:
J'avais un bandeau sur les yeux;
Mais, trop perfide Éléonore,
Aujourd'hui je te connais mieux.
Contre un désir que tu fis naitre,
Les efforts seraient superflus;
Et je te regrette peut-être;
Mais pourtant je ne t'aime plus!

Dans ton sourire, que de charmes!
Dans ton maintien, rien d'apprêté.
Le plus sage te rend les armes,
Et soupire de volupté.

Je voudrais que mon autre amante,
Unît ta grâce à ses vertus!...
Car je te trouve encor charmante,
Et pourtant je ne t'aime plus!

Sans doute qu'un autre, à ma place,
Bientôt sera choisi par toi :
Séduit par ta beauté, ta grâce,
Il sera trompé comme moi.
Malgré cela, j'envie encore
Ses liens par l'erreur tissus.
Je suis jaloux d'Éléonore,
Et pourtant je ne l'aime plus!

Au fond de quelque solitude,
Si je te retrouvais un jour,
Je pourrais bien, par habitude,
Te parler de mon vieil amour.
Tu pourrais, ranimant encore
Le désir dans mes sens émus,
Me rendre mon Éléonore....
Et pourtant je ne t'aime plus.

Du Mersan. *Musique de* Jadin.

Le Papillon.

Enfant de l'air, amant des fleurs,
Aussi léger que le caprice,

Qui semble avoir de tes couleurs
Nuancé l'heureux artifice,
Beau papillon que des zéphyrs
Emporte l'haleine légère,
Tu me retraces les plaisirs
Qui nous séduisent sur la terre.

Souvent je vois un jeune enfant
Poursuivre ta course inégale.
Bientôt il se croit triomphant,
Et met sur toi sa main fatale;
Mais tu fuis : il n'a dans les doigts
Qu'un peu de brillante poussière.
Ah ! c'est ainsi que bien des fois
On tient le plaisir sur la terre.

Le premier souffle du printemps
A dû te donner la naissance;
Et tu n'as que bien peu d'instants
A jouir de ton existence.
Comme toi, quand nous folâtrons,
Je dis à la sagesse austère :
Les plaisirs et les papillons
Ne font que passer sur la terre.

DU MERSAN. *Musique de* ROMAGNESI.

Les Hirondelles.

Que j'aime à voir les hirondelles
A ma fenêtre tous les ans
Venir m'apporter des nouvelles
De l'approche du doux printemps !
Le même nid, me disent-elles,
Va revoir les mêmes amours :
Ce n'est qu'à des amants fidèles
A vous annoncer les beaux jours.

Lorsque les premières gelées
Font tomber les feuilles des bois,
Les hirondelles rassemblées
S'appellent toutes sur les toits :
Partons, partons, se disent-elles,
Fuyons la neige et les autans ;
Point d'hiver pour les cœurs fidèles :
Ils sont toujours dans le printemps.

Si par malheur, dans le voyage,
Victime d'un cruel enfant,
Une hirondelle mise en cage
Ne peut rejoindre son amant,
Vous voyez mourir l'hirondelle
D'ennui, de douleur et d'amour,

Tandis que son amant fidèle
Près de là meurt le même jour.

FLORIAN.

Le Rosier.

Je l'ai planté, je l'ai vu naître,
Ce beau rosier où les oiseaux
Au matin, près de ma fenêtre,
Viennent chanter sous ses rameaux.

Joyeux oiseaux, troupe amoureuse,
Ah! par pitié, ne chantez pas :
L'amant qui me rendait heureuse
Est parti pour d'autres climats.

Pour les trésors du nouveau monde
Il fuit l'amour, brave la mort.
Hélas! pourquoi chercher sur l'onde
Le bonheur qu'il trouvait au port ?

Vous, passagères hirondelles,
Qui revenez chaque printemps,
Oiseaux voyageurs, mais fidèles,
Ramenez-le moi tous les ans.

DE LEYRE. *Musique de* J. J. ROUSSEAU.

Le Bouton de rose.

Bouton de rose,
Tu seras plus heureux que moi ;
Car je te destine à ma Rose,
Et ma Rose est ainsi que toi
Bouton de rose.

Au sein de Rose
Heureux bouton, tu vas mourir :
Moi, si j'étais bouton de rose,
Je ne mourrais que de plaisir
Au sein de Rose.

Au sein de Rose
Tu pourras trouver un rival ;
Ne joute pas, bouton de rose,
Car, en beauté, rien n'est égal
Au sein de Rose.

Bouton de rose,
Adieu, Rose vient, je la voi :
S'il est une métempsycose,
Grands dieux, par pitié, rendez-moi
Bouton de rose !

La princesse CONSTANCE DE SALM.
Musique de PRADHER.

L'Orage.

On aurait de la peine à croire que cette romance, plus que naïve, soit due à la plume qui a tracé *le Philinte de Molière*, que cette idylle de moutons ait été faite par *le loup révolutionnaire*, Fabre d'Églantine. Il y a dans le cœur de l'homme des cordes sensibles qui résonnent malgré lui. Le terroriste Joseph Lebon élevait des oiseaux. Le fougueux Camille Desmoulins adorait sa femme et ses enfants. Les tigres aussi aiment leurs femelles et leurs petits, et se roulent avec plaisir sur les fleurs. Le fanatisme politique, comme le fanatisme religieux, étouffe les sentiments, qui se révèlent par un instinct auquel l'homme ne peut résister. Fabre d'Églantine fut, à trente-neuf ans, la victime de ses anciens complices. L'auteur de l'*Orage* fut enveloppé dans l'orage

révolutionnaire. L'air délicieux d'un musicien inconnu, nommé Simon, prouve ce que disait Grétry, qu'il n'y a pas un mauvais musicien qui ne fasse un air agréable une fois en sa vie.

Il pleut, il pleut, bergère :
Presse tes blancs moutons ;
Allons sous ma chaumière,
Bergère, vite, allons;
J'entends sur le feuillage
L'eau qui tombe à grand bruit;
Voici, voici l'orage;
Voilà l'éclair qui luit.

Entends-tu le tonnerre?
Il roule en approchant;
Prends un abri, bergère,
A ma droite, en marchant.
Je vois notre cabane.....
Et, tiens, voici venir
Ma mère et ma sœur Anne,
Qui vont l'étable ouvrir.

Bonsoir, bonsoir, ma mère ;
Ma sœur Anne, bon soir;
J'amène ma bergère
Près de vous pour ce soir.
Va te sécher, ma mie,
Auprès de nos tisons;

Sœur, fais-lui compagnie.
Entrez, petits moutons.

Soignons bien, ô ma mère,
Son tant joli troupeau;
Donnez plus de litière
A son petit agneau.
C'est fait. Allons près d'elle.
Eh bien! donc, te voilà?
En corset qu'elle est belle!
Ma mère, voyez-la.

Soupons; prends cette chaise,
Tu seras près de moi;
Ce flambeau de mélèse
Brûlera devant toi;
Goûte de ce laitage.
Mais tu ne manges pas?
Tu te sens de l'orage,
Il a lassé tes pas.

Eh bien! voilà ta couche,
Dors-y jusques au jour;
Laisse-moi sur ta bouche
Prendre un baiser d'amour.
Ne rougis pas, bergère,
Ma mère et moi, demain,
Nous irons chez ton père
Lui demander ta main.

FABRE D'ÉGLANTINE. *Musique de* SIMON.

Plaisir d'amour.

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment :
Chagrin d'amour dure toute la vie.
J'ai tout quitté pour l'ingrate Sylvie :
Elle me fuit et prend un autre amant.
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment :
Chagrin d'amour dure toute la vie.

Tant que cette eau coulera lentement
Vers le ruisseau qui borde la prairie,
Je t'aimerai, me répétait Sylvie.
L'eau coule encor : elle a changé pourtant.
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment :
Chagrin d'amour dure toute la vie.

Charmante Gabrielle.

On a attribué cette romance, ainsi que la suivante, à Henri IV, mais il est probable que le bon roi ne faisait pas lui-même ses vers, et on assure que Jean Bertaut lui prêtait sa plume.

Il aima la poésie, et plusieurs poëtes se ressentirent de ses bienfaits; toutefois il fut trop occupé de ses guerres, de sa politique et de ses amours, pour avoir été un grand protecteur des lettres.

Grétry, dans ses *Essais sur la Musique*, avait répété, d'après de fausses traditions, que l'air de cette chanson était de Henri IV; il est du père Ducaurroy, maître de chapelle de Charles IX, qui l'avait composé pour un noël, et les paroles profanes nous l'ont conservé.

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
A la suite de Mars,
Cruelle départie!
  Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie
  Ou sans amour!

L'amour, sans nulle peine,
M'a, par vos doux regards,
Comme un grand capitaine
Mis sous ses étendards.

Cruelle départie !
  Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie
  Ou sans amour !

Si votre nom célèbre
Sur mes drapeaux brillait,
Jusqu'au delà de l'Èbre
L'Espagne me craindrait.
Cruelle départie !
  Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie
  Ou sans amour !

Je n'ai pu, dans la guerre,
Qu'un royaume gagner ;
Mais sur toute la terre
Vos yeux doivent régner.
Cruelle départie !
  Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie
  Ou sans amour !

Partagez ma couronne,
Le prix de ma valeur ;
Je la tiens de Bellone :
Tenez-la de mon cœur.
Cruelle départie !
  Malheureux jour !
C'est trop peu d'une vie
  Pour tant d'amour.

Bel astre que je quitte,
Ah! cruel souvenir!
Ma douleur s'en irrite :
Vous revoir ou mourir.
Cruelle départie!
Malheureux jour!
C'est trop peu d'une vie
Pour tant d'amour.

Je veux que mes trompettes,
Mes fifres, les échos,
A tous moments répètent
Ces doux et tristes mots :
Cruelle départie!
Malheureux jour!
C'est trop peu d'une vie
Pour tant d'amour.

Invocation à l'Amour.

Viens, aurore,
Je t'implore,
Je suis gai quand je te voi.
La bergère
Qui m'est chère,
Est vermeille comme toi.

D'ambroisie
Bien choisie,
Hébé la nourrit à part;
Et sa bouche,
Quand j'y touche,
Me parfume de nectar.

Elle est blonde,
Sans seconde,
Elle a la taille à la main.
Sa prunelle
Étincelle
Comme l'astre du matin.

Pour entendre
Sa voix tendre,
On déserte le hameau;
Et Tityre,
Qui soupire,
Fait taire son chalumeau

Les trois grâces,
Sur ses traces
Font naître un essaim d'amours
La sagesse.
La justesse
Accompagnent ses discours.

Attribuée à HENRI IV.

Les Souvenirs.

Nous sommes heureux de pouvoir placer un des noms les plus illustres de notre littérature et de notre histoire contemporaine parmi ceux qui figurent dans ce recueil. Si le génie a dicté des pages brillantes à l'auteur des *Martyrs* et au chantre du christianisme, c'est son cœur qui a laissé tomber cette touchante élégie des *Souvenirs* comme une jolie fleur qui s'échappe d'une couronne d'immortelles. Grâce, pureté, sentiment, tout se trouve dans ce petit poëme. C'est la voix émue de l'exilé qui soupire et se confond avec le souffle des vents, auxquels il demande un peu de l'air de son pays natal. Une mélodie des montagnes, simple et douce, ajoute du charme aux paroles, qui pourraient se

dire sans être chantées, tant leur expression est poétique et harmonieuse.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
De France !
O mon pays, sois mes amours
Toujours !

Te souvient-il que notre mère
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère ?
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux !

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile;
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau ?

Te souvient-il de cette amie
Tendre compagne de ma vie ?
Dans les bois, en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur
Son cœur.

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et le grand chêne
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours !

DE CHATEAUBRIAND

Dormez, chères amours.

Reposons-nous ici tous deux ;
Goûtons le charme de ces lieux ;
Qu'un doux sommeil ferme vos yeux ;
Que le bruit de l'onde se mêle
Aux doux accents de Philomèle.
Dormez, dormez, chères amours, } *bis.*
Pour vous je veillerai toujours. }

Au sein de ces vastes forêts,
Si l'ombre de ces bois épais

De votre cœur trouble la paix,
Chassez une crainte funeste :
Auprès de vous votre ami reste.
Dormez, dormez, chères amours, } *bis*.
Pour vous je veillerai toujours. }

Vos yeux se ferment doucement;
Je vais chanter plus lentement :
Heureuse d'un songe charmant,
Puissiez-vous être ramenée
Aux doux instants de la journée!
Dormez, dormez, chères amours, } *bis*.
Pour vous je veillerai toujours. }

*Paroles et musique d'*AMÉDÉE DE BEAUPLAN.

L'Hospitalière.

Sœur Luce, jeune hospitalière,
Aux bienfaits consacrant ses jours,
Près du théâtre de la guerre
Aux blessés portait des secours.
Un soir, près de l'hospice arrive
Jeune soldat ensanglanté
Qui disait, d'une voix plaintive :
« Donnez-moi l'hospitalité! »

L'hospitalière, douce et bonne,
Étanche le sang du soldat.
Le secours qu'une femme donne
Est toujours tendre et délicat.
Elle se charge de la cure;
Mais tandis que la jeune sœur,
Cherche à guérir une blessure,
Il s'en fait une dans son cœur.

Le beau soldat qu'amour enflamme
Se trouve bien dans la maison;
Il voudrait de toute son âme
Voir retarder sa guérison.
Mais il part, regarde en arrière,
Et dit en pleurant à demi :
« Adieu, charmante hospitalière,
M'as fait plus mal que l'ennemi. »

Après la guerre, il s'achemine
Pour retourner dans ses foyers;
Il rencontre Luce chagrine,
Qu'entraînaient de méchants guerriers.
Il fait briller son cimeterre,
La sauve, et lui dit, transporté :
« A ton tour, belle hospitalière,
Accepte l'hospitalité. »

Paroles et musique de DU MERSAN

Le Retour de Pierre.

Pour aller venger la patrie,
Jeune encor j'ai quitté les champs ;
Au silence de la prairie
A succédé le bruit des camps.
Plus d'une fois, pendant la guerre,
Songeant au bonheur du hameau,
Je regrettais mon vieux père,
Ma chaumière et mon troupeau.

Du serment de servir la France
Vingt blessures m'ont dégagé ;
Mais j'emporte pour récompense
La croix du brave et mon congé.
Loin du tumulte de la guerre,
Je vivrai paisible au hameau ;
Je reverrai mon vieux père,
Ma chaumière et mon troupeau.

Braves soldats, mes frères d'armes,
Dont j'ai toujours suivi les pas,
Dans vos succès, dans vos alarmes,
Compagnons, ne m'oubliez pas.
Recevez les adieux de Pierre :
Demain il retourne au hameau,

Revoir encor son vieux père,
Sa chaumière et son troupeau.

Si vers les rives de la France
L'étranger marchait en vainqueur,
Le noble élan de la vaillance
Soudain ferait battre mon cœur.
Avec ardeur on verrait Pierre,
Pour chercher au loin son drapeau,
Quitter encor son vieux père,
Sa chaumière et son troupeau.

Souvenirs du bon vieux temps.

Giroflée, au printemps,
Viens orner la tourelle,
Et que ta fleur nouvelle
Rappelle le vieux temps.

Que j'aime à voir la giroflée
Sur de vieux murs croitre et fleurir;
L'aspect de sa tige isolée
Du passé me fait souvenir.
Vieux palais, dont les voûtes sombres
S'embellissaient de marbre et d'or,
Vous n'êtes plus que des décombres
Où la nature règne encor.

Giroflée, au printemps, etc.

Ici d'un lit était la place :
La châtelaine y reposait;
Là du mot j'aime on voit la trace :
Sans doute un page le disait.
Aujourd'hui ton épais feuillage
De la fauvette est le séjour,
Et je devine à son ramage
Qu'on y fait encore l'amour.

Giroflée, au printemps, etc.

L'amour se changeait donc en haine
Lorsqu'il n'était point écouté?
Oui : cet anneau vient de la chaine
Où dut gémir mainte beauté.
La jeune Isaure y vit ses charmes
De baisers flétris et couverts :
Étais-tu là quand de ses larmes
La pauvre enfant mouillait ses fers?

Giroflée, au printemps, etc.

Là bas s'élève encor l'enceinte
Où le baron tenait sa cour.
De ce lieu pour la Terre-Sainte,
En armes il partit un jour.
Mais aux fureurs de l'infidèle
Le Dieu vengeur l'abandonna :
Oh! qu'il maudit, loin de sa belle,
Le nom de preux qu'on lui donna!

Giroflée, au printemps
Viens orner la tourelle,
Et que ta fleur nouvelle
Rappelle le vieux temps.

SALGAT. *Musique de* FOUCY.

Voyage de l'Amour et du Temps.

A voyager passant sa vie,
Certain vieillard nommé le Temps,
Près d'un fleuve arrive et s'écrie :
« Ayez pitié de mes vieux ans.
Eh quoi ! sur ces bords on m'oublie,
Moi qui compte tous les instants !
Mes bons amis, je vous supplie,
Venez, venez passer le Temps. » *bis.*

De l'autre côté, sur la plage,
Plus d'une fille regardait,
Voulant aider à son passage,
Sur un bateau qu'Amour guidait.
Mais une d'elles, bien plus sage,
Leur répétait ces mots prudents :
« Bien souvent on a fait naufrage,
En cherchant à passer le Temps. » *bis*

L'Amour gaiment pousse au rivage,
Il aborde tout près du Temps :

Il lui propose le voyage,
L'embarque et s'abandonne aux vents.
Agitant ses rames légères,
Il dit et redit dans ses chants :
« Vous voyez bien, jeunes bergères,
Que l'Amour fait passer le Temps. » *bis*

Mais tout à coup l'Amour se lasse :
Ce fut toujours là son défaut.
Le Temps prend la rame à sa place,
Et lui dit : « Quoi ! céder sitôt !
Pauvre enfant, quelle est ta faiblesse?
Tu dors, et je chante à mon tour
Ce vieux refrain de la sagesse :
Ah ! le Temps fait passer l'Amour. » *bis.*

DE SÉGUR.

L'Aveugle et son Chien.

Non loin d'une antique chapelle,
Un pauvre aveugle était assis;
Près de lui faisait sentinelle
Un chien, le meilleur des amis.
Damon passe : son char rapide
Écrase l'appui du malheur.
Le vieillard, au cri de son guide,
Exhale en ces mots sa douleur : *bis.*

« Si de mon front sexagénaire
Les rides causaient tes dédains,
Si les lambeaux de la misère
Blessaient tes regards inhumains,
De mon existence pénible
Tu pouvais trancher le lien;
Mais dis-moi, jeune homme insensible,
Dis-moi que t'avait fait mon chien? *bis.*

« Il veillait sur moi dès l'aurore,
Présentant sa coupe aux bienfaits;
La nuit Médor veillait encore
Le réduit où je reposais.
Mon chien était, dans ma détresse,
Mon seul ami, mon seul soutien:
Où puis-je trainer ma vieillesse,
Jeune homme?.. regarde mon chien. *bis.*

« Comme toi je fus jeune et riche,
Je montais un coursier fougueux;
Mais dans le rang que l'or affiche,
Je respectais le malheureux.
Quand un vieillard sur la poussière,
De moi réclamait quelque bien,
Mon cœur soulageait sa misère,
Et ma main caressait son chien. *bis.*

« Si quelque jour le sort contraire
Te réduisait à mendier,

Si le passant à ta prière
Refusait un simple denier,
Ah ! puisse-tu, dans tes alarmes,
Avoir un Médor pour soutien,
Et, repentant, verser des larmes
De m'avoir privé de mon chien. » *bis.*

LÉVY ALVAREZ.

Coralie.

A dix-sept ans, la pauvre Coralie
Disait tout bas à chaque instant du jour :
« Oui, c'en est fait, oui je fuirai l'amour. »
Fuit-on l'amour quand on est si jolie?

Hylas parut, la bergère attendrie,
En le voyant éprouva du plaisir ;
Elle rougit, mais sans y réfléchir.
Réfléchit-on quand on est si jolie?

Hylas lui dit : « Oh ! ma tant douce amie,
Daigneras-tu m'accorder un baiser? »
Elle n'eut pas le cœur de refuser.
Refuse-t-on quand on est si jolie?

Un certain soir, sur la verte prairie,
Elle combla tous les désirs d'Hylas ;

A l'inconstance elle ne pensait pas.
Y pense-t-on quand on est si jolie ?

Bientôt Hylas la quitte pour Sylvie ;
Lors, mes amis, j'ai vu la pauvre enfant
Donner des pleurs à son volage amant.
Doit-on pleurer quand on est si jolie ?

Depuis ce jour, sa figure flétrie
Perdit, hélas ! moitié de ses attraits ;
Elle souffrit sans se plaindre jamais.
Doit-on souffrir quand on est si jolie ?

A dix-huit ans elle perdit la vie.
Sur son tombeau les villageois en pleurs
Répétaient tous, en le couvrant de fleurs :
« Doit-on mourir quand on est si jolie ? »

L'Espérance.

Quand de la nuit l'épais nuage
Couvrait mes yeux de son bandeau,
Tu me montrais après l'orage
L'éclat prochain d'un jour nouveau ;
Tu me disais : « A la souffrance
Le dernier bien qu'on doit ravir.

C'est l'espérance
En l'avenir.
Sans espérance,
Mieux vaut mourir. »

Grâce à tes soins, quand ma paupière
En se rouvrant a pu te voir,
J'ai condamné ta vie entière
A la douleur, au désespoir;
Et cependant à la souffrance
Le dernier bien qu'on doit ravir,
C'est l'espérance, etc.

Va, ne crains pas : l'ingratitude
Ne saurait désunir nos cœurs,
Et calme cette inquiétude
Qui te fait verser tant de pleurs;
Car, tu le sais, à la souffrance
Le dernier bien qu'on doit ravir,
C'est l'espérance
En l'avenir.
Sans espérance,
Mieux vaut mourir.

ST-GEORGES. *Musique de* HALÉVY.

La Tyrolienne.

Montagnard ou berger,
Votre sort peut changer :
Comme moi, dans la garde
Il faut vous engager.
Quel état fortuné
Vous sera destiné !
Vous aurez la cocarde
Et l'habit galonné.
— Non, vraiment ; m'engager ?
Je crains trop le danger ;
Mieux vaut encor vivre et rester berger.

Dans mon hameau restons sans cesse ;
Son aspect fait battre mon cœur :
C'est là qu'est ma maitresse.
C'est là qu'est le bonheur.

— Dans les champs de l'honneur
Brillera ta valeur ;
Là pour que l'on parvienne,
Il ne faut que du cœur,
On obtient le chevron,
Et de simple dragon
On devient capitaine
Au doux son du canon.

— J'aime peu le fracas.
Le canon peut, hélas !
Me prendre en traitre : adieu jambes et bras.

Dans mon hameau restons sans cesse, etc.

— Un soldat franc luron,
Sans regrets, sans façon,
Est toujours sûr de plaire
Dans chaque garnison.
De séjour en séjour
Et d'amour en amour,
Toujours un militaire
Est payé de retour.
— Dès qu'il part dans les camps,
Gare les accidents !
On prend la plaç' des malheureux absens.

Dans mon hameau restons sans cesse ;
C'est bien plus sûr et moins trompeur.
C'est là qu'est ma maitresse,
C'est là qu'est le bonheur.

*Musique d'*AUBERT.

La Fiancée d'Appenzel.

Venez, ô mes compagnes,
Venez : voici mon plus beau jour;
Venez sur nos montagnes,
Venez chanter l'amour.
La ou, la ou, la la.

Enfin mon cœur d'ivresse
Va palpiter sans cesse :
L'objet de ma tendresse
M'assure de sa foi.
C'est bien le moins volage
Des bergers du village.
Il m'aime sans partage;
Il n'aimera que moi.

Venez, ô mes compagnes, etc.

Demain ma tendre mère,
En quittant sa chaumière,
M'offrira la première
Mille cadeaux charmants.
Demain dans la prairie,
Sur l'herbette fleurie
Bachelette jolie
Envira mes rubans.

Venez, ô mes compagnes, etc.

Adieu, riant bocage,
Discret et frais ombrage,
Où sous le vert feuillage
J'allais rêver le soir.
Adieu, belle nature,
Ruisseaux au doux murmure;
Adieu bois et verdure.
Je reviendrai vous voir.

Venez, ô mes compagnes,
Venez : voici mon plus beau jour
Venez sur nos montagnes,
Venez chanter l'amour.
La ou, la ou, la, la.

Adieux d'un Troubadour sur les bords du Tage.

Fleuve du Tage,
Je fuis tes bords heureux;
A ton rivage
J'adresse mes adieux.
Rochers, bois de la rive,
Écho, nymphe plaintive,
Adieu, je vais
Vous quitter pour jamais.

Grotte jolie
Où le temps fortuné,
Près de Marie,
A si vite passé,
Ton réduit solitaire,
Asile du mystère,
Fut pour mon cœur
Le séjour du bonheur

Jour de tendresse
Comme un beau songe a fui;
Jours de tristesse,
De chagrin et d'ennui,
Loin de ma douce amie,
Désormais de ma vie
Vont pour toujours,
Hélas! flétrir le cours

Terre chérie
Où j'ai reçu le jour,
Comme Marie,
Objet de mon amour;
Rochers, bois de la rive,
Écho, nymphe plaintive,
Adieu, je vais
Vous quitter pour jamais.

Le Tambourin du vallon.

Adieu, vieux amis de la gloire,
Courageux et nobles guerriers;
Adieu, trop flatteuse Victoire,
Je ne veux plus de tes lauriers. *bis.*

Au son bruyant de la trompette,
Au bruit terrible du canon,
Je préfère tendre musette
Et le tambourin du vallon. *bis.*

Je vais habiter la chaumière
Où je passai de si beaux jours,
Je vais consoler mon vieux père,
Revoir l'objet de mes amours. *bis.*

Au son bruyant de la trompette,
Au bruit terrible du canon,
Je préfère tendre musette,
Et le tambourin du vallon. *bis.*

Salut! beau pays de la France,
Salut! séjour délicieux;
Témoins de ma plus tendre enfance,
Je vous revois : je suis heureux. *bis.*

Au son bruyant de la trompette.
Au bruit terrible du canon,
Je préfère tendre musette
Et le tambourin du vallon. *bis.*

Il est minuit.

Il est minuit :
Léger zéphyr parcourant le bocage,
Cherche les roses qu'il chérit;
L'amant discret qu'amour conduit
A la beauté va rendre hommage :
Il est minuit. *quater.*

Il est minuit :
Tu dors en paix, mon adorable amie;
Mais pour moi le repos s'enfuit;
L'amour constant qui m'asservit
Cause ma douce rêverie :
Il est minuit. *quater.*

Il est minuit :
Songe enchanteur, viens fermer la paupière
Du tendre amant qu'amour poursuit.
Quand le jour vient, il le détruit :
Adieu bonheur et sa chimère.
Il est minuit. *quater.*

Pauvre Jacques.

ROMANCE.

Peu de romances ont eu une plus grande vogue que celle de *Pauvre Jacques*, qui prit naissance à la cour et ne tarda pas à courir la ville.

Ce fut vers 1776 que l'on replanta les jardins du Petit-Trianon, qui devint le séjour favori de la reine Marie-Antoinette; cette époque était celle de la mode des jardins anglais. Au milieu de celui de Trianon, on avait construit un hameau et réservé un endroit pittoresque que l'on appelait *la Petite Suisse*. On y mit un châlet, une laiterie, et pour animer le paysage, on fit venir de la Suisse des vaches et une jolie laitière. Bientôt la jeune Suissesse fut atteinte d'une mélancolie qui menaça ses jours; on découvrit qu'elle regrettait son pays et son fiancé. Le nom de son amant

s'échappait de sa bouche avec des soupirs ; elle se persuadait qu'il était malheureux loin d'elle, comme elle était malheureuse loin de lui, et on la voyait pleurer en disant : *Pauvre Jacques !* La marquise de Travanet composa alors la romance naïve qu'elle embellit d'un air délicieux, inspiration digne de Grétry. La reine fit venir Jacques, maria et dota les deux amants.

L'air touchant de *Pauvre Jacques* a servi, lors de la révolution, à déplorer des infortunes royales, et Marie-Antoinette a pu entendre au Temple s'exhaler pour elle les mélodies plaintives qu'elle avait chantées pour la gentille laitière dans les bosquets du Petit-Trianon.

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère ;
Mais à présent que tu vis loin de moi,
Je manque de tout sur la terre. *bis*

Quand tu venais partager mes travaux,
Je trouvais ma tâche légère.
T'en souvient-il ? tous les jours étaient beaux.
Qui me rendra ce temps prospère ? *bis.*

Quand le soleil brille sur nos guérets,
Je ne puis souffrir sa lumière :
Et quand je suis à l'ombre des forêts,
J'accuse la nature entière. *bis.*

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère ;
Mais à présent que tu vis loin de moi,
Je manque de tout sur la terre. *bis*

Paroles et musique de la marquise de TRAVANET.

Il est trop tard.

ROMANCE.

Le tendre Coupigny soupire une romance,

a dit le satirique Despazes, en parlant de ce poëte dont la modestie s'offensait qu'on lui accordât *le sceptre de la romance.* Il faut convenir cependant que Coupigny a été très-supérieur dans ce

genre, qui demande la réunion de la simplicité, de la grâce et de l'esprit, et c'est ce que l'on trouve dans son recueil, imprimé en 1813. Un second volume a été publié après sa mort, en 1835, avec une notice intéressante sur l'auteur, qui fait connaître son caractère original, dont nous citerons un trait. Coupigny, invité par un duc de la cour impériale, s'aperçut qu'à table on le mystifiait ouvertement; il en témoigna son humeur, et le duc eut le mauvais goût de lui dire, en citant *Figaro* : « Souffre la vérité, faquin, puisque tu n'a pas le moyen de payer un flatteur. » Coupigny répondit sans se troubler : « J'avais pensé à vous, monsieur le duc, mais vous êtes trop cher. »

Coupigny a fait sa part de quelques vaudevilles; mais il disait, comme La Fontaine :

Les longs ouvrages me font peur.

Il n'en a fait que peu et très-courts, aussi Le Montey disait de sa romance

Il est trop tard pour qu'amour nous engage : « C'est l'*Iliade* de Coupigny ! »

Il est trop tard pour qu'amour nous engage,
Quand des beaux ans pâlit déjà la fleur.
Écoute, Églé, cet avis doux et sage,
Et n'attends pas, pour songer au bonheur,
Qu'il soit trop tard.

De mille attraits brillante à ton aurore,
Au tendre amour ouvre ton jeune cœur.
Tu le voudrais, et tu n'oses encore;
Crains son courroux s'il devient ton vainqueur
Un peu plus tard.

Retiens ceci : Pour gentille fillette,
Il n'est, Églé, qu'une heureuse saison ;
Quand est passé joli temps d'amourette,
A ses soupirs l'enfant malin répond :
Il est trop tard.

Las des rigueurs d'une beauté rebelle,
Lorsque l'amour commence à s'envoler,
C'est pour jamais qu'il fuit à tire d'aile ;
On le regrette, on veut le rappeler :
Il est trop tard !

Paroles de Coupigny, *musique de* Plantade.

L'Ermite de Sainte Avelle.

ROMANCE.

Aux rochers de Sainte-Avelle,
La reine Berthe, autrefois,
Fit bâtir une chapelle
A Notre-Dame des Bois.
Ce fut dans ce lieu sauvage
Qu'un jour, lisant son missel,
L'ermite du voisinage
Reçut un beau damoisel.

Bien que le vieillard, d'avance,
Cherchât à le rassurer,
L'étranger, en sa présence,
Soudain se prit à pleurer.
« Mon fils, dit le solitaire,
Parlez, d'où naissent vos pleurs ?
— Hélas ! je n'ose, mon père,
Vous avouer mes douleurs.

Pour avoir de noble dame
Obtenu simple baiser,
Je vais brûlant d'une flamme
Que rien ne peut apaiser.

Oh ! dites-moi, je vous prie,
Par quel charme si fatal,
Le doux baiser d'une amie
Est cause de tant de mal.

Si je dors, un trouble extrême
Précipite mon réveil ;
Et je ne peux, la nuit même,
Reposer dans mon sommeil.
Tout vient irriter ma peine,
Tout m'offre le souvenir
De la belle châtelaine
Dont les baisers font mourir.

Mais le sire de Contade
La tient sous sa dure loi,
Et j'apprends qu'à la croisade
Il me faut suivre le roi.
Je viens donc ici, mon père,
Vous demander instamment
Ou croix bénite ou rosaire
Pour apaiser mon tourment.

— Mon fils, répondit l'ermite,
De Notre-Dame des Bois
Le pouvoir est sans limite,
Et le ciel s'ouvre à sa voix ;
Mais, hélas! sur cette terre,
Où l'homme ne vit qu'un jour,

Il n'est ni croix ni rosaire
Qui guérisse de l'amour. »

Paroles de M. S. E. Géraud.

Le Juif errant.

Il est probable que la légende fabuleuse du *Juif errant* est une allégorie de la dispersion des Juifs, inventée dans les temps d'ignorance et de superstition où ce peuple était proscrit par toute la terre.

La tradition du *Juif errant* a commencé à s'accréditer vers le commencement du XIIIe siècle. Matthieu Paris, chroniqueur anglais qui vivait en 1228, en a parlé comme d'un personnage qui avait été vu par un archevêque de la Grande Arménie. Cet homme, nommé, selon lui, Carthophilus, était portier du prétoire ; il frappa Jésus dans le dos, et lui dit : *Marche, Jésus ; pourquoi t'ar-*

rêtes-tu? Jésus, se retournant, lui dit: *Je vais, et toi, tu attendras ma seconde venue*. Depuis, cet homme fut baptisé et appelé Joseph, par Ananias, qui avait baptisé l'apôtre saint Paul. Cependant il marche continuellement, et tous les cent ans il renaît et revient à l'âge qu'il avait à l'époque de la Passion. D'autres traditions le nomment *Michab-Ader*, et la *Rapsodie lyrique* du poëte allemand Schubark le nomme *Ahasver*.

On prétendit l'avoir vu à Hambourg en 1542, en France en 1604, à Bruxelles en 1774. C'est à cette date qu'on rapporte la complainte et le portrait prétendu véritable qui l'accompagne.

Dans cette complainte aussi naïve que pauvrement rimée, comme dans une autre de 1609, le *Juif errant* dit qu'il était cordonnier et qu'il s'appelle *Isaac Laquedem*. Une lettre de l'Espion turc, de 1644, raconte le passage du Juif errant à Paris. Ce personnage a été employé dans le roman du *Moine*, par Lewis. M. Ed. Quinet a composé sur

lui un livre intitulé *Ahasverus*. Enfin, tout le monde connaît le roman de M. Eugène Sue, dont le *Juif errant* n'est que le prétexte.

Air de chasse.

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre Juif errant?
Que son sort malheureux
Paraît triste et fâcheux!

Des bourgeois de la ville
De Bruxelle en Brabant,
D'une façon civile
L'accostent en passant.
Jamais ils n'avaient vu
Un homme si barbu.

Son habit, tout difforme
Et très-mal arrangé,
Fit croire que cet homme
Était fort étranger,
Portant, comme ouvrier,
Devant lui un tablier.

On lui dit: « Bonjour, maître,
De grâce accordez-nous

La satisfaction d'être
Un moment avec vous.
Ne nous refusez pas,
Tardez un peu vos pas.

— Messieurs, je vous proteste
Que j'ai bien du malheur;
Jamais je ne m'arrête,
Ni ici, ni ailleurs;
Par beau ou mauvais temps,
Je marche incessamment.

— Entrez dans cette auberge,
Vénérable vieillard;
D'un pot de bière fraîche
Vous prendrez votre part.
Nous vous régalerons
Le mieux que nous pourrons.

— J'accepterai de boire
Deux coups avecque vous,
Mais je ne puis m'asseoir;
Je dois rester debout.
Je suis, en vérité,
Confus de vos bontés.

— De connaître votre âge
Nous serions curieux :
A voir votre visage
Vous paraissez fort vieux;

Vous avez bien cent ans:
Vous montrez bien autant.

— La vieillesse me gêne;
J'ai bien dix-huit cents ans.
Chose sûre et certaine,
Je passe encor douze ans;
J'avais douze ans passés
Quand Jésus-Christ est né.

— N'êtes-vous point cet homme
De qui l'on parle tant,
Que l'Écriture nomme
Isaac, Juif errant?
De grâce, dites-nous
Si c'est sûrement vous.

— Isaac Laquedem
Pour nom me fut donné;
Né à Jérusalem,
Ville bien renommée;
Oui c'est moi, mes enfants,
Qui suis le Juif errant.

Juste ciel! que ma ronde
Est pénible pour moi!
Je fais le tour du monde
Pour la cinquième fois.
Chacun meurt à son tour,
Et moi je vis toujours!

Je traverse les mers,
Les rivières, les ruisseaux,
Les forêts, les déserts,
Les montagnes, les coteaux;
Les plaines, les vallons,
Tous chemins me sont bons.

J'ai vu dedans l'Europe,
Ainsi que dans l'Asie,
Des batailles et des chocs
Qui coûtaient bien des vies:
Je les ai traversés
Sans y être blessé.

J'ai vu dans l'Amérique,
C'est une vérité,
Ainsi que dans l'Afrique,
Grande mortalité:
La mort ne me peut rien,
Je m'en aperçois bien.

Je n'ai point de ressource
En maison ni en bien;
J'ai cinq sous dans ma bourse:
Voilà tout mon moyen.
En tous lieux, en tout temps,
J'en ai toujours autant.

— Nous pensions comme un songe
Le récit de vos maux;

Nous traitions de mensonge
Tous vos plus grands travaux ;
Aujourd'hui nous voyons
Que nous nous méprenions.

Vous étiez donc coupable
De quelque grand péché,
Pour que Dieu tout aimable
Vous eût tant affligé ?
Dites-nous l'occasion
De cette punition.

— C'est ma cruelle audace
Qui causa mon malheur ;
Si mon crime s'efface,
J'aurai bien du bonheur.
J'ai traité mon Sauveur
Avec trop de rigueur.

Sur le mont du Calvaire,
Jésus portait sa croix ;
Il me dit débonnaire,
Passant devant chez moi :
« Veux-tu bien, mon ami,
« Que je repose ici ? »

Moi, brutal et rebelle,
Je lui dis sans raison :
« Ote-toi, criminel,
« De devant ma maison ;

« Avance et marche donc,
« Car tu me fais affront. »

Jésus, la bonté même,
Me dit en soupirant :
« Tu marcheras toi-même
« Pendant plus de mille ans ;
« Le dernier jugement
« Finira ton tourment. »

De chez moi, à l'heure même,
Je sortis bien chagrin ;
Avec douleur extrême,
Je me mis en chemin.
Dès ce jour-là je suis
En marche jour et nuit.

Messieurs, le temps me presse,
Adieu la compagnie ;
Grâce à vos politesses,
Je vous en remercie ;
Je suis trop tourmenté
Quand je suis arrêté. »

Histoire de Damon et d'Henriette.

Henriette était fille
D'un baron de renom;
D'une ancienne famille
Était le beau Damon;
Il était fait au tour,
Elle était jeune et belle,
Et du parfait amour
Ils étaient le modèle.

Damon, plein de tendresse,
Un dimanche matin,
Ayant ouï la messe
D'un père capucin,
S'en fut chez le baron,
D'un air civil et tendre:
« Je m'appelle Damon;
Acceptez-moi pour gendre.

— Mon beau galant, ma fille
N'est nullement pour vous;
Car, derrière une grille,
Dieu sera son époux.
J'ai des meubles de prix,
De l'or en abondance,

Ce sera pour mon fils,
J'en donne l'assurance.

— Ah ! gardez vos richesses,
Monsieur, et votre bien ;
Je vous fais la promesse
De n'y prétendre rien.
Comme vous j'ai de l'or,
Tout ce que je souhaite,
Et de tous vos trésors,
Je ne veux qu'Henriette. »

Ce vieillard malhonnête
S'en fut, sur ce propos,
En secouant la tête
Et lui tournant le dos ;
Comme un père inhumain,
Traîna la nuit suivante
Dans un couvent, bien loin,
La victime innocente.

Hélas ! quel triste orage
Pour ces tendres amants ;
Que ce cruel partage
Leur cause de tourments !
Damon a beau chercher
Sa charmante Henriette,
Mais il ne peut trouver
Le lieu de sa retraite.

L'abbesse prend à tâche
De lui tourner l'esprit;
Lui parlant sans relâche
Et de règle et d'habit :
« Prends le voile au plus tôt,
Orne-s-en donc ta tête,
Et les anges d'en haut
En chanteront la fête.

— Ah ! madame l'abbesse,
Ramassez vos bandeaux;
Je ne puis par faiblesse
Tomber dans vos panneaux.
Pour un sort plus heureux
Le dieu d'amour m'appelle;
Damon a tous mes vœux,
Je lui serai fidèle. »

On envoie d'Allemagne
Une lettre au baron,
Lui mandant que Guillaume
Vient de perdre son nom
Dans un sanglant combat,
Montrant son grand courage;
Mais un seul coup dompta
Ce guerrier redoutable.

En lisant cette lettre,
Poussait mille soupirs,

Pleurant avec tendresse
La mort de son cher fils.
« J'avais, dit-il, gardé
Pour toi bien des richesses,
Mais le ciel a vengé
Le malheur d'Henriette. »

Le lendemain à la grille
Henriette il fut voir,
Lui dit : « Ma pauvre fille,
Je meurs de désespoir.
Le ciel me punit bien
De mon trop de rudesse;
Mais tu n'y perdras rien,
Je te rends ma tendresse.

— Qu'avez-vous donc, cher père,
Qui vous chagrine tant?
— Ma fille, ton pauvre frère
Est mort en combattant,
En défendant le roi,
Au pays d'Allemagne,
Et je n'ai plus que toi
Pour être ma compagne.

— Or, en ce moment même,
Ah! mon père, arrêtez!
Celui que mon cœur aime,
Vous me le donnerez?

— Depuis longtemps, hélas!
Ma fille, en Italie,
On dit qu'à Castella
Il a perdu la vie.

— Cruelle destinée!
Quoi! mon amant est mort!
Sa vie est terminée,
Et moi je vis encor!
Destin trop rigoureux,
Et vous, père barbare,
Votre insensible cœur
A jamais nous sépare.

Adieu donc, mon aimable,
Je ne te verrai plus!
Ton souvenir m'accable;
Tes soins sont superflus.
Adieu, cher tourtereau,
Ta chère tourterelle
Au delà du tombeau,
Oui, te sera fidèle.

Ah! madame l'abbesse,
Donnez-moi un habit;
Un saint désir me presse
D'être de vos brebis.
Coupez mes blonds cheveux,
Dont j'eus un soin extrême;

Arrachez-en les nœuds :
J'ai perdu ce que j'aime.

Adieu donc, mon cher père,
Et toutes mes amies !
Dedans ce monastère
Je veux finir ma vie,
Passer mes tristes ans
Sous un habit de nonne,
Prier pour mes parents.
Que le ciel leur pardonne. »

La voilà donc novice.
Le grand dommage, hélas !
Que sous un noir cilice
Soient cachés tant d'appas !
Son père veut encor
L'arracher de la grille ;
Mais son amant est mort :
Elle veut rester fille.

Or, justement la veille
De sa profession
(Écoutez la merveille
Digne d'attention),
En tous lieux on publie
Qu'un captif racheté
Revient de la Turquie,
Jeune et de qualité.

On parle dans la ville
De ce captif si beau;
D'une façon civile
Chacun lui fait cadeau.
Les dames, dont les cœurs
Sont tendres de nature,
Versent toutes des pleurs
Sur sa triste aventure.

L'abbesse, curieuse,
A son tour veut le voir;
Chaque religieuse
Se transporte au parloir;
Un secret mouvement
Y conduit Henriette,
Qui ordinairement
Restait en sa chambrette.

« Beau captif, dit l'abbesse,
Quel est votre malheur?
A vous je m'intéresse.
— Madame, trop d'honneur;
Je ne puis maintenant
Dire comme on me nomme;
Apprenez seulement
Que je suis gentilhomme.

J'aimais d'amour fidèle
Une jeune beauté;

La jeune demoiselle
M'aimait de son côté;
Mais son père inhumain
Autrement en ordonne,
Et m'enlève un matin
Cette aimable personne.

Où l'a-t-il donc cachée,
Ce père rigoureux?
Sept ans je l'ai cherchée
En cent différents lieux.
Par tout pays je cours,
Cherchant, sans espérance,
Celle qui doit un jour
Terminer ma souffrance.

Pris par un vieux corsaire,
Me vendit sans pitié,
Et d'un cœur débonnaire
J'ai gardé l'amitié;
Mais sa fille enchantée,
Quoique charmante et belle,
Me voulait épouser.
Pour moi quelle nouvelle!

Enfin, de mes refus
Cette fille se rebute;
Pendant un an et plus
Elle me persécute,

Et son ordre m'oblige
A de rudes travaux.
Leur souvenir m'afflige
En vous disant ces mots.

C'était fait de ma vie,
J'en désirais la fin,
Quand le ciel en Turquie
Conduit les Mathurins;
Ils brisent mes liens,
Au patron ils m'achètent.
Pour moi le jour n'est rien
Sans ma chère Henriette. »

La novice, éperdue,
Succombe à ce discours;
Chaque sœur se remue
Pour lui donner secours.
Elle ouvre un œil mourant,
Disant, toute tremblante :
« Damon, mon cher Damon,
Tu revois ton amante. »

A la voix de la fille,
Damon perd la raison.
Il veut forcer la grille
Ou brûler la maison,
Et, pour le retenir,
Il faut qu'on lui promette

De lui faire obtenir
Sa constante Henriette.

Le vieux baron arrive
Pour la profession ;
Une amitié si vive
Lui fait compassion.
Le voilà consentant
De signer l'alliance ;
Il veut, dès ce moment,
Combler leur espérance.

L'on fit ce mariage
Tout en solennité ;
Leurs parents de tout âge ;
Chacun s'y est trouvé.
Après tant de douleurs,
De traverse et de gênes,
L'on unit ces deux cœurs,
Récompensant leurs peines.

Cantique de Geneviève de Brabant.

Approchez-vous, honorable assistance,
Pour entendre réciter en ce lieu
L'innocence reconnue et patience

De Geneviève très-aimée de Dieu ;
Étant comtesse,
De grande noblesse,
Née du Brabant était assurément.

Geneviève fut nommée au baptême :
Ses père et mère l'aimaient tendrement ;
La solitude prenait d'elle-même,
Donnant son cœur au Sauveur tout-puissant.
Son grand mérite
Fit qu'à la suite,
Dès dix-huit ans fut mariée richement.

En peu de temps s'éleva grande guerre,
Son mari, seigneur du Palatinat,
Fut obligé, pour son honneur et gloire,
De quitter la comtesse en cet état,
Étant enceinte
D'un mois sans feinte,
Fait ses adieux, ayant les larmes aux yeux

Il a laissé son aimable comtesse
Entre les mains d'un méchant intendant.
Qui la voulut séduire par finesse,
Et l'honneur lui ravir subitement.
Mais cette dame
Pleine de charme
N'y voulut consentir aucunement.

Ce malheureux accusa sa maitresse
D'avoir péché avec son cuisinier :

Le serviteur fit mourir par adresse,
Et la comtesse fit emprisonner :
Chose assurée,
Est accouchée,
Dans la prison, d'un beau petit garçon.

Le temps finit toute cette grand' guerre,
Et le seigneur revint en son pays.
Golo s'en fut au-devant de son maître,
Jusqu'à Strasbourg, accomplir son envie.
Ce téméraire
Lui fit accroire
Que sa femme adultère avait commis.

Étant troublé de chagrin dans son âme,
Il ordonna à Golo, ce tyran,
D'aller au plutôt faire tuer sa dame
Et massacrer son petit innocent.
Ce méchant traître,
Quittant son maître,
Va, d'un grand cœur, exercer sa fureur.

Ce bourreau de Geneviève si tendre,
La dépouilla de ses habillements;
De vieux haillons la fit vêtir, et prendre
Par deux valets fort rudes et très-puissants.
L'ont emmenée,
Bien désolée,
Dans la forêt avec son cher enfant.

Geneviève, approchant du supplice,
Dit à ses deux valets, tout en pleurant :
« Si vous voulez me rendre un grand service,
Faites-moi mourir avec mon cher enfant ;
Et sans remise
Je suis soumise
A votre volonté présentement. »

La regardant, l'un dit : « Qu'allons-nous faire ?
Quoi ! un massacre ! je n'en ferai rien ;
Faire mourir notre aimable maîtresse.....
Peut-être un jour nous fera-t-elle du bien.
Sauvez-vous, dame
Pleine de charme ;
Dans ces forêts qu'on ne vous voie jamais. »

Celui qui a fait grâce à sa maîtresse,
Dit : « Je sais bien comment tromper Golo,
La langue d'un chien, nous faut, par finesse,
Prendre et porter à ce cruel bourreau.
Ce traître infâme,
Dedans son âme
Dira : C'est celle de Geneviève au tombeau. »

Au fond d'un bois, dedans une carrière,
Geneviève demeura pauvrement,
Étant sans pain, sans feu et sans lumière,
Ni compagnie que de son cher enfant.
Mais l'assistance
Qui la substante
C'est le bon Dieu, qui la garde en tout lieu.

Elle fut visitée par une pauvre biche
Qui tous les jours allaitait son enfant.
Tous les oiseaux chantent et la réjouissent,
L'accoutumant à leur aimable chant:
Les bêtes farouches
Près d'elle se couchent,
Divertissant elle et son cher enfant.

Voilà son mari qui est en grande peine
Dans son château, consolé par Golo;
Ce n'est que jeux, que festins qu'on lui mène,
Mais ces plaisirs sont très-mal à propos;
Car, dans son âme,
Sa chère dame,
Ce châtelain pleure avec grand chagrin.

Jésus-Christ a découvert l'innocence
De Geneviève, par sa grande bonté :
Chassant dans la forêt en diligence,
Le comte des chasseurs s'est écarté.
Après la biche,
Qui est nourrice
De son enfant, qu'elle allaitait souvent.

La pauvre biche se sauve au plus vite
Dedans la grotte, auprès de l'innocent;
Le comte aussitôt, faisant la poursuite
Pour la tirer de ces lieux promptement,
Vit la figure
D'une créature
Qui etait auprès de son cher enfant.

Apercevant dans cette grotte obscure
Cette femme couverte de cheveux,
Lui demanda : « Qui êtes-vous, créature ?
Que faites-vous dans ces lieux ténébreux ?
Ma chère amie,
Je vous en prie,
Dites-moi donc, s'il vous plait, votre nom

— Geneviève, c'est mon nom d'assurance,
Née du Brabant, où sont tous mes parents.
Un grand seigneur m'épousa sans doutance,
Dans son pays m'emmena promptement.
Je suis comtesse
De grande noblesse,
Mais mon mari fait de moi grand mépris.

Il m'a laissée, étant d'un mois enceinte
Entre les mains d'un méchant intendant,
Qui a voulu me séduire par contrainte,
Et puis me faire mourir vilainement ;
De rage félonne
Dit à deux hommes
De me tuer moi et mon cher enfant. »

Le comte ému, reconnaissant sa femme
Dedans ce lieu, la regarde en pleurant.
« Quoi ! est-ce vous, Geneviève, chère dame,
Pour qui je pleure il y a si longtemps ?
Mon Dieu ! quelle grâce,
Dans cette place
De retrouver ma très-chère moitié. »

Ah ! quelle joie ! Au son de la trompette,
Voici venir la chasse et les chasseurs,
Qui reconnurent le comte, je proteste,
A ses côtés et sa femme et son cœur.
L'enfant, la biche,
Les chiens chérissent ;
Les serviteurs rendent grâce au Seigneur.

Tous les oiseaux et les bêtes sauvages
Regrettent Geneviève par leur chant,
Pleurent et gémissent par leurs doux ramages
En chantant tous d'un ton fort languissant,
Pleurant la perte
Et la retraite
De Geneviève et de son cher enfant.

Ce grand seigneur, pour punir l'insolence
Et la perfidie du traitre Golo,
Le fit juger par très-juste sentence,
D'être écorché tout vif par un bourreau.
A la voirie
L'on certifie
Que son corps y fut jeté par morceaux.

Fort peu de temps notre illustre princesse
Resta vivante avec son cher mari.
Malgré ses chères et tendres caresses,
Elle ne pensait qu'au Sauveur Jésus-Christ.
Dans sa chère âme,
Remplie de flamme,
Elle priait Dieu tant le jour que la nuit.

Elle ne pouvait manger que des racines
Dont elle s'était nourrie dans les bois ;
Ce qui fait que son mari se chagrine,
Offrant toujours des vœux au roi des rois
Qu'il s'intéresse
De sa princesse,
Qui suivait si austèrement ses lois.

« Puissant seigneur, par amour, je vous prie
Et puisqu'aujourd'hui il faut nous quitter,
Que mon cher fils, ma douce compagnie,
Tienne toujours place à votre côté ;
Que la souffrance
De son enfance
Fasse preuve de ma fidélité. »

Geneviève à ce moment rendit l'âme
Au roi des rois, le Sauveur tout-puissant.
Bénoni de tout son cœur et son âme
Poussait des cris terribles et languissants
Se jetant par terre
Lui et son père,
Se lamentant, pleurant amèrement.

Du ciel alors sortit une lumière,
Comme un rayon d'un soleil tout nouveau,
Dont la clarté dura la nuit entière ;
Rien n'a paru au monde de plus beau.
Les pauvres et riches,
Jusqu'à la biche,
Tout a suivi Geneviève au tombeau.

Pour conserver à jamais l'innocence
De Geneviève accusée par Golo,
La pauvre biche veut par sa souffrance
La prouver par un miracle nouveau,
Puisqu'elle est morte,
Quoi qu'on lui porte,
Sans boire ni manger sur le tombeau.

Fualdès.

Cette complainte a été publiée en quarante-huit couplets. Nous ne donnons que ceux qui nous ont paru nécessaires à la description de cet horrible crime. C'est une plaisanterie de mauvais goût sur une chose atroce, composée par C..., dentiste.

Écoutez, peuples de France,
Du royaume de Chili,
Peuples de Russie, aussi
Du cap de Bonne-Espérance,
Le mémorable accident
D'un crime très-conséquent.

Capitale du Rouergue,
Vieille ville de Rhodez,
Tu vis de sanglants forfaits
A quatre pas de l'Ambergue,
Faits par des cœurs aussi durs
Comme tes antiques murs.

De très-honnête lignée
Vinrent Bastide et Jausion,
Pour la malédiction
De cette ville indignée;
Car d'Rhodez les habitants
Ont presqu'tous des sentiments.

Bastide le gigantesque,
Moins deux pouces ayant six pieds,
Fut un scélérat fieffé
Et même sans politesse,
Et Jausion l'insidieux
Sanguinaire, avaricieux.

Ils méditent la ruine
D'un magistrat très-prudent,
Leur ami, leur confident;
Mais ne pensant pas le crime,
Il ne se méfiait pas
Qu'on complotait son trépas.

Hélas! par un sort étrange,
Pouvant vivre honnêtement,

Ayant femme et des enfants,
Jausion, l'agent de change,
Pour acquitter ses effets
Résolut ce grand forfait.

Bastide le formidable,
Le dix-neuf mars, à Rhodez,
Chez le vieillard Fualdès
Entre avec un air aimable,
Dit : « Je dois à mon ami;
Je fais son compte aujourd'hui. »

Ces deux beaux frères perfides
Prennent des associés :
Bach et le porteur Bousquier,
Et Missonnier l'imbécile,
Et Colard est pour certain
Un ancien soldat du train.

Dedans la maison Bancale,
Lieu de prostitution,
Les bandits de l'Aveyron,
Vont faire leur bacchanale;
Car pour un crime odieux,
Rien n'est tel qu'un mauvais lieu.

Alors le couple farouche
Saisit Fualdès au Terral;
Avec un mouchoir fatal
On lui tamponne la bouche;

On remplit son nez de son
Pour intercepter le son.

Dans cet infâme repaire
Ils le poussent malgré lui,
Lui déchirant son habit,
Jetant son chapeau par terre,
Et des vielleurs insolents
Assourdissent les passants.

Sur la table de cuisine
Ils l'étendent aussitôt;
Jausion prend son couteau
Pour égorger la victime;
Mais Fualdès, d'un coup de temps,
S'y soustrait adroitement.

Sitôt l'Hercule Bastide
Le relève à bras tendu;
De Jausion éperdu
Prenant le fer homicide:
« Est-ce là comme on s'y prend?
Va, tu n'es qu'un innocent. »

« Puisque sans raison plausible,
Vous me tuez, mes amis,
De mourir en étourdi,
Cela ne m'est pas possible:
Ah! laissez-moi dans ce lieu
Faire ma paix avec Dieu. »

Ce géant épouvantable
Lui répond grossièrement :
« Tu pourras dans un instant
Faire paix avec le Diable.»
Ensuite d'un large coup
Il lui traverse le cou.

Voilà le sang qui s'épanche,
Mais la Bancale aux aguets
Le reçoit dans un baquet,
Disant : « En place d'eau blanche,
Y mettant un peu de son,
Ça sera pour mon cochon.»

Fualdès meurt, et Jausion fouille,
Prenant le passe-partout.
« Ramass' tout, » dit Bastide.
Il empoigne la grenouille,
Bague, clef, argent comptant,
Montant bien à dix-sept francs.

Alors chacun à la hâte,
Colard, Benoit, Missonnier,
Et Bach, le contrebandier.
Mettant la main à la pâte,
Le malheureux maltraité
Se trouve être empaqueté.

Certain bruit frappe l'ouïe
De Bastide furieux :

Un homme s'offre à ses yeux,
Qui dit : «Sauvez-moi la vie ;
Car, sous ce déguisement,
Je suis Clarisse Enjalran. »

Lors d'une main téméraire
Ce monstre licencieux
Veut s'assurer de son mieux
A quel homme il a affaire,
Et, trouvant le fait constant,
Teint son pantalon de sang.

Sans égard et sans scrupule
Il a levé le couteau.
Jausion lui dit : « Nigaud,
Quelle action ridicule
Un cadavre est onéreux,
Que feras-tu donc de deux ? »

On traîne l'infortunée
Sur le corps tout palpitant;
On lui fait prêter serment.
Sitôt qu'elle est engagée,
Jausion officieux
La fait sortir de ces lieux.

Quand ils sont dedans la rue,
Jausion lui dit d'un air fier :
« Par le poison ou le fer,
Si tu causes t'es perdue. »

Manson rend du fond du cœur
Grâce à son tendre sauveur.

Bousquier dit avec franchise,
En contemplant cette horreur :
« Je ne serai pas porteur
De pareille marchandise.
Comment, mon cher ami Bach,
Est-ce donc là ton tabac? »

Mais, Bousquier faisant la mine
De sortir de ce logis,
Bastide prend son fusil,
L'applique sur la poitrine
De Bousquier, disant : « Butor,
Si tu bouges tu es mort.»

Bastide, ivre de carnage,
Donne l'ordre du départ :
En avant voilà qu'il part ;
Jausion doit fermer la marche ;
Et les autres du brancard
Saisissent chacun un quart.

Alors de l'affreux repaire
Sort le cortége sanglant :
Colard et Bancal devant,
Bousquier, Bach, portaient derrière ;
Missonnier, ne portant rien,
S'en va la canne à la main.

En allant à la rivière,
Jausion tombe d'effroi.
Bastide lui dit : « Eh quoi !
Que crains-tu ? » Le cher beau-frère
Lui répond : « Je n'ai pas peur, »
Mais tremblait comme un voleur.

Enfin l'on arrive au terme :
Le corps, désempaqueté,
Dans l'Aveyron est jeté;
Bastide alors, d'un air ferme,
S'éloigne avec Jausion;
Chacun tourne les talons.

Le comte Orry.

La romance picarde du comte Orry n'était qu'une tradition de province qui datait du XIVe ou du XVe siècle, et dont il ne restait que quelques fragments, lorsque La Place en remplit les lacunes, en rajeunit le langage, et l'inséra dans son recueil de pièces intéressantes et peu connues, en 1785. MM. Scribe et Poirson en ont fait le sujet d'un fort

joli vaudeville joué en 1816. C'est de cette époque que date la réputation du comte Orry, qui jusque-là avait été circonscrite dans les villages de la Picardie, et qui s'est encore agrandie lorsque les mêmes auteurs ont fait, en 1828, de leur vaudeville un opéra, et qu'il a été embelli de la musique du célèbre Rossini.

Le comte Orry disait pour s'égayer
Qu'il voulait prendre le couvent de Farmoutier,
Pour plaire aux nonnes et pour les désennuyer.

Ce comte Orry, châtelain redouté,
Après la chasse n'aimait rien que la gaîté,
Que la bombance, les combats et la beauté.

« Holà ! mon page, venez me conseiller.
L'amour me berce, et je ne puis sommeiller
Comment m'y prendre pour dans ce couvent [entrer ?

—Sire, il faut prendre quatorze chevaliers,
Et tous en nonnes il vous les faut habiller,
Puis, à nuit close, à la porte aller heurter.»

Orry va prendre quatorze chevaliers ;
Et tous, en nonnes, Orry les fait habiller :
Puis, à nuit close, à la porte ils vont heurter.

« Holà ! qui frappe ? qui mène un si grand
[bruit ?
—Ce sont des nonnes, et qui ne vont que de nuit,
Qui sont en crainte de ce maudit comte Orry. »

Survient l'abbesse, les yeux tout endormis...
« Soyez, mesdames, bienvenues en ce logis...
Mais comment faire? où trouver quatorze lits? »

Chaque nonnette, d'un cœur vraiment
[chrétien,
Aux étraingères, offre la moitié du sien...
« Soit, dit l'abbesse, sœur Colette aura le
[mien. »

La sœur Colette, c'était le comte Orry,
Qui, pour l'abbesse, d'amour ayant appétit,
Dans sa peau grille de trouver la pie au nid.

Fraiche, dodue, œil noir et blanches dents,
Gentil corsage, peau d'hermine et pieds d'en-
[fants,
La dame abbesse ne comptait pas vingt-cinq ans.

Au lit ensemble tous les deux bien pressés....
« Ah! dit l'abbesse, ciel! comme vous m'embrassez!
— Vrai Dieu! madame, peut-on vous aimer assez ?

— Ah ! sœur Colette, qu'avez bien le cœur
[bon !...

Mais, sœur Colette, qu'avez bien rude menton !
— Parbleu! madame, ainsi mes compagnes l'ont.

— Toutes mes nonnes, venez me secourir !
Croix et bannière, l'eau bénite allez quérir ;
Car je suis prise par ce maudit comte Orry.

— Ah ! dame abbesse, vous avez beau crier;
Laissez en place croix, bannière et bénitier,
Car chaque nonne est avec son chevalier. »

La pauvre abbesse, après un plus grand cri,
Sans voir de nonnes, n'espérant plus de merci,
Prit patience avec sœur Colette aussi.

Neuf mois ensuite, vers la fin de janvier,
L'histoire ajoute, comme un fait singulier,
Que chaque nonne fit un petit chevalier.

La Tentation de saint Antoine.

Air : *Plus inconstant que l'onde.*

Ciel ! l'univers va-t-il donc se dissoudre ?
Quel bruit! quels cris! quel horrible fracas!
Devant moi je vois la foudre ;
Elle tombe par éclats :
Tout est en poudre

Sur mon grabat.
Grand Dieu ! du haut des cieux
Vois ma disgrâce,
Et par ta grâce
Fais que je chasse
L'enfer de ces lieux.

Air : *Du haut en bas.*

C'était ainsi
Qu'Antoine exprimait ses alarmes ;
C'était ainsi
Qu'Antoine exprimait son souci,
Lorsque le diable, par ses charmes,
Venait chez lui faire vacarmes.
C'était ainsi.

Air : *Des folies d'Espagne.*

On vit sortir d'une grotte profonde
Mille démons, mille spectres divers ;
Des noirs esprits toute la troupe immonde,
Pour le tenter, déserta les enfers.

Air : *Turelure, lure, et flon, flon, flon.*

On vit des démons
De tous les cantons,
De la ville et de la campagne,
De la Cochinchine et d'Espagne ;
On vit des diables blondins,

Des bruns, des gris et des châtains ;
Les bruns, surtout, méchants lutins,
Faisaient remuer des pantins.
Turelure, lure,
Et flon, flon, flon,
Tous avaient leur ton,
Leur allure.

Air : *La faridondaine.*

Quelques-uns prirent le cochon
De ce bon saint Antoine,
Et, lui mettant un capuchon,
Ils en firent un moine.
Il n'en coûtait que la façon
La faridondaine,
La faridondon :
Peut-être en avait-il l'esprit
Biribi,
A la façon de Barbari
Mon ami.

Air : *Dans un détour.*

Sur un sofa
Une diablesse en falbala,
Aux regards fripons,
Découvrait deux jolis monts
Ronds.

Air : *Au fond de caveau.*

Ronflant comme un cochon,
On voyait sur un trône
Un des envoyés de Pluton.
Il portait pour couronne
Un vieux réchaud sans fond,
Et pour sceptre un tison.
Sous ses pieds un démon
Vomissait du canon.
Le diable s'éveille, s'étonne,
Et dit : « Garçon,

Air : *La Pierre-Fitoise.*

Courez vite, prenez le patron,
Et faites-le moi danser en rond !
Courez vite, prenez le patron,
Tirez-le par son cordon.
Bon ! »
« Messieurs les démons, laissez-moi donc.
— Non, tu chanteras,
Tu sauteras,
Tu danseras.
— Messieurs les démons, laissez-moi donc
— Non, tu chanteras,
Tu sauteras,
Tu danseras.
Courez vite, prenez le patron,

Tirez-le par son cordon.
Bon !

Air : *Quand la mer Rouge apparut.*

Le saint, craignant de pécher,
Dans cette aventure,
S'en fut vite se cacher
Sous sa couverture.
Mais montant sur son châlit,
Il rencontra dans son lit
Un minois fripon,
Un joli tendron;
Sous des traits,
Pleins d'attraits,
Une concubine :
C'était Proserpine.

Air : *Nous autres, bons villageois.*

Piqué dans ce bacchanal,
D'avoir vu qu'on lui brisait sa cruche,
Et qu'un derrière infernal
Avait fait caca dans sa huche;
Crainte aussi de tentation,
Notre saint prend un goupillon
Et flanque aux démons étonnés
De l'eau bénite par le nez.

Air : *Des folies d'Espagne.*

Tel qu'un voleur, sitôt qu'il voit main forte;

Tel qu'un soldat, à l'aspect des prévôts,
On vit s'enfuir l'infernale cohorte,
Et s'abîmer dans ses affreux cachots.

Air : *Ah ! maman, que je l'échappe belle !*

« Ah ! mon Dieu ! que je l'échappe belle !
Dit le saint tremblant,
Tout en sortant
De sa ruelle.
Ah ! mon Dieu ! que je l'échappe belle !
Un moment plus tard,
Je faisais le diable cornard. »

Air : *Le démon malicieux et fin.*

Le démon, quoiqu'il passe pour fin,
Ne fut pas lors assez malin.
Ah ! s'il eût pris la forme de Toinette,
Son air charmant, sa taille et ses appas,
C'en était fait, la grâce était muette,
Et saint Antoine eût volé dans ses bras.

SEDAINE.

La Vestale.

Air : *V'là c'que c'est qu'd'aller au bois.*

L'aut' matin, je m' disais comm' ça :
Mais qu'est qu'c'est donc qu'un opéra ?
V'là qu'dans un'rue, au coin d' la Halle,
J'lisons : *la Vestale!*
Faut que j'm'en régale.
C'est trois liv's douz' sous qu'ça m'coût'ra...
Un' vestale vaut ben ça.

Air : *Décacheter sur ma Poste.*

On dit qu'la pièce est si triste
Qu'il faut pour qu'on y résiste
Avoir un cœur d'rocher.
Moi qui n'ai de mouchoir
Qu'pour me moucher,
Je m'en fus chez l'cousin Baptiste,
Qui m'prête un mouchoir d'batiste.

Air : *Tous les bourgeois de Chartres.*

L'heur' du spectacle approche,
J'me r'quinqu' pus vite qu' ça,
Et les sonnett's en poche,
J' courons à l'opéra ;

Mais voyant qu'pour entrer l'on s'bat dans
[l'antichambre,
J'me dis : Voyez queu chien d'honneur,
Quand pour c'te Vestale d' malheur
J'me s'rai foulé z'un membre !

Air : *du Lendemain.*

N' croyez pas, ma cocotte,
Qu' tout exprès pour vos beaux yeux,
J'allions, à propos d'botte,
M'faire casser z'un' jambe ou deux ;
Je r'viendrons, n'vous en déplaise....
N' sait-on pas qu'il est d's endroits
Où c' qu'on entre plus à l'aise
La s'conde fois ?

Air : *Tarare Pompon.*

J' nons pas pus tôt ach'vé,
Qu' la parole étouffée,
Par un' chienne d'bouffée
Je m' sentons soulevé ;
Le déluge m'entraîne,
Et me v'là z'en deux temps,
Sans billet z'et sans peine,
Dedans.

Air : *A boire ! à boire ! à boire !*

Silence ! silence ! silence !
V'là que la première act' commence ;

Chacun m' dit : « Mettez chapeau bas. »
Je l' mets par terre : il n' tomb'ra pas.

Air : *Il était une fille.*

J' voyons un monastère
Où c' qu'un' fille d'honneur
Était r'ligieuse à contre-cœur.
C'était monsieur son père
Qui, l' jour qu'il trépassa,
D' sa fille exigea ça...
Ha !.....

Air : *Quoi! ma voisine, es-tu fâchée?*

Quand aux règles du monastère
Un' fill' manquait
On vous la j'tait tout' vive en terre
Comme un paquet.
Si la terre aujourd'hui d' nos belles
Couvrait l's abus,
J' crois ben qu'j'aurions pus de d'moi-[selles
Dessous que d'sus.

Air : *Dans les gardes françaises.*

V'là z'enfin un bel homme,
Qu'alle avait pour amant,
Qui r'vient vainqueur à Rome
Avec son régiment.

Il apprend que l' cher père
A cloîtré son objet...
Il pleure, il s' désespère,
Mais c'est comme s'il chantait.

Air : *Traitant l'Amour sans pitie.*

Dans c'pays-là, par bonheur,
La loi voulait qu'on choisisse
La Vestal' la plus novice
Pour couronner le vainqueur.
« Tu r'viens comme Mars en carême
Lui dit tout bas cell' qu'il aime,
Pour rec'voir le diadème
Du cœur dont t' as triomphé. »
Il veut répondre ; il s'arrête,
Il la r'garde d'un air bête,
Et le v'là qui perd la tête
Au moment d'être coiffé. *bis.*

Air : *Bonsoir, la compagnie.*

Enfin,
Un serr'ment d' main
Lui dit : « Prends garde,
On nous regarde. »
L'v'là qui s'remet ;
V'là qu'ell' lui met
Un beau plumet.
« A c'te nuit, j' te l'promets.
— A c'te nuit, j' te l'permets. »

« Puisqu' la çarimonie,
Dit l'abbesse, est finie,
Rentrez dans vot' dortoir;
Jusqu'au revoir,
Bon soir. »

Air : *A boire! à boire! à boire!*

Silence! silence! silence!
V'là qu'la seconde act' commence,
Et j' vois l'enceinte du saint lieu
Avec un réchaud z'au milieu.

Air : *J'arrive à pied de province.*

On ordonne à la r'ligieuse
D'entret'nir le feu;
S'il s'éteint, la malheureuse
N'aura pas beau jeu.
A son devoir ell' s'apprête,
N'osant dir' tout haut
Qu'ell' a bien d'aut's feux en tête
Que l'feu du réchaud.

Air : *Des fraises.*

La v'là seule, et dans son cœur,
Où qu' la passion s' concentre,
Elle appelle son vainqueur;
Mais que d'viendra son honneur
S'il entre! s'il entre! s'il entre!

Air : *Du haut en bas.*

« Il entrera,
S' dit-elle au bout d'un bon quart d'heure ;
Il entrera,
Et puis après il sortira.
Gn'y a bien assez longtemps que j' pleure ;
Du moins j'dirai
S'il faut que j'meure :
Il est entré. »

Air : *Une fille est un oiseau.*

Sitôt pris, sitôt pendu ;
Elle court ouvrir la porte.
L'amant, que l'plaisir transporte,
Accourt, d'amour éperdu.
« Faut qu' ce soir je t'appartienne ;
J'ai ta parole, t'as la mienne,
Pus d'feu, pus d'réchaud qui tienne.
— Ciel ! m'arracher de c'lieu saint ! »
Bref, mêm' rage les consume ;
Et tandis qu'leur feu s'allume,
V'là-t-i' pas qu'l'autre s'éteint ! *bis.*

Air : *Au coin du feu.*

« O ciel ! je suis perdue !
Dit la Vestale émue ;
Gn'y a pas d'bon Dieu ! »
Et v'là qu'la pauvre amante

Tomb' glacée et tremblante
Au coin du feu. *ter.*

Air *des Trembleurs.*

Les cris d'la belle évanouie
Donn'nt l'alerte à l'abbaye,
Qui s'éveill' tout ébahie;
Et l'amant, qui s'sent morveux,
Voyant qu'on crie à la garde,
S'esbigne en disant : « Si j' tarde,
Si j'm'amuse à la moutarde,
Nous la gobons tous les deux. »

Air : *Dépêchons, dépêchons, dépêchons-nous.*

« Ah! mamsell', qu'avez-vous fait là!
Dit d'un' voix d'tonnerre
L'révérend du monastère;
Ah! mam'sell', qu'avez-vous fait là!
Vot' feu s'est éteint, mais il vous en cuira.
D'shabillez, d'shabillez, d'shabillez-la.
Son affaire
Est claire :
Qu'à l'instant même on l'enterre,
Et qu'ça mor.. et qu'ça mor.. et qu'ça mor-
[bleu!
L'i apprenne une aut'fois à bien souffler son
[feu. »

Air : *des Pendus.*

Là-d'sus on lui couv' l'estomac
D'un ling' tout noir qu'a l'air d'un sac,
L'orchest' li pince à sa manière
Un' marche à porter l' diable en terre ;
Et la patiente, d' son côté,
S' dit tout bas : « J' m'en avais douté. »

Air : *A boire! à boire! à boire!*

Silence! Silence! silence!
V'la qu' la troisième act' commence.
J'vois six tombeaux, sept, huit, neuf, dix,
Qu'c'est gai comme un *De profundis.*

Air : *Au clair de la lune.*

Au clair de la lune,
L'amant, tout en l'air,
Sur son infortune
Vient chanter z'un air,
Où c'qu'il dit : « Qu'all' meure,
Et j' varrons beau train !
S'il fait nuit à c't' heure,
Il f'ra jour demain. »

Air *des Fleurettes.*

Mais drès que d'la Vestale
Il entend v'nir l'convoi,

Crac, le v'là qui détale,
On n' sait pas trop pourquoi.
Devant la fosse il s'arrête ;
On croit que l'pauvre officier
D'chagrin va s'y j'ter l'premier,
Mais pas si bête !

Air : *Le port Mahon est pris.*

Du plus haut d'la montagne
L'enfant
Descend ;
Tout l'monde l'accompagne,
Et tout bas chaq' compagne
S'dit, en allongeant l'cou :
«V'là son trou, v'là son trou, v'là son trou.»
Pendant l'*Miserere*
Qu'entonne m'sieu l' curé,
Blème et plus morte qu' vive,
Au bord du trou la Vestale arrive ;
Tout l' monde d'mand' qu'all' vive.
L' curé répond : « Nenni,
N, i, ni, c'est fini. »

Air : *Bonjour, mon ami Vincent.*

« Ctapendant, qu'il dit, j' veux bien
Faire encor queuq' chose pour elle :
Sur c'réchaud où gn'y a plus rien
Mettez l'fichu d'la d'moiselle ;
Si l'ling' brûle, on n'l'enter'ra pas ;

S'il n'brûle pas, ell'n'l'échapp'ra pas.
Vous l'voyez, aucune étincelle
N'vient contremander son trépas;
Or, plus d'débats;
Du haut en bas,
Gn'y a point za dir', faut qu'ell' saute le pas.»

Air : *Nous nous marierons dimanche.*

« Douc'ment,
Dit l'amant,
Qui guettait l'moment;
Faut qu'enfin l'chap'let s'débrouille;
C'est moi qu'a tout fait;
Grâc' pour mon objet,
Sinon, j'ai là ma patrouille.
Par son trépas
D'un crim' vot'bras
Se souille.
Si ça n'est pas,
J'veux qu'mon damas
Se rouille!
— Mon Dieu, comme il ment!
Dit la pauvre enfant;
Ni vu, ni connu, j't'embrouille.»

Air : *Rlantanplan tirelire.*

«Vite, à moi, mon régiment!
En plein, plan,
Rlantanplan,

V'là z'un enterrement
Qu'à l'instant,
Et d'but en blanc
Il faut mettre en déroute.
Battons-nous, coût' que coûte,
Quoique j' n'y voyons goutte. »
Mais l' régiment
Du couvent,
En plein, plan,
Rlantanplan,
Qu'est pour l'enterr'ment,
Répond qu'il vers'ra son sang
Jusqu'à la dernièr' goutte.
Pendant queuqu' temps on doute
Qu'est-c' qu'emport'ra la r'doute.
Au bout d'un combat sanglant,
En plein, plan,
Rlantanplan,
Au lieu d'l'enterr'ment,
C'est l'régiment
De l'amant
Qui s'trouve être en déroute.

Air : *Il a voulu, il n'a pas pu.*

Gn'y a pas d'milieu,
Faut s'dire adieu;
C'est-i-ça qui vous l'coupe?
Rien que d'les voir,
V'là mon mouchoir
Qu'est trempé comme un' soupe.

Air : *N'est-il, amour, sous ton empire.*

L' pauvre agneau descend dans la tombe,
Qu' c'est pain béni !
Sur sa tête l'couvercle r'tombe ;
V'là qu'est fini.
Pour si peu s'voir si maltraitée !
L' beau chien d'plaisir !
Et n'la v'là-t-i' pas ben plantée
Pour reverdir !

Air : *Ciel ! l'univers va-t-il donc se dissoudre ?*

Mais, patatras ! v'là z'un éclair qui brille ;
Et l'Tout-Puissant, qui, j'dis n'est pas [manchot,
Pour sauver la pauvre fille,
Vous lâche un pétard qui grille
L'diable d'chiffon qui pendait sur l'ré [chaud.
Vive l'Père Eternel,
Qui, d'son tonnerre,
Arrang' l'affaire !
J' n'y comptions guère ;
C'est z'un coup du ciel.

Air : *Ah ! mon Dieu ! que je l'échappai belle.*

« Ah ! mon Dieu ! que je l'échappe belle !
Dit en haussant l' cou

Au-d'sus du trou
La demoiselle ;
Au bon Dieu je d'vons un' fièr' chandelle
Car je n'pouvons pas
M'dissimuler qu'j'étions ben bas. »

Air : *O filii et filiæ.*

Tant y a que l'couple s'épousa,
Et qu'chaqu' Vestal' dit, voyant ça :
« Quand est-c' qu'autant m'en arriv'ra?
Alleluia ! »

DÉSAUGIERS.

La Paille.

Sur tout on a fait des chansons :
On a chanté le vin, les belles,
L'eau, le feu, les fleurs, les moissons,
Les brebis et les tourterelles ;
Un auteur dont je suis bien loin
Fit des vers sur l'huitre à l'écaille,
Un autre en a fait sur le foin :
Je vais m'étendre sur la paille.

La paille couvre l'humble toit,
Du laboureur modeste asile ;
Un lit de paille aussi reçoit
Son corps fatigué, mais tranquille ;

Le riche, au sein de ses palais,
Sur le duvet s'ennuie et baille.
Peines, tourments sont sous le dais,
Quand le bonheur est sur la paille.

La paille, tressée en réseaux,
Du soleil garantit nos belles;
Grâce à ces immenses chapeaux,
Elles n'ont plus besoin d'ombrelles;
Mais ils voilent trop leurs appas,
Et Zéphir leur livre bataille.
Il a raison : on ne doit pas
Cacher les roses sous la paille.

Jadis, respectant ses serments,
L'amant, fidèle à sa maîtresse,
Pour elle encor, après trente ans,
Brûlait d'une égale tendresse;
Hélas! on n'aime plus qu'un jour!
De la constance l'on se raille;
Et maintenant les feux d'amour
Ne sont plus que des feux de paille.

Mais je n'aurais jamais fini
Si, dans l'ardeur qui me travaille,
J'entreprenais de dire ici
Tout ce qui se fait sur la paille.
Ami lecteur, je meurs d'effroi
Que ta rigueur ne me chamaille;

Sois indulgent, car avec toi
Je ne veux pas rompre la paille.

SERVIÈRES.

Les grandes Vérités.

Air : *Aussitôt que la lumière.*

Oh! le bon siècle, mes frères,
Que le siècle où nous vivons!
On ne craint plus les carrières
Pour quelques opinions.
Plus libre que Philoxène,
Je déchire le rideau;
Coulez, mes vers, de ma veine.
Peuple, voici du nouveau.

La chandelle nous éclaire,
Le grand froid nous engourdit,
L'eau fraîche nous désaltère,
On dort bien dans un bon lit;
On fait vendange en septembre,
En juin viennent les chaleurs;
Et quand je suis dans ma chambre,
Je ne suis jamais ailleurs.

Rien n'est plus froid que la glace
Pour saler il faut du sel.

Tout fuit, tout s'use et tout passe,
Dieu lui seul est éternel.
Le Danube n'est pas l'Oise
Le soir n'est pas le matin,
Et le chemin de Pontoise
N'est pas celui de Pantin.

Le plus sot n'est qu'une bête,
Le plus sage est le moins fou;
Les pieds sont loin de la tête,
La tête est bien près du cou.
Quand on boit trop on s'enivre;
La sauce fait le poisson;
Un pain d'une demi-livre
Pèse plus d'un quarteron.

Romulus a fondé Rome.
On se mouille quand il pleut.
Caton fut un honnête homme.
Ne s'enrichit pas qui veut.
On n'aime pas la moutarde
Que l'on sert après diné.
Parlez-moi d'une camarde
Pour avoir un petit nez.

Quand un malade a la fièvre
Il ne se porte pas bien.
Qui veut courir plus d'un lièvre,
A coup sûr, n'attrape rien.

Soufflez sur votre potage,
Bientôt il refroidira;
Enfermez votre fromage,
Ou le chat le mangera.

Les chemises ont des manches.
Tout coquin n'est pas pendu.
Tout le monde court aux branches
Lorsque l'arbre est abattu.
Qui croit tout est trop crédule.
En mesure il faut danser.
Une écrevisse recule
Toujours au lieu d'avancer.

Point de mets que l'on ne mange,
Mais il faut du pain avec,
Et des perdrix sans orange
Valent mieux qu'un hareng sec.
Une tonne de vinaigre
Ne prend pas un moucheron;
A vouloir blanchir un nègre
Un barbier perd son savon.

On ne se fait pas la barbe
Avec un manche à balai;
Plantez-moi de la rhubarbe,
Vous n'aurez pas de navet.
C'était le cheval de Troie
Qui ne buvait pas de vin;

Et les ânes qu'on emploie
Ne sont pas tous au moulin.

J'ai vu des cailloux de pierre,
Des arbres dans les forêts,
Des poissons dans la rivière,
Des grenouilles aux marais.
J'ai vu le lièvre imbécile
Craignant le vent qui soufflait,
Et la girouette mobile
Tournant au vent qui tournait.

Le bon sens vaut tous les livres;
La sagesse est un trésor;
Trente francs font trente livres;
Du papier n'est pas de l'or;
Par maint babillard qui beugle
Le sourd n'est pas étourdi;
Il n'est rien tel qu'un aveugle
Pour n'y voir goutte à midi.

Attribuée au Cousin JACQUES.

Les Moines.

Nous sommes des moines
De saint Bernardin,

Qui se couchent tard
Et se lèvent matin,
Pour aller à matines
Vider leur flacon.
Et bon, bon, bon,
Et v'là qu'est bon,
Et bon, bon, bon.
Ah ! voilà la vie,
La vie suivie,
Ah ! voilà la vie que les moines font.

A notre déjeûner
Du bon chocolat
Et du bon café
Que l'on nomme moka,
La fine andouillette,
La tranche de jambon,
Et bon, bon, bon, etc.

A notre dîner,
Un bon chapon gras
Qui trempe la soupe
Comme au mardi gras,
Lapins de garenne
Sentant la venaison.
Et bon, bon, bon, etc.

A notre goûter,
Des petits oiseaux
Que l'on nomme cailles,
Bécasses et perdreaux,

La tarte sucrée,
Les marrons de Lyon.
Et bon, bon, bon,
Et v'là qu'est bon,
Et bon, bon, bon.
Ah! voilà la vie,
La vie suivie,
Ah! voilà la vie que les moines font.

Le Proverbe latin.

ROMANCE BACHIQUE.

Air : *O Fontenay qu'embellissent les roses.*

« Dieu ! quels débris! dit, d'un ton lamen-
[table,
Roch, arrivant après un grand repas.
Frères gourmands, quoi! vous sortez de
[table,
Ne me laissant que les os dans les plats! »

Plein de courroux, le vénérable Père,
Soumis au jeûne et regardant les os,
Brisa les plats et cassa plus d'un verre,
En s'écriant, morbleu, « *libera nos.* »

Mais, tout à coup, du fond de la dépense,
Vint une voix qui tout haut prononça :
« Viens donc plus tôt, pour mieux farcir
[ta panse.
« *Pater, tarde venientibus ossa.* »

Le fond de la Besace.

Air *des Trembleurs.*

Un jour le bon frère Étienne,
Avec le joyeux Eugène,
Tous deux la besace pleine,
Suivis du frère François,
Entrant tous *à la Galère*,
Y firent si bonne chère
Aux dépens du monastère,
Qu'ils s'enivrèrent tous trois.

Ces trois grands coquins de frères,
Perfides dépositaires
Du dîner de leurs confrères,
S'en donnent jusqu'au menton :
Puis ronds comme des futailles,
Escortés de cent canailles,
Du corps battant les murailles,
Regagnèrent la maison.

Le portier, qui les voit ivres,
Leur demande où sont les vivres.
« Bon ! dit l'autre, avec ses livres,
Nous prend-il pour des savants ?
Je me passe bien de lire,
Mais pour chanter, boire et rire,
Et tricher la tirelire,
Bon ! à cela je m'entends. »

Au refectoire on s'assemble,
Vieux dont le ratelier tremble
Et les jeunes, tous ensemble
Ont un égal appétit.
Mais, ô fortune ennemie !
Est bien fou qui s'y confie,
C'est ainsi que dans la vie,
Ce qu'on croit tenir nous fuit.

Arrive frère Pancrace,
Faisant piteuse grimace
De ne rien voir à sa place,
Pour boire ni pour manger,
A son voisin il s'informe,
S'il serait venu de Rome
Quelque bref portant réforme
Sur l'usage du diner.

« Bon ! répond son camarade,
N'ayez peur qu'on s'y hasarde,
Sinon. je prends la cocarde
Et je me ferai Prussien.

Qu'on me parle d'abstinence
Quand j'ai bien rempli ma panse.
J'y consens ; mais sans pitance,
Je suis fort mauvais chrétien.

—Resterons-nous donc tranquilles
Comme de vieux imbéciles ?
Répliqua père Pamphile.
Oh ! pour le moins vengeons-nous ;
Prenons tous une sandale,
Et, sans crainte de scandale,
Allons battre la cymbale
Sur les fesses de ces loups. »

Chacun ayant pris son arme,
Fut partout porter l'alarme ;
Mais au milieu du vacarme,
Frère Étienne fit un p...
Mais un p... de telle taille,
Que jamais jour de bataille,
Canon chargé de mitraille
Ne fit un pareil effet.

Ainsi finit la mêlée ;
Car la troupe épouvantée,
S'enfuyant sur la montée,
Pensa se rompre le cou ;
Tandis que le frère Étienne,
Riant à perte d'haleine

Et frappant sur sa bedaine,
Amorçait un second coup.

L'arrivée de Nigaudin à Paris.

Les deux chansons suivantes ne sont pas richement rimées; mais elles donneront une idée de celles qu'on chante dans les carrefours et qui sont composées par les chanteurs eux-mêmes. Ces poésies *faciles* ne laissent pas que d'avoir leur intérêt dans l'histoire de notre littérature et de nos mœurs. Elles sont à la portée du peuple, qui les retient et les chante plus volontiers que des ouvrages de meilleur goût.

Air de la valse de : *Une nuit de la Garde Nationale.*

Soudain,
Me l'vant de grand matin,
J'fais mon paquet fort bien,
Et je m'mets en voyage :
J'avions souliers, habits et bas.
Mon bâton sous le bras,

Vers Paris j'guide mes pas.
J'enrage,
Il vient un grand orage,
Le tonnerre fait tapage;
Mais, grand Dieu ! quelle averse !
J'suis mouillé jusqu'aux os.
J'veux passer un ruisseau,
V'là t'y pas qu'un lourdeau
Me pousse et me renverse ?

A peine à Paris, v'là qu'une belle
Me dit, en me prenant la main :
« Mon ami, comment qu'tu t'appelles ?
—Moi, mamselle? j'm'appelle Nigaudin.»

V'là qu'all' m'presse,
Qu'all' m'caresse,
Et me serre sur son sein.
Quelle tendresse !
Quelle ivresse
De te voir, mon cher cousin

Enfin,
La journé' s'pass' très-bien,
Je dors jusqu'au lend'main
La grasse matinée.
A onze heur's, ma cousine me dit :
Lève-toi, mon petit,
Le déjeuner est cuit.

Après m'être fait bien du corps
J'fais ma toilette et j'sors

Pour visiter la ville :
J'm'en fus voir l'ours Martin,
L'éléphant, le requin;
J'étais dans ce jardin
Comme au sein d'ma famille.

J'vois une affiche qu'on contemple,
Les mains dans mes poches, j'lisons :
« Ambigu, boulevard du Temple,
Aujourd'hui *les Ch'valiers du Lion*. »

Au spectacle,
Sans obstacle,
Dans un fiacre, j'guide mes pas;
Cette vie
Est jolie,
Quand l'argent ne manque pas.

J'entre, j'voyons l'ver un rideau;
On crie : En bas l'chapeau !
Je l'jette
Sous ma banquette.
Arrivent des homm's et des soldats,
Qui font de grands ébats;
Tout ça n'me regarde pas.

Queu bonheur !
Au bout d'trois quarts d'heure
J'n'en pouvions plus de chaleur,
Voilà qu'on baisse la toile.

J'sors pour me délasser :
J'vois du monde d'amassé,
On m'dit qu'c'était Bobèche,
Et puis Galimafré.

De leurs farces, de leurs parades
J'm'tenais l'ventre, tant que j'riais ;
Ne v'là-t'y pas qu'un camarade
M'emprunt' ma montr? dans mon gousset ?

Dans la foule,
V'là qu'on s'boule;
J'cours après, mais queu malheur !
Ne v'là-t'y pas qu'la patrouille
M'arrête pour le voleur ?

J'ons beau m'expliquer,
Beau crier
Et ben gesticuler,
On m'mène au corps-de-garde.
J'vous en prie, monsieur l'général,
Ou bien le caporal,
Ne me faites pas de mal.

Après avoir fait un'faction,
Je sors du violon
Sans demander mon reste.
A Paris, j'dis adieu d'bon cœur
On n'y voit qu'des malheurs,
Du monde et des voleurs.

Là, c'est un serin qu'est envolé,
Un chien qu'est écrasé,
Plus loin une batt'rie;
Là, c'est des charlatans,
Des bonn's et des enfants,
Des voitur's, des marchands,
De tous côtés l'on crie.

C'est un train à fendre la tête;
On n'fait que d'être poussé, r'poussé;
Et si quelque part l'on s'arrête,
Vot'voisin vous marche sus l'pied.

J'tire ma crampe,
Et j'décampe,
Car si j'restions plus longtemps,
Au village,
Je le gage,
J'r'tourn'rais comme un p'tit saint Jean.

Adieu Paris, adieu beaux jours,
L'objet de mes amours,
Tout d'bon j'vous abandonne;
Tout droit j'm'en retourne à mon pays;
Car pour rester ici,
N, i, ni, c'est fini.

LETELLIER

Le retour de Nigaudin dans sa famille.

Air *de la Ronde de Nuit*.

De Paris quittant le canton,
A ch'val sur mon ânon,
J'pars pour l'villag' d'Anière;
Plus j'voulais qu'il aille en avant,
Il allait en reculant
Et se couchait par terre.

De rage, à grands coups d'échalas,
Frappant à tour de bras,
J'lui caressais les côtes.
V'là qu'un mauvais plaisant
Disait, en me voyant:
Oui, c'est bien là vraiment
Deux bêt's l'un' portant l'autre.

D'un nouveau malheur je me damne:
Au cabaret étant entré,
J'avais mal attaché mon âne:
V'là qu'il prend la fuit' dans les prés.

V'là que j'cours,
Que j'parcours,

En d'mandant mon bourriquet.
J' vous en prie,
J' vous supplie,
Si vous l'avez, rendez-le.

De loin, voyant mon petit ânon,
J'crie : « Arrête, Manon. »
A grands pas v'là qu'j'arpente;
Mais, jarni, ben mal à propos,
J'choppe auprès d'un hameau.
V'là que j'tombe à plat ventre.

Queu train!
V'là le marchand de vin,
Armé d'un gros gourdin,
Et d'une manièr' frappante
M'disant : « P'tit tondu,
Tu me dois un écu;
Tu vas m'payer mon dû.»
La scène était touchante;
Dans mon désespoir je m'écrie :
« C'est l'maudit âne qu'est cause de ça,
Oui, c'est en courant après lui
Qu'j'ai oublié d'vous payer ça.»

Plus d'bonne mine,
Plus d'cuisine,
Plus d'montre, plus d'ânon.
Je suis bien

Petit Enfant prodigue
Retournant à la maison

Pourtant
V'là qu'j'aperçois l'clocher.
Ben las, ben efflanqué,
Au villag' v'là qu'j'arrive;
C'était ben l'cas de dire, vraiment,
J'étais en arrivant
Comme le Juif errant.
V'là Martin, Blaisot, Nicolas,
Et puis le grand Colas,
Qui volent sur mes traces.
« C'ment, c'est toi, Nigaudin!
— Oui, c'est bén moi, Catin;
Embrasse-moi donc un brin.»
V'là qu'all' m'saute sur la face;

V'là qu'ma tante, mon père,
Et ma mère,
S'écriant:
L'v'là donc, c' pauvre enfant!
Dis'nt avec des larmes amères:
Nigaudin, viens donc sur mon flanc.
L'un m'embrasse,
L'autre m'arrache,
Et dans un jour aussi beau,
Père et mère,

Oncles et frères,
Tout l'monde pleurait comme des veaux.

Entré dans not'maison,
V'là-t'y pas qu'tout l'canton
Cheu nous arrive en foule,
D'mandant à cor et à cris
Que j'leux fasse un récit
Sur la ville de Paris.

« Vraiment
C'est un pays charmant;
Mais faut beaucoup d'argent
Dans ce riant asile.
Mais c'qui déplait tout d'bon,
J'vais vous l'dire sans façon :
La hauteur des maisons
Empêche de voir la ville ;

Champs-Élysées, quais et Tuileries,
Palais-Royal et boulevards,
Où des demoiselles jolies
S'y promènent de toutes parts.

Grande roulade,
Grande parade,
Escamoteurs, aboyeurs ;
Grand spectacle,
Charrettes, fiacres,

Et demoiselles
Qui vendent leur honneur. »
Après un aussi beau récit,
V'là tout l'monde ébaubi
De joie et de surprise :
Monsieur l'curé, l'maire et l'bailli
Restent tout interdits
Sus l'grand tableau de Paris.

LETELLIER.

La belle Bourbonnaise.

La chanson de *la Bourbonnaise* était une grosse bouffonnerie, dont l'héroïne était sans doute quelque courtisane de l'époque, qui, comme beaucoup de ses semblables, était tombée dans la misère après avoir brillé dans Paris. En 1768, lorsque la du Barri commença d'être en faveur, on chercha tous les moyens d'en dégoûter le roi, et on fit plusieurs chansons sur sa basse extraction, entre autres *la Nouvelle Bourbonnaise*. Mais la première chanson était antérieure au

règne de la favorite, et ce qui lui donna une vogue qui s'est prolongée pendant plus d'un demi-siècle, c'était la manière dont elle était chantée par un homme connu sous le nom de *Grimacier*, dont la physionomie mobile et expressive était très-originale. Cet homme, qui avait disparu pendant la Révolution, reparut sous l'Empire, et chanta encore dans les rues *la Bourbonnaise*, dont le succès n'a pas dû survivre au talent comique de son interprète.

Dans Paris la grand'ville,
Garçons, femmes et filles,
Ont tous le cœur débile,
Et poussent des hélas! ah! ah! ah! ah!
La belle Bourbonnaise,
La maîtresse de Blaise,
Est très-mal à son aise
Elle est sur le grabat, ah! ah! *huit fois.*

N'est-ce pas grand dommage
Qu'une fille aussi sage,
Au printemps de son âge,
Soit réduite au trépas? ah! ah! ah! ah!
La veille d'un dimanche,

En tombant d'une branche,
Se fit mal à la hanche
Et se démit le bras, ah! ah! *huit fois.*

On chercha dans la ville
Un médecin habile
Pour guérir cette fille :
Il ne s'en trouva pas, ah! ah! ah! ah!
On mit tout en usage,
Médecine et herbage,
Bon bouillon et laitage :
Rien ne la soulagea, ah! ah! *huit fois.*

Voilà qu'elle succombe;
Elle est dans l'autre monde.
Puisqu'elle est dans la tombe,
Chantons son *Libera*, ah! ah! ah! ah!
Soyons dans la tristesse,
Et que chacun s'empresse,
En regrettant sans cesse,
Ses charmes, ses appas, ah! ah! *huit fois.*

Pour qu'on sonnât les cloches,
On donna ses galoches,
Son mouchoir et ses poches,
Ses souliers et ses bas, ah! ah! ah! ah!
Quant à sa sœur Javotte,
On lui donna sa cotte,
Son manteau plein de crotte,
Le jour qu'elle expira, ah! ah! *huit fois.*

En fermant la paupière
Ell' finit sa carrière,
Et sans drap et sans bière
En terre on l'emporta, ah ! ah! ah! ah!
La pauvre Bourbonnaise
Va dormir à son aise,
Sans fauteuil et sans chaise,
Sans lit et sans sofa, ah ! ah ! *huit fois.*

Le léger Bateau.

On m'avait dit sur un autre rivage :
Dans les cités va chercher le bonheur ;
Dans les cités rien n'a séduit mon cœur,
Et je reviens dans mon pauvre village.
Rendez-moi mon léger bateau,
L'azur du lac paisible
Et ma rame flexible ;
Rendez-moi mon léger bateau
Et ma chaumine au bord de l'eau. *ter.*

Sous ces lambris où la pourpre étincelle,
Je n'avais plus ma douce liberté ;
De noirs soucis ombrageaient ma gaîté,
J'avais perdu tout bonheur avec elle.
Rendez-moi mon léger bateau, etc.

Je veux revoir ces jeux sur la fougère,
Qu'un triste ennui ne refroidit jamais;
Je veux revoir ce ciel pur que j'aimais;
Je veux m'asseoir au foyer de mon père.
Rendez-moi mon léger bateau,
L'azur du lac paisible
Et ma rame flexible;
Rendez-moi mon léger bateau
Et ma chaumine au bord de l'eau. *ter.*

Petit blanc.

CHANSON CRÉOLE.

Un petit blanc que j'aime
En ces lieux est venu;
Oui, oui, c'était lui-même
C'était lui, je l'ai vu.
A la pauvre négresse
Il porte le bonheur;
Elle voudrait sans cesse
Le presser sur son cœur.
Petit blanc, mon bon frère,
Ah! petit blanc si doux,
Il n'est rien sur la terre
D'aussi joli que vous.

Sitôt que l'ombre cesse,
Que le ciel est en feu,
Vous me dites : « Négresse
Reposez-vous un peu. »
Vous, bon, toujours le même,
Jamais ne me battez,
Et quand je vous dis j'aime,
Vous, blanc, vous m'écoutez.
Petit blanc, mon bon frère, etc.

Si belle est votre bouche,
Vos cheveux sont si doux !
Lorsque ma main les touche
Mon cœur en est jaloux ;
Votre regard m'enchante
Comme le plus beau jour,
Et votre voix touchante
Me fait mourir d'amour.
Petit blanc, mon bon frère,
Ah ! petit blanc si doux,
Il n'est rien sur la terre
D'aussi joli que vous.

Gentille Annette.

Air de *Robin des Bois*.

Gentille Annette,
Tu vas seulette

Sous la coudrette,
Chanter *la Robin des Bois.*
C'est pour savoir si le printemps s'avance
Pour chasser l'échéance
De nos climats d'hiver. Tra la, etc.

Dans le village,
Sous le feuillage,
Tu surpasses, je gage,
Même la cour des rois.
C'est pour savoir, etc.

Gentille hirondelle,
Déployant tes ailes,
Tu fuis avec elle
La coupe des bois.
C'est pour savoir, etc.

Le beau Narcisse,
La croyant novice,
Près d'elle se glisse,
La suit pas à pas.
C'est pour savoir, etc.

Hirondelle volage
Parcourant le bocage,
Tu fuis à l'ombrage
Des pays déserts.
C'est pour savoir, etc.

Adieu donc, ma belle,
Adieu donc, cruelle,
Jamais de nouvelle
Tu n'auras de moi.
C'est pour savoir si le printemps s'avance,
Pour chasser l'échéance
De nos climats d'hiver. Tra la, etc.

L'Amour marchand de plaisir.

L'amour courait, cherchant pratique;
De plaisir il était marchand.
Pour achalander sa boutique,
Il s'en allait partout criant:
« Dans la saison d'aimer, de plaire,
Régalez-vous, il faut jouir;
Étrennez l'enfant de Cythère,
Mesdames, voilà le plaisir! *bis.*
Régalez-vous, mesdames,
Voilà le plaisir!

« Le temps s'envole et sur sa trace
Fuit beauté, jeunesse et desir;
Comme un éclair le plaisir passe:
Au passage il faut le saisir.
Fillettes dont le cœur palpite,
Régalez-vous; pourquoi rougir:

Au plaisir l'Amour vous invite.
Fillettes, voilà le plaisir! *bis*.
  Régalez-vous, mesdames,
    Voilà le plaisir!

« Au Mentor, au tyran sévère
Se dérober en tapinois,
D'un jaloux tromper la colère,
Réduire un Argus aux abois;
Par un peu de coquetterie
Sans cesse éveiller le désir,
Voilà le plaisir de la vie.
Mesdames, voilà le plaisir! *bis*.
  Régalez-vous, mesdames,
    Voilà le plaisir!

« Dans le hameau, dans la campagne,
A la cour et chez les prélats,
A Rome, en France, dans l'Espagne,
Les plaisirs sont les meilleurs plats.
C'est le plaisir qui toujours reste,
On ne le voit pas desservir;
Jusqu'au dernier, d'une main leste,
On voit les rois mêmes l'offrir.
Mesdames, voilà le plaisir! *bis*.
  Régalez-vous, mesdames,
    Voilà le plaisir!

« Mon adresse est chez le Mystère,
A l'enseigne du *Rendez-Vous*;



Geoffroy

DELATTAIGNANT

de Gonet édit

Venez, venez, j'ai votre affaire,
J'ai du plaisir pour tous les goûts. »
Bientôt le plaisir fut si preste,
Tant de chalands vinrent s'offrir,
Qu'Amour criait : « Au reste, au reste !
Hâtez-vous, ou point de plaisir. *bis*.
Régalez-vous, mesdames,
Voilà le plaisir ! »

Les Souhaits.

L'abbé de Lattaignant, né vers la fin du XVIIe siècle, et qui fut chanoine de Reims, eut pendant trente ans la réputation du plus aimable chansonnier de Paris. Il faisait les délices de la société par sa facilité à composer et à chanter des couplets. Ses poésies ont été recueillies en quatre volumes in-12, 1757. Elles sont trop nombreuses pour qu'il n'y en ait pas quelques-unes de médiocres ; mais elles brillent toutes par la grâce et la facilité. *Quand le diable devint vieux, il se fit ermite*. L'abbé

de Lattaignant se retira sur la fin de ses jours chez les pères de la Doctrine chrétienne, et y mourut en 1779.

Air du prologue de l'opéra du *Carnaval du Parnasse*,

ou : *Air nouveau de Jadin.*

Ma mie,
Ma douce amie
Répond à mes amours.
Fidèle
A cette belle,
Je l'aimerai toujours.

Si j'avais cent cœurs,
Ils ne seraient remplis que d'elle;
Si j'avais cent cœurs,
Aucun d'eux n'aimerait ailleurs.
Ma mie, etc.

Si j'avais cent yeux,
Ils seraient tous fixés sur elle;
Si j'avais cent yeux,
Ils ne verraient qu'elle en tous lieux.
Ma mie, etc.

Si j'avais cent voix,
Elles ne parleraient que d'elle;

Si j'avais cent voix,
Toutes rediraient à la fois :
Ma mie, etc.

Si j'étais un dieu,
Je voudrais la rendre immortelle;
Si j'étais un dieu,
On l'adorerait en tout lieu.
Ma mie, etc.

Fussiez-vous cinq cents,
Vous seriez tous rivaux près d'elle;
Fussiez-vous cinq cents,
Vous voudriez en être amants.
Ma mie, etc.

Eussiez-vous cent ans,
Nestor rajeunirait pour elle;
Eussiez-vous cent ans,
Vous retrouveriez le printemps.
Ma mie,
Ma douce amie
Répond à mes amours.
Fidèle
A cette belle,
Je l'aimerai toujours.

L'abbé DE LATTAIGNANT.

Le Tambourin.

Entendez-vous le tambourin ?
Vite à la danse ; *bis.*
Entendez-vous le tambourin
Qui met le villageois en train ?

Fi de la ville,
On y vit tranquille ;
Point de gaité : l'on danse à petits pas.
Au village on est plus habile,
Au village on rit aux éclats.
Entendez-vous le tambourin ? etc.

Eh quoi ! Lisette,
Vous n'êtes pas prête ;
Votre fichu vous tient encore là ?
Déjà se gonfle la musette,
Et Colin vous attend là-bas.
Entendez-vous le tambourin ? etc

L'amour invite,
Et chacun s'agite.
Eh quoi ! la nuit nous arrive déjà
Si la danse finit trop vite
La chanson la remplacera.

Entendez-vous le tambourin ?
Vite à la danse ; *bis.*
Entendez-vous le tambourin
Qui met le villageois en train ?

Ma Cavale.

Cette romance était chantée dans *Farruch le Maure*, drame en trois actes et en vers de Victor Escousse, joué au théâtre de la Porte-Saint-Martin, en juin 1831. Le même auteur donna la même année, en novembre, au Théâtre-Français, un drame en cinq actes et en vers, intitulé : *Pierre III;* et en 1832, il avait terminé sa carrière avec son ami Auguste Lebras : les deux malheureux poëtes s'étaient asphyxiés, en accusant leur siècle de ne pas les comprendre.

Étrange et vaniteuse folie d'un jeune homme qui n'était, pour ainsi dire, qu'un apprenti de la vie, et qui avait voulu conquérir subitement les honneurs et

la fortune, qui couronnent si rarement même le mérite reconnu, même les talents éprouvés.

A peine débutant, on lui avait ouvert les portes du Théâtre-Français; il y avait réussi, grâce à l'indulgence qui encourageait son talent naissant; et il s'appela *incompris !* et il voulait que son siècle admirât ses essais, des essais que peut-être la maturité de l'âge lui eût fait un jour juger lui-même avec sévérité, s'il avait eu le courage de persévérer dans la carrière.

Mais le malheur de beaucoup de jeunes gens, c'est de regarder la poésie, ce noble délassement de l'esprit, comme une chose qui doit fixer l'attention de toute la société; ils se repaissent d'illusions, et la triste réalité les met aux prises avec la misère. Alors arrive le suicide, cette lâche désertion de celui qui oublie que

La vie est un combat.

Trois ans après la mort d'Escousse,

M. de Vigny a fait jouer aux Français son *Chatterton*, dont la fatale pensée semble la justification du malheureux dont nous plaignons la démence.

O ma cavale au sabot noir,
Passons le seuil du vieux manoir ;
Dévorons vite l'intervalle
Qui d'elle me sépare encor.
Ma belle et fougueuse cavale,
Partons, partons au son du cor. *bis.*

Foule et déchire le gazon.
La lune monte à l'horizon :
Du rendez-vous d'amour c'est l'heure
Ah ! qu'il est doux de la saisir.
En vérité je chante et pleure
D'amour, de joie et de plaisir. *bis.*

Oui, c'est bien là le vieux clocher
Dont le portail doit nous cacher ;
Et dans un galant équipage,
A l'autre bout du pont-levis,
Voici venir son petit page
Qui m'apporte un joyeux avis. *bis.*

Allons un pas, un pas encor,
Et maintenant donnons du cor.
A travers la longue avenue,

Je la distingue : la voici.
De bonheur mon âme est émue.
Merci, ma cavale, merci. *bis.*

Tonton, Tontaine.

Il y a beaucoup de chansons de chasse avec ce refrain, mais la plupart sont un peu libres et ne peuvent guère se chanter que dans les bois ou à huis clos. Celle-ci, quoique fort gaie, est de bonne compagnie ; elle fut faite en 1770 pour le château de La Brosse, qui appartenait au duc de Montmorency. L'auteur est M. Marion du Mersan, un de ces poëtes aimables du XVIII[e] siècle, qui faisait des vers pour son plaisir, comme les Chaulieu et les Lattaignant, et qui brillait dans la société choisie de cette époque. Il était né à Peilhac, près de Ploermel, en Bretagne, en 1718, et il est mort à Paris en 1801, âgé de quatre-vingt-trois ans.

LE REFRAIN DU CHASSEUR.

Mes amis, partons pour la chasse :
Du cor j'entends le joyeux son.
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton.
Jamais ce plaisir ne nous lasse,
Il est bon en toute saison.
Tonton,
Tontaine, tonton.

A sa manière chacun chasse,
Et le jeune homme et le barbon.
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton.
Mais le vieux chasse la bécasse,
Et le jeune un gibier mignon.
Tonton,
Tontaine, tonton.

Pour suivre le chevreuil qui passe
Il parcourt les bois, le vallon.
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton.
Et jamais, en suivant sa trace
Il ne trouve le chemin long.
Tonton,
Tontaine, tonton.

A l'affût le chasseur se place,
Guettant le lièvre ou l'oisillon.
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton.
Mais si jeune fillette passe,
Il la prend : pour lui tout est bon.
Tonton,
Tontaine, tonton.

Le vrai chasseur est plein d'audace;
Il est gai, joyeux et luron.
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton.
Mais, quelque fanfare qu'il fasse,
Le chasseur n'est pas fanfaron.
Tonton,
Tontaine, tonton.

Quand un bois de cerf l'embarrasse,
Chez sa voisine, sans façon,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton.
Bien discrètement il le place
Sur la tête d'un compagnon.
Tonton,
Tontaine, tonton.

Quand on a terminé la chasse,
Le chasseur se rend au grand rond.

Tonton, tonton,
Tontaine, tonton.
Et chacun boit à pleine tasse
Au grand saint Hubert, son patron.
Tonton,
Tontaine, tonton.

MARION DU MERSAN.

La Chasse.

Cette chanson, sur le même air que la précédente, est de Philippon La Madeleine, l'un des convives des *Dîners du Vaudeville*, et l'un des spirituels auteurs de ce théâtre, qu'on appelait dans ce temps-là *la Boîte à l'esprit*.

Le genre a bien dégénéré depuis. Les drames larmoyants et la grosse bouffonnerie ont remplacé les couplets fins et délicats.

Philippon La Madeleine, qui est mort en 1818, âgé de quatre-vingt-quatre ans, avait conservé jusqu'à ses derniers moments la grâce et la vivacité de la

jeunesse et tout le charme de l'urbanité française.

Chacun de nous a sa folie;
Moi, la chasse est ma passion.
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton.
C'est un plaisir que je varie
Suivant le lieu, l'occasion.
Tonton.
Tontaine, tonton.

Tantôt les perdrix dans la plaine
Tombent sous mes coups à foison.
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton.
Tantôt la troupe au bois m'entraine;
Tout gibier me plait s'il est bon.
Tonton,
Tontaine, tonton.

Dans les vignes du vieux Silène,
La chasse est de toute saison.
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton.
Et le plaisir passe la peine,
Car on y laisse sa raison.
Tonton,
Tontaine, tonton.

Quelquefois je vais au Parnasse;
Mais, hélas! depuis qu'Apollon
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton,
N'a plus le Goût pour garde-chasse,
Son domaine est à l'abandon.
Tonton,
Tontaine, tonton.

Sur les terres de la fortune,
Le chasser n'est plus aussi bon.
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton.
La chasse au vol est trop commune
Depuis dix ans dans le canton.
Tonton,
Tontaine, tonton.

J'aime à braconner à Cythère;
Mais du cor j'adoucis le son,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton.
Les Grâces ne se prennent guère
Dans les filets du fanfaron.
Tonton,
Tontaine, tonton.

PHILIPPON LA MADELEINE.

Plaintes d'une Amante abandonnée.

Dans les gardes françaises
J'avais un amoureux,
Fringant, chaud comme braise,
Jeune, beau, vigoureux;
Mais de la colonelle
C'est le plus scélérat;
Pour une péronelle
Le gueux m'a planté là.

Il avait la semaine
Deux fois du linge blanc,
Et, comme un capitaine,
La toquante d'argent,
Le fin bas d'écarlate
A côtes de melon,
Et toujours de ma patte
Frisé comme un bichon.

Pour sa dévergondée,
Sa Madelon Friquet,
De pleurs tout inondée
J'ai rempli mon baquet :
Je suis abandonnée;
Mais ce n'est pas le pis :

Ma fille de journée
Est sa femme de nuit.

Une petite rente,
D'un monsieur le bienfait,
Mon coulant, ma branlante,
Tout est au berniquet :
Il retournait mes poches,
Sans me laisser un sou.
Ce n'est pas par reproches,
Mais il me mangeait tout.

La nuit quand je sommeille,
Je pense à mon coquin ;
Mais le plaisir m'éveille
Tenant mon traversin.
La chance est bien tournée,
A présent c'est Catin
Qui suce la dragée,
Et moi le chicotin.

De ta lame tranchante
Perce mon tendre cœur ;
Fais périr ton amante,
Ou rends-lui son bonheur.
Le passé n'est qu'un songe,
Une fichaise, un rien :
J'y passerai l'éponge ;
Viens, rentre dans ton bien.

Attribuée à VADÉ.

Ah ! vous dirai-je, Maman.

Ah ! vous dirai-je, maman,
Ce qui cause mon tourment ?
Depuis que j'ai vu Silvandre
Me regarder d'un air tendre,
Mon cœur dit à tout moment,
Peut-on vivre sans amant ?

L'autre jour dans un bosquet,
De fleurs il fit un bouquet,
Il en para ma houlette,
Me disant : « Belle brunette,
Flore est moins belle que toi,
L'amour moins tendre que moi.

« Étant faite pour charmer,
Il faut plaire, il faut aimer
C'est au printemps de son âge
Qu'il est dit que l'on s'engage :
Si vous tardez plus longtemps,
On regrette ces moments. »

Je rougis et, par malheur,
Un soupir trahit mon cœur ;
Silvandre, en amant habile,
Ne joua pas l'imbécile :

Je veux fuir, il ne veut pas :
Jugez de mon embarras.

Je fis semblant d'avoir peur,
Je m'échappai par bonheur ;
J'eus recours à la retraite.
Mais quelle peine secrète
Se mêle dans mon espoir,
Si je ne puis le revoir ?

Bergères de ce hameau,
N'aimez que votre troupeau ;
Un berger, prenez-y garde,
S'il vous aime, vous regarde,
Et s'exprime tendrement,
Peut vous causer du tourment.

Les Vendanges.

Air de Dufresny.

Dans la vigne à Claudine
Les vendangeurs y vont ;
On choisit à la mine
Ceux qui vendangeront.
Aux vendangeurs qui brillent
On y donne le pas ;

Les autres y grappillent,
Mais n'y vendangent pas.

Sur la fin de l'automne,
Vint un joli vieillard :
« Si la vendange est bonne,
J'en veux avoir ma part. »
Cette prudente fille
Lui répondit tout bas :
« Vieux vendangeur, grappille,
Mais ne vendange pas. »

Aux vignes de Cythère,
Parmi les raisins doux,
Est mainte grappe amère :
N'en cueillez pas pour vous.
Ce choix, pour une fille,
Est un grand embarras :
La plus sage grappille,
Mais ne vendange pas.

DUFRESNY.

La Boulangère.

Cette chanson, un peu grivoise, dont on ne chante presque partout que le



Geoffroy

DUFRESNY

de Gonet edit

premier couplet, nous a été donnée par un amateur qui croit qu'elle date du temps de la régence, ainsi que celle de *la Meunière*. On connaît la chanson de Boufflers, *Gentille boulangère*, qui est à peu près dans le même genre; nous croyons celle-ci plus ancienne. On sait que c'est un air sur lequel on danse depuis longtemps une ronde qui finit gaîment tous les bals bourgeois. Nous n'avions trouvé la chanson dans aucun recueil.

La boulangère a des écus
Qui ne lui coûtent guère :
Elle en a, car je les ai vus,
J'ai vu la boulangère
Aux écus,
J'ai vu la boulangère.

« D'où te viennent tous ces écus,
Charmante boulangère?
—Ils me viennent d'un gros Crésus,
Dont je fais bien l'affaire,
Vois-tu!
Dont je fais bien l'affaire.

A mon four aussi sont venus

De galants militaires;
Mais je préfère les Crésus
A tous les gens de guerre,
Vois-tu!
A tous les gens de guerre.

Des petits-maitres sont venus,
En me disant : « Ma chère,
« Vous êtes plus bell' que Vénus ; »
Je n'les écoutais guère,
Vois-tu!
Je n'les écoutais guère.

Des abbés coquets sont venus :
Ils m'offraient, pour me plaire,
Des fleurettes au lieu d'écus;
Je les envoyais faire...
Vois-tu!
Je les envoyais faire...

— Moi, je ne suis pas un Crésus,
Abbé, ni militaire;
Mais mon talent est bien connu :
Boulanger de Cythère,
Vois-tu!
Boulanger de Cythère.

Je pétrirai, le jour venu,
Notre pâte légère,
Et la nuit, au four assidu,

J'enfournerai, ma chère,
Vois-tu !
J'enfournerai, ma chère.

— Eh bien ! épouse ma vertu,
Travaill' de bonn' manière,
Et tu ne seras pas... déçu
Avec la boulangère
Aux écus !
Avec la boulangère. »

Attribuée à Gallet.

La Meunière du moulin à vent.

En amour je suis très-savant
De plus d'un' manière.
Depuis qu'un jour qu'il f'sait du vent,
Par derrière comm' par devant,
J'ai vu la meunière
Du moulin à vent.

Je me promenais très-souvent :
Près de la rivière ;
L'moulin à eau dorénavant
Ne me plaira plus comme avant :
J'ai vu la meunière
Du moulin à vent.

Je lui dis : « Je suis bon vivant,
 Aimez-moi, ma chère ;
Vous verrez qu'avec moi le vent
Soufflera toujours du levant
 Pour la bell' meunière
 Du moulin à vent. »

Mais c'est une tête à l'évent ;
 Ell' tourna l'derrière,
Et, refermant son contrevent
Ell' me laissa triste et rêvant
 A la belle meunière
 Du moulin à vent.

J'voulais, plein d'un zèle fervent,
 Faisant ma prière,
M'aller jeter dans un couvent,
N'pouvant pas êtr' frère servant
 D'la belle meunière
 Du moulin à vent.

J'allai la voir le jour suivant ;
 Elle fut moins fière,
Se tourna mieux qu'auparavant ;
Et le lendemain, par devant,
 J'ai vu la meunière
 Du moulin à vent.

D'un autre moyen me servant,
 J'allai chez l'notaire ;

Et sur le contrat écrivant,
J'dis : « Mettez : Passé par-devant...
J'épous' la meunière
Du moulin à vent. »

Attribuée à Gallet.

La Grisette.

Oui, je suis grisette;
On voit ici-bas
Plus d'une coquette
Qui ne me vaut pas.

Je suis sans fortune
Et n'ai point d'aïeux;
Oui, mais je suis brune,
Et j'ai des yeux bleus.

Oui, je suis grisette, etc.

Un vieux duc me presse;
Je résisterai,
Et serai duchesse
Lorsque je voudrai.

Oui, je suis grisette, etc.

Libre en ma demeure,
J'écris à Julien :

« Viens donc de *bonne heure*
Tu feras le mien. »

Oui, je suis grisette, etc.

On nous fait la guerre,
Et pourtant, je crois,
Nous n'en avons guère
Qu'un seul à la fois.

Oui, je suis grisette, etc.

Moi, je fais l'épreuve
D'un hymen complet,
Et je deviens veuve
Quand cela me plait.

Oui, je suis grisette, etc.

Une prude jeûne
Avec des façons,
Et moi je déjeune
Avec les garçons.

Oui, je suis grisette, etc.

Pour avoir dimanche
Bonnet et ruban,
J'ai la robe blanche
Que je mets en plan.

Oui, je suis grisette, etc.

Fi d'un bal qu'éclaire
Le feu des quinquets!

Vive la Chaumière :
On a des bosquets !

Oui, je suis grisette, etc.

Je suis ouvrière,
Voilà tout mon bien,
Et j'aide ma mère,
Qui ne gagne rien.

Oui, je suis grisette, etc.

J'aurais bien pu rendre
Mon sort fortuné,
Si j'avais su vendre
Ce que j'ai donné.

Oui, je suis grisette, etc.

Mais, simple et modeste,
Je ne veux pas d'or,
Et ce qui me reste,
Je le donne encor.

Oui, je suis grisette;
On voit ici-bas
Plus d'une coquette
Qui ne me vaut pas.

FRÉDÉRIC DE COURCY.

La Gasconne.

Un jour dé cet automne,
Dé Bordeaux révénant,
Jé vis nymphé mignonne
Qui s'en allait chantant :
On rit, on jase, on raisonne,
On n'aimé qu'un moment.

Jé vis nymphé mignonne
Qui s'en allait chantant :
C'était la jeune OEnone,
Fraiché comme un printemps.
On rit, on jase, on raisonne,
On n'aimé qu'un moment.

C'était la jeune Œnone,
Fraiché comme un printemps,
Fermé comme uné nonne,
Un morceau dé friand.
On rit, on jase, on raisonne,
On n'aimé qu'un moment.

Fermé comme uné nonne,
Un morceau dé friand.
Dans mon humeur gasconne,
J'étais entréprénant.

On rit, on jase, on raisonne,
On n'aimé qu'un moment.

Dans mon humeur gasconne,
J'étais entréprénant.
Jé déchire et chiffonne
Lacet, gâze et ruban.
On rit, on jase, on raisonne,
On n'aimé qu'un moment.

Jé déchire et chiffonne
Lacet, gaze et ruban.
« Tiens, lé fils dé Latone,
Lui dis-je, est moins ardent. »
On rit, on jase, on raisonne,
On n'aimé qu'un moment.

« Tiens, lé fils dé Latone,
Lui dis-je, est moins ardent;
Et son flambeau, mignonne,
S'éteint dans l'Océan. »
On rit, on jase, on raisonne,
On n'aimé qu'un moment.

« Et son flambeau, mignonne,
S'éteint dans l'Océan.
Célui qué jé té donne
S'en va toujours brûlant. »
On rit, on jase. on raisonne,
On n'aimé qu'un moment.

« Célui qué jé té donne
S'en va toujours brûlant.
— Ah! mé dit la friponne,
J'en doute à ton ascent. »
On rit, on jase, on raisonne,
On n'aimé qu'un moment.

DE BAUSSAY.

La Marmotte en vie.

J'ai quitté la montagne
Où jadis je naquis,
Pour courir la campagne
Et venir à Paris.
Ah! voyez donc la marmotte,
La marmotte en vie.
Donnez queuqu' chose à Javotte
Pour sa marmotte en vie.
Ah! voulez-vous voir la marmotte,
La marmotte en vie;
Ah! donnez queuqu' chose à Javotte
Pour sa marmotte en vie.

De village en village
Je m'en allai tout droit,
Portant petit bagage,
Criant dans chaque endroit:

« Ah ! voyez donc la marmotte
La marmotte en vie.
Donnez queuqu' chose à Javotte
Pour sa marmotte en vie.
Ah ! voulez-vous voir la marmotte,
La marmotte en vie ;
Ah ! donnez queuqu' chose à Javotte,
Pour sa marmotte en vie. »

Quand j' fus à la barrière,
Un commis m'arrêta,
M'disant : « Jeune étrangère,
Que portez-vous donc là ?
— Ah ! monsieur, c'est la marmotte,
La marmotte en vie.
Donnez queuqu' chose à Javotte
Pour sa marmotte en vie ;
Ah ! voulez-vous voir la marmotte,
La marmotte en vie ;
Ah ! donnez queuqu' chose à Javotte
Pour sa marmotte en vie.

— Passez la jeune fille,
Avec ce petit bien ;
Quand on est si gentille,
Au roi l'on ne doit rien.
Allez crier la marmotte,
La marmotte en vie.
D'mandez queuqu' chose pour Javotte,
Pour sa marmotte en vie. »

Ah ! voulez-vous voir la marmotte,
La marmotte en vie ;
Ah ! donnez queuqu' chose à Javotte.
Pour sa marmotte en vie.

Un beau monsieur me r'garde,
Puis s'arrête tout doux :
« La belle Savoyarde,
Montre-moi tes bijoux ;
Ah ! voyons donc c'te marmotte,
C'te marmotte en vie.
J' donn'rai queuqu' chose à Javotte
Pour sa marmotte en vie.
Ah ! montre-moi ta marmotte,
Ta marmotte en vie ;
Oui, j'donn'rai queuqu'chose à Javotte,
Pour sa marmotte en vie. »

Moi, sans plus de mystère,
Soudain le satisfis.
Il ouvr' son aumônière,
Puis, comptant ses louis :
« Ah ! prête-moi ta marmotte,
Ta marmotte en vie.
J'donn'rai tout c't'or à Javotte
Pour sa marmotte en vie.
Ah ! prête-moi ta marmotte,
Ta marmotte en vie ;
Oui, j' donn'rai tout c't'or à Javotte
Pour sa marmotte en vie. »

Que faire, pauvre fille,
En voyant tant d'argent?
D'aise mon cœur pétille.
J'accepte le présent....
« Prenez, prenez la marmotte,
La marmotte en vie.
Donnez, donnez à Javotte
Pour sa marmotte en vie.
Ah! caressez la marmotte,
La marmotte en vie;
Ah! donnez, donnez à Javotte
Pour sa marmotte en vie. »

Mais ce bien que r'grette,
Il me l'prit pour son or;
N'ai plus que la coffrette
Où gardais ce trésor.
Ah! j'ai perdu la marmotte
La marmotte en vie.
C'en est fait, pauvre Javotte,
D'ta marmotte en vie!
Ah! oui, j'ai perdu la marmotte,
La marmotte en vie,
Ah! c'en est fait, pauvre Javotte,
D'ta marmotte en vie!

DUCRAY DUMÉNIL

Ah! le bel Oiseau, Maman!

Ah! le bel oiseau, maman,
Qu'Alain a mis dans ma cage!
Ah! le bel oiseau, maman,
Que m'a donné mon amant!

En cachette, hier au soir,
Nous sortîmes du village :
« Suis-moi, si tu veux le voir,
Me dit-il, sous ce feuillage. »

Ah! le bel oiseau, maman, etc.

« Pressons-nous, mon cher Alain;
S'il s'échappait, quel dommage!
Mon cœur bat, mets-y la main. »
Le sien battait davantage.

Ah! le bel oiseau, maman, etc.

Il me prit un doux baiser :
« Alain, Alain, sois donc sage.
— C'est, dit-il, pour préparer
Du bel oiseau le ramage. »

Ah! le bel oiseau, maman, etc.

Il me presse de nouveau.
« Je le tiens, dit-il, courage!

Le voici sous mon chapeau ;
C'est le plus beau du village. »

Ah ! le bel oiseau, maman, etc.

Il est à moi pour toujours ;
Il chérit son esclavage ;
C'est l'objet de mes amours.
J'en veux jouir sans partage.

Ah ! le bel oiseau, maman,
Qu'Alain a mis dans ma cage !
Ah ! le bel oiseau, maman,
Que m'a donné mon amant !

L'amour, la nuit et le jour.

Rendez-vous à mes vœux,
Belle et tendre bergère ;
Le temps est précieux,
Profitez-en pour faire
L'amour, l'amour, l'amour,
Et la nuit et le jour.

En vain par mille appas
Vous chercheriez à plaire,
Si vous ne vouliez pas
En profiter pour faire
L'amour, l'amour, l'amour,
Et la nuit et le jour.

Vous êtes faite exprès
Pour l'amoureuse guerre,
Et, jusqu'au moindre trait,
Tout parle en vous de faire
L'amour, l'amour, l'amour,
Et la nuit et le jour.

Fuyez les froids discours
D'une vieillesse austère,
Les vieux, dans leurs beaux jours,
Ne s'occupaient qu'à faire
L'amour, l'amour, l'amour,
Et la nuit et le jour.

Le bel âge s'enfuit,
La tendresse s'altère,
La beauté se détruit,
Et l'on ne peut plus faire
L'amour, l'amour, l'amour,
Et la nuit et le jour.

Les plus charmants appas
N'ont que l'éclat du verre,
Un rien les met à bas,
Souvent faute de faire
L'amour, l'amour, l'amour,
Et la nuit et le jour.

Songeons à prévenir
Une perte si chère :

N'ayons d'autre désir,
D'autre soin que de faire
L'amour, l'amour, l'amour,
Et la nuit et le jour.

Quand l'hiver sur nos jours
Viendra semer la neige,
Désirons pour retour
Et pour dernier cortége,
Toujours, toujours, toujours,
Bacchus et les Amours.

Ma Lisette.

S'il fut jamais tendron
A l'humeur guillerette
Au minois frais et rond,
Vrai gibier de luron,
C'est ma Lison, ma Lisette,
La grisette;
C'est ma Lison
Que j'adore avec raison.

Qui n'ayant pour tout bien
Que sa mine drôlette,

Aux baisers d'un vaurien
Vient la livrer pour rien
C'est ma Lison, ma Lisette, etc.

Sur le pavé glissant,
Trottillant, légerette,
Qui rend de tout passant
Le regard caressant?
C'est ma Lison, ma Lisette, etc.

Au pauvre, en son chemin,
Qui donne à l'aveuglette,
Sans songer que demain
Elle sera sans pain?
C'est ma Lison, ma Lisette, etc.

Qui mange sans compter
L'argent que je lui prête,
Mais qui, pour m'en prêter
Vingt fois sut emprunter?
C'est ma Lison, ma Lisette, etc.

Qui jadis me trompa
Sans paraître coquette;
Puis, pour moi, qui dupa
Celui qui m'attrapa?
C'est ma Lison, ma Lisette, etc.

Par de tendres leçons
Qui donne à ma musette

Quelques traits polissons,
Dont je fais des chansons?
C'est ma Lison, ma Lisette, etc.

Dimanches et lundis,
Venant dans ma chambrette,
Qui fait un paradis
De mon pauvre taudis?
C'est ma Lison, ma Lisette, etc.

Lorsque de moins jouir
La prudence projette,
Entre elle et l'avenir,
Qui jette le plaisir?
C'est ma Lison, ma Lisette,
La grisette;
C'est ma Lison,
Que j'adore avec raison.

E. HACHIN.

La Fille du Savetier.

Qu'un moment de vivacité
Peut causer de calamité!
Sexe chéri pour qui les larmes
Sont un besoin rempli de charmes,
Ah! qu'au récit de mes malheurs
Vos beaux yeux vont verser de pleurs!

Mon père était un savetier
Fort estimé dans son métier.
Et ma mère était blanchisseuse ;
Moi, déjà j'étais ravaudeuse,
Gagnant jusqu'à dix sous par jour :
Mais qu'est l'or sans un peu d'amour ?

Sur le même carré que nous
Logeait un jeune homme fort doux ;
Soit que j'entre, soit que je sorte,
Toujours il était sur la porte;
A chaque heure il suivait mes pas;
Mais mes parents ne l'aimaient pas.

Un jour, j'étais innocemment
Dans la chambre de mon amant,
Mon père vient, frappe à la porte.
Grands dieux ! que le diable l'emporte.
Hélas ! ne pourrons-nous jamais
De nos amours jaser en paix !

Mon père, comme un furieux,
Prend mon amant par les cheveux :
Mon amant, quoique doux et tendre,
Contraint enfin de se défendre,
D'un coup de poing sur le museau..
Jette papa sur le carreau.

Aux cris du vieillard moribond,
Ma mère avec un gros bâton,

Arrive comme la tempête,
Frappe mon amant sur la tête.
Ah ! pour moi, quel funeste sort !
Mon amant tombe roide mort !

Pour ce fatal coup de bâton,
On conduit ma mère en prison
On la pend, et le commissaire
M'envoie à la Salpêtrière.....
Qu'un moment de vivacité
Peut causer de calamité !

Le désir d'être sage.

Tous les jours je veux être sage,
Suivre les lois de la raison,
Auprès du plus charmant visage
Rester comme un petit Caton.
Le soir vient, je vois mon amie :
Le plaisir arrive soudain.
Encore aujourd'hui la folie,
Et je serai sage demain.

Le lendemain je jure encore,
Et ne puis tenir mon serment;
Je revois celle que j'adore :
Peut-on résister un moment?

Un baiser de ma douce amie
Fait fuir la sagesse grand train.
Encore aujourd'hui la folie,
Et je serai sage demain.

L'homme, auprès d'une fille aimable,
Peut-il répondre de ses vœux
Un regard, un ris délectable
Le transporte et le rend heureux.
Vous par qui nous aimons la vie,
De vous fuir on projette en vain.
Encore aujourd'hui la folie
Et je serai sage demain.

C'est donc demain qu'est la sagesse,
Et demain n'arrive jamais;
C'est la faute de ma maitresse,
Otez-lui donc quelques attraits,
Otez-lui son joli sourire,
Ses traits charmants, son air malin;
Otez-lui tout ce qui m'inspire,
Et je serai sage demain.

La mère Bontemps.

La mère Bontemps
S'en allait disant aux fillettes :

« Dansez mes enfants,
Tandis que vous êtes jeunettes ;
La fleur de gaîté
Ne croît point l'été :
Née au printemps comme la rose,
Cueillez-la dès qu'elle est éclose :
Dansez à quinze ans,
Plus tard il n'est plus temps.

A vingt ans mon cœur
Crut l'Amour un dieu plein de charmes;
Ce petit trompeur
M'a fait répandre bien des larmes :
Il est exigeant,
Boudeur et changeant ;
Fille qu'il tient sous son empire
Fuit le monde, rêve et soupire.
Dansez à quinze ans,
Plus tard il n'est plus temps.

Les jeux et les ris
Dansèrent à mon mariage :
Mais bientôt j'appris
Qu'il est d'autres soins en ménage.
Mon mari grondait,
Mon enfant criait :
Moi, ne sachant auquel entendre,
Sous l'ormeau pouvais-je me rendre ?
Dansez à quinze ans,
Plus tard il n'est plus temps.

L'instant arriva
Où ma fille me fit grand'mère :
Quand on en est là,
Danser n'intéresse plus guère :
On tousse en parlant,
On marche en tremblant:
Au lieu de sauter la gavotte,
Dans un grand fauteuil on radote.
Dansez à quinze ans
Plus tard il n'est plus temps.

Voyez les Amours
Jouer encor près de Louise.
Elle plait toujours,
Au bal elle serait de mise;
Comme moi pourtant,
Sans cesse on l'entend
Dire et redire à ses fillettes,
Si gentilles, si joliettes :
Dansez à quinze ans,
Plus tard il n'est plus temps. »

Ma tante Marguerite.

Ma vieille tante Marguerite,
Qui touche à ses quatre-vingts ans,
Me dit toujours : « Pauvre petite,

Craignez les propos séduisants ;
Fillette doit fuir au plus vite
Quand un berger lui fait la cour.
— Ah ! vieille tante Marguerite,
Vous n'entendez rien à l'amour. *bis.*

Eh quoi ! lorsque, dans la prairie,
On me dira bien poliment
Que je suis aimable et jolie,
Faudra-t-il me fâcher vraiment !
Un beau berger, si je l'irrite,
Prendrait de l'humeur à son tour.
Ah ! vieille tante Marguerite,
Vous n'entendez rien à l'amour. *bis.*

Toutes les filles de mon âge,
En cachette écoutent déjà
Des garçons le tendre langage ;
Je ne vois pas grand mal à ça.
Ma tante veut qu'on les évite ;
Mais je répondrai chaque jour :
Ah ! vieille tante Marguerite,
Vous n'entendez rien à l'amour. » *bis*

Et l'innocente, un soir, seulette,
Fit la rencontre de Colin,
Qui, d'abord, lui conta fleurette,
Puis l'égara de son chemin ;
Si bien que la pauvre petite
N'osa plus dire à son retour :

« Ah ! vieille tante Marguerite,
Vous n'entendez rien à l'amour. » *bis.*

SYLVAIN BLOT.

Le Départ du Conscrit.

Je suis t'-un pauvre conscrit
De l'an mille huit cent dix ;
Faut quitter le Languedo,
Le Languedo, le Languedo,
Oh !
Faut quitter le Languedo,
Avec le sac sur le dos.

Le maire, et aussi le préfet,
N'en sont deux jolis cadets ;
Ils nous font tirer z'au sort,
Tiré z'au sort, tiré z'au sort,
Ort ;
Ils nous font tiré z'au sort,
Pour nous conduir' z'à la mort.

Adieu donc, mes chers parents,
N'oubliez pas votre enfant ;
Crivés li de temps en temps,

De temps en temps, de temps en temps,
En;
Crivés li de temps en temps,
Pour lui envoyer de l'argent.

Adieu donc, chères beautés,
Dont nos cœurs sont z'enchantés;
Ne pleurés point not'départ,
Not'départ, not'départ,
Art;
Ne pleurez point not'départ :
Nous reviendrons tôt z'ou tard.

Adieu donc, mon tendre cœur;
Vous consolerez ma sœur :
Vous y direz que Fanfan,
Que Fanfan, que Fanfan,
An;
Vous y direz que Fanfan,
Il est mort z'en combattant.

Qui qu'a fait cette chanson,
N'en sont trois jolis garçons;
Ils étiont faiseux de bas,
Faiseux de bas, faiseux de bas,
Ah;
Ils étiont faiseux de bas,
Et à c't'heure ils sont soldats.

Le Fourniment.

Sais-tu pourquoi que je t'estime,
Dis-moi donc, mon cher fourniment?
C'est qu'tu fus toujours mon intime,
Depuis que j'suis t'au régiment.
A demain pour monter la garde,
Je vais t'blanchir et t'nétoillier,
Pour qu'on admire à la parade
L'beau fourniment du guernadier.

Viens toi, ma charmante giberne :
C'est par toi que j'vas commencer,
Toi, que l'on n'a jamais vu' terne
Au jour qu'y avait du danger!
Ma p'tit' combien tu dois êtr' fière
Tout à la fois de renfermer
Les cheveux d'la particulière
Et les cartouch's du guernadier.

Sabre d'amour, sabre de guerre,
Tu s'ras toujours le défenseur
De la cell' qui a su me plaire,
Et qu'elle a su toucher mon cœur.
Malheur à c'tilà qui t'offense :
De toi il doit se méfillier;

Car tu coup's les ennemis d'la France,
Comme les rivaux du guernadier.

O toi, soutien de ma vaillance,
O mon fuzil, si clair, si beau!
Toi, qui, pour le salut d'la France,
Serais dans l'cas d'partir dans l'eau;
Au tripoli, fils de la gloire,
Tu dois l'éclat de ton acier,
Comme je te dois la victoire,
Vieux compagnon du guernadier.

Hâvre-sac, ô mon tendre frère!
Que sur mon dos j'ai tant porté,
Dans la Russi' z'et la Bavière,
Avec moi t'as fièrement trotté!
Tu renferm's les bas, la chemise,
L'fin pantalon d'drap d'officier,
Et les mouchoirs que la payse
Fit présent à son guernadier.

Souvenirs d'un vieux Militaire.

Emile Debreaux, élève du Lycée impérial, puis employé à la Bibliothèque de l'Ecole de Médecine, préféra une

douteuse indépendance à une vie régulière qui, sans mener à la fortune, assure pourtant l'existence. Il voulut être chansonnier. Ce qui ne doit pas être un état, mais le délassement de l'homme de lettres.

La misère l'atteignit ; il la brava ; mais il y succomba en 1831, à peine âgé de trente-trois ans. Sa muse fut populaire comme sa personne. Il ne reste plus de lui que le souvenir de nobles pensées exprimées parfois avec négligence, et quelques fleurs jetées sur sa tombe par Béranger.

Te souviens-tu, disait un capitaine
Au vétéran qui mendiait son pain,
Te souviens-tu, qu'autrefois dans la plaine
Tu détournas un sabre de mon sein ?
Sous les drapeaux d'une mère chérie,
Tous deux jadis nous avons combattu ;
Je m'en souviens, car je te dois la vie ;
Mais toi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu de ces jours trop rapides,
Où le Français acquit tant de renom ?



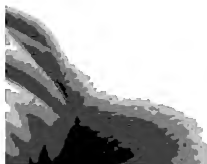
Geoffroy

E. DEBRAUX

de Gonet édit.

Te so
Chacu
Malgr
On vi
Notre
Dis-n

Te s



Te souviens-tu que sur les pyramides,
Chacun de nous osa graver son nom?
Malgré les vents, malgré la terre et l'onde,
On vit flotter, après l'avoir vaincu,
Notre étendard sur le berceau du monde:
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Te souviens-tu que les preux d'Italie
Ont vainement combattu contre nous?
Te souviens-tu que les preux d'Ibérie
Devant nos chefs ont plié les genoux?
Te souviens-tu qu'aux champs de l'Allemagne,
Nos bataillons, arrivant impromptu,
En quatre jours ont fait une campagne:
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Te souviens-tu de ces plaines glacées
Où le Français, abordant en vainqueur,
Vit sur son front les neiges amassées
Glacer son corps sans refroidir son cœur?
Souvent alors, au milieu des alarmes,
Nos pleurs coulaient, mais notre œil abattu
Brillait encor quand on volait aux armes:
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Te souviens-tu qu'un jour notre patrie,
Vivante encor descendit au cercueil,
Et que l'on vit dans Lutèce flétrie
Des étrangers marcher avec orgueil?
Grave en ton cœur ce jour pour le maudire,
Et quand Bellone enfin aura paru,

Qu'un chef jamais n'ait besoin de te dire :
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Te souviens-tu..... Mais ici ma voix tremble,
Car je n'ai plus de noble souvenir;
Viens-t'en, l'ami, nous pleurerons ensemble,
En attendant un meilleur avenir,
Mais si la mort, planant sur ma chaumière,
Me rappelait au repos qui m'est dû,
Tu fermeras doucement ma paupière,
En me disant : Soldat, t'en souviens-tu?

ÉMILE DEBREAUX.

Les Adieux de La Tulipe.

Jean Monnet, dans son *Anthologie*, dit que cette chanson est de Christophe Mangenot, commissaire des guerres dans l'armée du maréchal de Saxe. Elle fut faite en 1744, dans le temps des guerres de Flandre. M. Ourry, dans le recueil des *Chants et chansons populaires*, dit qu'elle est de l'abbé Mangenot, frère du premier. Mais tous les recueils du

temps l'attribuent à Voltaire, à qui on en a attribué d'autres du même genre. Beaucoup de personnes, à cette époque, l'en croyaient auteur, et elle ne nous semble pas indigne de lui.

Malgré la bataille
Qu'on livre demain,
Çà, faisons ripaille,
Charmante Catin.
Attendant la gloire,
Goûtons le plaisir,
Sans lire au grimoire
Du sombre avenir.

Tiens, voilà ma pipe,
Serre mon briquet;
Et si La Tulipe
Fait le noir trajet,
Que tu sois la seule
Dans le régiment,
Qu'ait le brûle-gueule
De son cher amant.

Si la hallebarde
Je puis mériter,
Près du corps-de-garde
Je te veux planter,

Avec la dentelle,
Le soulier brodé,
La boucle à l'oreille,
Le chignon cardé.

Narguant tes compagnes,
Méprisant leurs vœux,
J'ai fait deux campagnes
Rôti de tes feux.
Digne de la pomme,
Tu reçus ma foi,
Et jamais rogomme
Ne fut bu sans toi.

Ah! retiens tes larmes,
Calme ton chagrin,
Au nom de tes charmes,
Achève ton vin.
Déjà de nos bandes
J'entends les tambours.
Gloire, tu commandes :
Adieu, mes amours!

Attribuée à VOLTAIRE.

Fanfan La Tulipe.

Comme l'mari d'notre mère,
Doit toujours s'appeler papa,

Je vous dirai que mon père
Un certain jour me happa;
Puis me menant jusqu'au bas d'la rampe,
M'dit ces mots qui m'mirent tout sens
«J'te dirai, ma foi, [d'sus d'sous :
N'y a plus rien pour toi,
Rien chez nous :
V'là cinq sous,
Et décampe.
En avant, Fanfan La Tulipe,
Mill' millions d'un' pipe,
En avant! »

Puisqu'il est d'fait qu'un jeune homme,
Quand il a cinq sous vaillant,
Peut aller d'Paris à Rome,
Je partis en sautillant.
L'premier jour je trottais comme un ange,
Mais l' lendemain j'mourais quasi de faim.
Un r'cruteur passa
Qui me proposa....
Pas d'orgueil,
J'm'en bats l'œil,
Faut que j' mange.
En avant Fanfan La Tulipe, etc.

Quand j'entendis la mitraille,
Comm' je r'grettais mes foyers!
Mais quand j'vis à la bataille
Marcher nos vieux grenadiers :

Souffles [illegible]
Bientôt [illegible]
Enferm[illegible]
Ou le ch[illegible]

Les chev[illegible]
Tout cop[illegible]
Tout le m[illegible]
Lorsque [illegible]
Qui croit [illegible]
En mesur[illegible]
Une écre[illegible]
Toujours [illegible]

Point de [illegible]
Mais il fa[illegible]
Et des po[illegible]
Valent mi[illegible]
Une tonn[illegible]
Ne prend [illegible]
A vouloir [illegible]
Un barbier [illegible]

On ne se [illegible]
Avec un m[illegible]
Plantez-m[illegible]
Vous n'au[illegible]
C'était le [illegible]
Qui ne bu[illegible]

...n jour,

...bre.

... La Tulipe, etc.

...ntill' friponne
... fait la cour,
... la dragonne :
... chemin l'plus court.
... une fille un peu fière
...ettait à dada :
... pas pour ça,

... La Tulipe, etc.

... infortune,
... protéger;
... rubeune
...our me venger!
... loyal militaire
... toujours être l'appui.
... que lui
... ml'lui

...nere.
... La Tulipe, etc.

Un instant, nous somm's toujours ensemble
Ventrebleu! me dis-je alors tout bas :
Allons mon enfant,
Mon petit Fanfan,
Vite au pas,
Qu'on n'dis' pas
Que tu trembles.
En avant, Fanfan La Tulipe, etc.

En vrai soldat de la garde,
Quand les feux étaient cessés,
Sans regarder la cocarde,
J'tendais la main aux blessés.
D'insulter des homm's vivant encore,
Quand j'voyais des lâch's se faire un jeu :
Ah! mille ventrebleu,
Quoi! d'vant moi, morbleu!
J'souffrirais
Qu'un Français
S'déshonore!
En avant, Fanfan La Tulipe, etc.

Longtemps soldat vaill' que vaille,
Quoiqu'au d'voir toujours soumis,
Un'fois hors du champ d'bataille,
J'n'ai jamais connu d'enn'mis :
Des vaincus la touchante prière
M'fit toujours voler à leur s'cours.
P't-êtr' que c'que pour eux
J'fais, les malheureux

L'f'ront un jour,
A leur tour,
Pour ma mère.
En avant, Fanfan La Tulipe, etc.

A plus d'une gentill' friponne
Maintes fois j'ai fait la cour,
Mais toujours à la dragonne :
C'est vraiment l'chemin l'plus court.
Et j'disais, quand une fille un peu fière
Sur l'honneur se mettait à dada :
« N' tremblons pas pour ça,
Car ces vertus-là
Tôt ou tard,
Finiss'nt par
S'laisser faire. »
En avant, Fanfan La Tulipe, etc.

Mon père dans l'infortune,
M'app'la pour le protéger;
Si j'avais eu d'la rancune
Quel moment pour me venger!
Mais un franc, un loyal militaire
D'ses parents doit toujours être l'appui.
Si j'n'avais eu que lui
Je s'rais aujourd'hui
Mort de faim;
Mais enfin,
C'est mon père.
En avant, Fanfan La Tulipe, etc.

Maintenant je me repose
Sous le chaume hospitalier,
Et j'y cultive la rose
Sans négliger le laurier.
D'mon armur' je détache la rouille.
Si le roi m'app'lait dans les combats,
De nos jeunes soldats
En guidant les pas,
J'm'écrirais :
« J' suis Français!
Qui touche mouille.
En avant, Fanfan La Tulipe,
Mill' millions d'un' pipe,
En avant! »

ÉMILE DEBREAUX.

Les deux Conscrits.

« Queu douleur! faut que j'aille
Vivre loin du pays;
J'aimons pas la bataille,
Car j'ons pas d'ennemis.
— A tout je me conforme,
J'partirai sans regrets :
Le tambour, l'uniforme
Ont pour moi tant d'attraits!

Ran tan plan, *bis.*
J'aim' ce r'frain du régiment,
Ran tan plan, ran pataplan.

— J'ons le cœur qui me serre
Quand j'vois battre un dindon;
Pourrai-j' ben à la guerre
Tuer des gens pour tout d'bon?
— Les enfants de la France
A l'enn'mi vont gaîment,
Et pas un ne balance
Quand on crie : En avant!
Ran tan plan, *bis.*
Au feu l'on court en chantant,
Ran tan plan, ran pataplan.

— Après une bonne affaire,
On r'vient clopin clopant.
— Mais à la boutonnière
Peut briller un ruban.
— On attrap' quelqu' torgnoles,
— Mais on devient sergent.
— L'canon vous carambole
— On meurt glorieus'ment.
Ran tan plan, *bis*
On voit l'ennemi fuyant,
Et l'on redit... en mourant :
Ran pataplan.

— Adieu donc au village.
Priez pour les conscrits.

— Et nous, par not' courage
F'sons honneur au pays.
— On ne peut sans souffrance
De lui se détacher.
— Gardons tous l'espérance
De revoir son clocher.
Ran tan plan, *bis.*
Amis, la gloir' nous attend,
Ran tan plan, ran pataplan.

COGNIARD *frères.*

La Lettre de faire part, ou la Mort du Conscrit.

Rose, l'intention d'la présente
Est d't'informer de ma santé.
L'armé' française est triomphante,
Et moi j'ai l'bras gauche emporté.
Nous avons eu d'grands avantages.
La mitraille m'a brisé les os.
Nous avons pris arm's et bagages.
Pour ma part, j'ai deux ball's dans l'dos.

J't'écris à l'hôpital, d'où j'pense
Partir bientôt pour chez les morts.
J't'envoi' dix francs qu'celui qui m'panse
M'a donné pour avoir mon corps.

Je m'suis dit, puisqu'il faut que j'file,
Et qu'ma Ros' perd son épouseur,
Ça fait que j' mourrai plus tranquille
D'savoir que j'lui laiss' ma valeur.

Lorsque j'ai quitté ma vieill' mère,
Elle expirait sensiblement;
A l'arrivée d'ma lettr', j'espère
Qu'ell' sera morte entièrement.
Car si la pauvr' femme est guérite,
Elle est si bonn' qu'elle est dans l'cas
De s'fair' mourir de mort subite
A la nouvell' de mon trépas.

J'te r'commande bien, ma p'tit' Rose,
Mon pauvre chien : n'l'abandonn' pas,
Et surtout n'lui dis pas la chose
Qui fait qu'il ne me r'verra pas;
Car lui, qui se faisait un' fête
De me voir rev'nir caporal,
Il pleurerait comme une bête
En apprenant mon sort fatal.

C'est tout d'même un' chos' qui m'enrage,
D'êtr' fait mourir loin du pays;
Car lorsque l'on meurt au village,
On peut dire bonsoir aux amis;
L'on a sa place derrièr' l'église,
L'on a son nom sur un'croix d'bois,

Et l'on peut croir'que la payse
Y viendra prier quelquefois.

Adieu! Rose, adieu! du courage!
A nous r'voir il n'faut plus songer;
Car au régiment où j'm'engage,
On n'vous accorde pas de congé.
V'là tout qui tourne... j'n'y vois goutte!
Ah! c'est fini... j'sens que j'm'en vas!..
J'viens de r'cevoir ma feuille de route.
Adieu, Rose, adieu, n'm'oubli' pas!

Le Matelot de Bordeaux.

Le souvenir de cette chanson a été conservé par un paillasse du boulevard du Temple, nommé Rousseau, qui faisait la parade devant la porte du spectacle de la danseuse de corde Malaga, vers 1800, avant le célèbre Bobèche. C'est une de ces chansons de matelots que l'on chante sur les ports de mer, et qui ne manquent ni de gaieté ni d'originalité.

C'est dans la ville de Bordeaux
Qu'est arrivé trois beaux vaisseaux ;
Les matelots qui sont dedans,
Ma foi, ce sont de bons enfants.

Il y a un' dame dans Bordeaux
Qu'est éprise d'un matelot :
« Ma servante, allez-moi queri
Le matelot le plus joli.

— Beau matelot, mon bel ami,
Madame vous envoi' queri;
Montez là-haut; c'est au premier :
Collation vous y ferez. »

La collation a duré
Trois jours, trois nuits, sans décesser;
Mais au bout de trois jours passés
Le matelot s'est ennuyé.

Le matelot s'est ennuyé,
Par la fenêtre a regardé :
« Madam', donnez-moi mon congé;
Il fait beau temps : j'veux m'en aller.

— Beau matelot, si tu t'en vas,
Bien mal de moi tu parleras.
Tiens, voilà cent écus comptés,
Sera pour boire à ma santé. »

Le matelot, en s'en allant,
Fit rencontre du président :
« Beau président, beau président,
J'ai tes écus : je suis content.

— Beau matelot, mon bel ami,
Répète-moi ce que t' as dit.
— Monsieur, je dis qu'il fait beau temps
Pour aller sur la mer voguant. »

Le matelot, dans son vaisseau,
S'mit à chanter des airs nouveaux :
« Vive les dames de Bordeaux
Qui aiment bien les matelots ! »

Le Marin.

Sur l'Océan, j'aime à passer ma vie ;
De nos cités, moi je fuis la rumeur.
Gai matelot, la mer est ma patrie ;
　C'est là qu'on trouve le bonheur.
Sur terre, hélas ! la vie est importune ;
Oui, je n'y vois que chagrins et tourment :
　Ainsi que sur mon bâtiment,
Gloire, grandeurs et titres et fortune,
　Autant en emporte le vent. *bis.*

Dans mes amours j'imite l'hirondelle;
J'aime très-vite, et cela pour raison.
A mon objet je puis être fidèle,
Mais seulement pour la saison.
De lui garder à jamais ma tendresse,
A mon départ, je lui fais le serment;
Mais bientôt sur mon bâtiment,
Serments d'amour et serments de maitresse
Autant en emporte le vent. *bis.*

Quand ballotté par les flots et l'orage,
Notre navire est près de couler bas,
Nous prions Dieu d'apaiser le tapage,
Et de nous sauver du trépas.
Nous lui jurons d'observer l'abstinence,
De nous priver de tabac du Levant;
Et quand vogue le bâtiment,
Serments de fous, serments de tempérance,
Autant en emporte le vent. *bis.*

Un jour, amis, puisqu'il faut que je meure,
Ah! que du moins ce soit sur mon vaisseau!
Promettez-moi qu'après ma dernière heure,
La mer deviendra mon tombeau.
Ne cherchez pas de menteuse épitaphe;
Qu'un gros requin soit mon seul monument.
Un regret sur le bâtiment,
Mais pas de pleurs, pas de deuil, d'épitaphe.
Autant en emporte le vent. *bis.*

La Philosophie du Marin.

Chacun a sa philosophie ;
Un marin a la sienne aussi.
Sur ma frégate je défie
Et les chagrins et les soucis.
Pour les dompter,
Les éviter,
Toujours j'embarque avec moi la folie.
Dans mon hamac,
Sur le tillac,
Je me distrais en fumant mon tabac ;
Mais quand ma pipe est allumée,
Je me dis : Que sont les grandeurs ?
Les biens, l'amour et les honneurs ?
Ma foi, de la fumée.

Comme un autre, dans ma jeunesse,
J'ai vécu sur le continent,
Et je me dis avec tristesse :
La terre est un sot élément.
Plus d'un faquin,
Jadis Pasquin,
N'y parait grand que par mainte bassesse,
Quand de son char,
Un peu plus tard,

Sur nous il jette un coup d'œil goguenard.
Mais quand pour moi la mer est douce,
Je ris, je chante sur le pont.
Là je ne crains pas qu'un fripon
En passant m'éclabousse.

Traversant la mer de la vie,
Tâchons d'arriver à bon port;
Soyons sans haine et sans envie,
Toujours contents de notre sort.
De la gaité,
De la santé.
D'être immortels n'ayons point la manie;
Car bien souvent
Le plus savant
Voit ses écrits emportés par le vent.
N'usons donc point en vain notre encre;
L'onde coule, et l'homme s'en va,
Et corbleu! dans cette mer-là,
L'on ne jette pas l'ancre.

Le Ménage de Garçon.

Je loge au quatrième étage,
C'est là que finit l'escalier;
Je suis ma femme de ménage,
Mon domestique et mon portier.

Des créanciers quand la cohorte
Au logis sonne à tour de bras,
C'est toujours, en ouvrant ma porte,
Moi qui dis que je n'y suis pas.

De tous mes meubles l'inventaire
Tiendrait un carré de papier;
Pourtant je reçois d'ordinaire
Des visites dans mon grenier.
Je mets les gens fort à leur aise:
A la porte un bavard maudit,
Tous mes amis sur une chaise,
Et ma maitresse sur mon lit.

Vers ma demeure quand tu marches,
Jeune beauté, va doucement;
Crois-moi, quatre-vingt-dix-huit marches
Ne se montent pas lestement.
Lorsque l'on arrive à mon gite,
On se sent un certain émoi;
Jamais sans que son cœur palpite,
Une femme n'entre chez moi.

Gourmands, vous voulez, j'imagine,
De moi pour faire certain cas,
Avoir l'état de ma cuisine.
Sachez que je fais trois repas:
Le déjeuner m'est très-facile,
De tous côtés je le reçoi:
Je ne dîne jamais qu'en ville,
Et ne soupe jamais chez moi.

Je suis riche, et j'ai pour campagne
Tous les environs de Paris;
J'ai mille châteaux en Espagne;
J'ai pour fermiers tous mes amis.
J'ai, pour faire le petit-maitre,
Sur la place un cabriolet;
J'ai mon jardin sur ma fenêtre,
Et mes rentes dans mon gilet.

Je vois plus d'un millionnaire
Sur moi s'égayer aujourd'hui :
Dans ma richesse imaginaire,
Je suis aussi riche que lui.
Je ne vis qu'au jour la journée,
Lui, vante ses deniers comptants :
Et puis à la fin de l'année,
Nous arrivons en même temps.

Un grand homme a dit dans son livre
Que tout est bien, il m'en souvient.
Tranquillement laissons-nous vivre,
Et prenons le temps comme il vient.
Si, pour recréer ce bas monde,
Dieu nous consultait aujourd'hui,
Convenons-en tous à la ronde,
Nous ne ferions pas mieux que lui.

JOSEPH PAIN. *Musique de* GARAUDÉ.

La Philosophie.

On parle de philosophie :
On ne sait pas la définir ;
Mais la seule digne d'envie,
La mienne, enfin, c'est le plaisir.
Sourire à l'aimable folie,
Pour mieux jouir, être inconstant :
C'est ainsi qu'on descend gaiment
Le fleuve de la vie.

Les anciens sages de la Grèce
N'étaient pas sages tous les jours ;
On a vu souvent leur sagesse
Échouer auprès des amours.
Sourire à l'aimable folie, etc.

Pour composer son édifice
L'abeille se nourrit de fleurs ;
Suivons son exemple propice :
Sachons effleurer tous les cœurs.
Sourire à l'aimable folie,
Pour mieux jouir être inconstant :
C'est ainsi qu'on descend gaiment
Le fleuve de la vie.

SEWRIN. *Musique de* MEISSONNIER.

Il faut souffrir pour le plaisir.

Il n'est pas de plaisir sans peine,
Nous dit une vieille chanson.
Cette morale est pure et saine,
Et je l'adopte sans façon.
Moi, qui, souvent d'humeur légère,
Ai changé mon goût, mon désir,
Pour bien jouir sur cette terre,
J'ai vu, n'importe la manière,
Qu'il faut souffrir pour le plaisir.

Vous avez remarqué sans doute
Que le premier jour de l'hymen,
Quand du logis on prend la route,
Jeune épouse pleure soudain.
Mais la maman, prudente et sage,
Lui dit, au moment de partir :
« En tout faut un apprentissage;
Allons, ma fille, du courage,
Il faut souffrir pour le plaisir. »

Lise possédait une rose,
Et Lise n'avait que quinze ans,
Pour la cueillir à peine éclose,
Le désir enflamma mes sens.
Je la cueillis, je vous l'assure,

Car l'épine se fit sentir.
Dans les maux que depuis j'endure,
Je dis, en pansant ma blessure :
Il faut souffrir pour le plaisir.

Un damoiseau qu'amour transporte,
Attente à l'honneur conjugal ;
Le mari vient, frappe à la porte,
Pour lui quel contre-temps fatal !
De ces lieux comment disparaitre :
La belle, hélas ! par où sortir ?
Vous pouvez vous blesser peut-être,
Mais je ne vois que la fenêtre :
Il faut souffrir pour le plaisir.

Sur mon cœur, en pressant ma femme,
Au milieu d'un vif entretien,
Je lui dis, pour doubler notre âme :
Qu'un gentil enfant viendrait bien !
Quel bonheur de devenir père !
Mais si la femme doit gémir,
Que sa peine lui devient chère
Dans les doux devoirs d'une mère !
Il faut souffrir pour le plaisir.

CHANU.

Le Char de la Vie.

N'envions pas ces chars pompeux
Que Plutus lance dans l'arène :
C'est l'ambition qui les traîne,
Le souci voltige autour d'eux.
Couvert de fleurs et de feuillage,
Le nôtre roule doucement,
Et le plaisir, en souriant,
Dirige l'équipage.
En chantant, joyeux troubadours,
Pour que jamais il ne dévie,
Attelons au char de la vie
Et les plaisirs et les amours.

Arrête, gentil conducteur,
J'aperçois gente pèlerine,
Et de la rose purpurine
Son gai minois a la fraîcheur.
Fais-la monter : dieu ! sa main tremble;
Des pleurs mouillent ses yeux si doux :
Timide enfant, rassurez-vous,
Nous voyageons ensemble ;
En chantant, joyeux troubadours, etc.

Mais auprès du fils de Vénus
Est assis le dieu de la treille,

Sa main, d'une grappe vermeille,
Sait pressurer le divin jus.
Autour de nous quel cercle aimable!
Le char n'est-il pas arrêté?
Ah! c'est charmant en vérité,
Nous voyageons à table.
En chantant, joyeux troubadours, etc.

D'amour s'amortissent les feux,
Tu disparais, trop chère idole,
Et c'est la poussière qui vole
Qui nous fait blanchir les cheveux.
Le jour paraît, et dès l'aurore,
Qui nous ramène ses rayons,
Bacchus nous ranime, espérons:
Notre char roule encore.
En chantant, joyeux troubadours, etc.

Mais un souffle éteint le flambeau,
Et du char il nous faut descendre.
Amitié, porte notre cendre
Au pied d'un fertile coteau:
Endormis sous l'herbe légère,
Parmi les fleurs nous renaîtrons:
Heureux destin! nous parerons
Le sein d'une bergère!
En chantant, joyeux troubadours,
Pour que jamais il ne dévie,
Attelons au char de la vie
Et les plaisirs et les amours.

Le Portrait de la Vie.

Un sage l'a dit autrefois :
Tout est vanité sur la terre ;
Jeunes et vieux, bergers et rois,
Chacun caresse une chimère.
Craindre, espérer, douter de tout,
Suivre la raison, la folie,
Jouir un peu, souffrir beaucoup :
Voilà ce que c'est que la vie. *bis.*

L'homme puissant feint d'être heureux,
Le lâche affecte du courage,
Le pervers se dit vertueux,
L'insensé veut paraître sage ;
Cet autre, embrassant son rival,
Est dévoré de jalousie ;
C'est à qui cachera son mal :
Voilà ce que c'est que la vie. *bis.*

Faire l'éloge de son cœur,
Se plaindre de l'ingratitude,
Être chatouilleux sur l'honneur
Et vicieux par habitude ;
Parler toujours de loyauté,
User souvent de perfidie,

Faiblesse, audace, cruauté :
Voilà ce que c'est que la vie. *bis*

Du hasard tout subit la loi :
Sans le vouloir on reçoit l'être ;
On aime sans savoir pourquoi ;
On s'égorge sans se connaitre ;
Pour un riche, mille indigents ;
Pour l'indigent, point de patrie ;
Pour tout le monde des tourments :
Voilà ce que c'est que la vie. *bis*.

Désireux de ce qu'on n'a pas,
Fatigué de ce qu'on possède,
Frémir à l'aspect du trépas,
Appeler la mort à son aide,
Vouloir embrasser la vertu,
Retomber dans son apathie,
Et mourir comme on a vécu :
Voilà ce que c'est que la vie. *bis*.

Les Souvenirs.

Nous vieillissons, ma pauvre bonne amie,
Hélas! le temps a marbré nos cheveux,
Et notre main, déjà mal affermie,
Trahit souvent nos désirs et nos vœux.

Mais si l'hiver qui glaça ma musette,
A nos plaisirs vient mettre le holà ;
Caressons-nous, caressons-nous, Lisette,
Pour endormir encor ce regret-là. *bis.*

Te souviens-tu de ce bosquet de roses
Qui sur mon cœur vit ton cœur se presser?
Là, sous tes pas, mille fleurs demi-closes
Tout doucement t'invitaient à glisser.
Où sont ces fleurs, témoins de ta défaite?
Sous ces remparts, un jour on les foula.
Caressons-nous, caressons-nous, Lisette,
Pour endormir encor ce regret-là. *bis.*

Te souviens-tu de ce vieil uniforme
Que j'étrennai si bien à Friedland !
Le temps enfin l'a mis à la réforme ;
Le bras faiblit, mais le cœur est brûlant.
Ah ! mon habit, parmi ceux qu'on achète,
Tu ne fus pas !.... Aussi l'on t'exila.
Caressons-nous, caressons-nous, Lisette,
Pour endormir encor ce regret-là. *bis.*

Te souviens-tu de l'honorable signe
Qui sur mon sein brilla dans les cent jours?
Ah ! devait-on m'en déclarer indigne !
Mon pays seul n'eut-il pas mes amours?
Mais le traitant, qu'à ma place on brevète,
Pour l'obtenir, que de preux il vola !

Caressons-nous, caressons-nous, Lisette,
Pour endormir encor ce regret-là. *bis.*

Te souviens-tu?... Laissons-là ma misère :
Soyons Français, ne pensons plus à moi.
Citons plutôt le nouveau Bélisaire,
Dont les malheurs ont causé tant d'émoi.
Quoi ! l'aigle est mort, on a flétri la tête
Qui tant de fois de gloire étincela!
Caressons-nous, caressons-nous, Lisette,
Pour endormir encor ce regret-là. *bis.*

ÉMILE DEBREAUX.

Le Hollandais.

Un Hollandais, riche comme un Crésus,
Au lourd maintien, à face ronde,
Se dit un jour ! « Consacrons mes écus
Aux jouissances de ce monde ;
Rassemblons à la fois
Les objets dont le choix
Offre au mortel la plus suave ivresse
Pour me bien divertir ce soir,
Dans mon logis je veux avoir
Pot de bière, pipe et maitresse. »

Il va chercher au fond d'un cul-de-sac,
Dans la plus belle tabagie,
Un pot de bière, une once de tabac,
Et la femme la plus jolie.
Il reprend son chemin,
Bière et tabac en main,
Et sous son bras l'objet de sa tendresse;
Il revient chez lui tout joyeux
D'avoir, pour contenter ses vœux,
Pot de bière, pipe et maitresse.

Qu'un Hollandais doit bénir son destin,
Quand il boit, qu'il aime et qu'il fume!
A ses côtés il pose un verre plein,
Et puis sa pipe qu'il allume;
Dans un fauteuil à bras
Il place les appas
De sa moderne et robuste Lucrèce.
Mais, dit-il, « par où commencer?
Qui dois-je d'abord caresser?
Pot de bière, pipe ou maitresse? »

Il prend sa pipe, et puis il réfléchit
Qu'il devrait commencer par boire.
Il prend son verre, et soudain il se dit:
« Non, l'amour aura la victoire. »
Mais tout en se hâtant,
L'infortuné répand
Le pot de bière; et cette maladresse
Fait sauver la belle, et du coup

Sa pipe s'éteint : il perd tout,
Pot de bière, pipe et maitresse.

Faibles mortels, c'est ainsi qu'à vos yeux
Le bonheur s'envole en fumée,
Soit qu'à l'amoûr vous adressiez vos vœux,
Soit à l'or, à la renommée.
Un grand perd ses États,
Un gourmand un repas,
L'auteur sa rime, un traitant sa richesse.
Hélas! au moment de jouir,
On voit tomber, s'éteindre ou fuir
Pot de bière, pipe et maîtresse!

SAINT-FÉLIX.

Le roi des plaisirs et le plaisir des rois.

Sous des lambris où l'or éclate
Fouler la pourpre et l'écarlate,
Sur un trône dicter des lois,
C'est le plaisir des rois.
Sur la fougère et sur l'herbette,
Lire dans les yeux de Lisette
Qu'elle est sensible à nos soupirs,
C'est le roi des plaisirs. *bis.*

Quelque part que l'on se transporte,
Être entouré d'une cohorte,
Voir des curieux jusques aux toits,
C'est le plaisir des rois.
Quand on voyage avec Sylvie,
N'avoir pour toute compagnie
Que les amours et les zéphyrs,
C'est le roi des plaisirs. *bis.*

Posséder des trésors immenses,
Briller par de riches dépenses,
Commander et donner des lois,
C'est le plaisir des rois.
Toucher l'objet qui sait nous plaire;
Par un retour tendre et sincère,
Le voir sensible à nos désirs,
C'est le roi des plaisirs. *bis.*

Agir et commander en maître,
Avec la poudre et le salpêtre
Fortement appuyer ses droits,
C'est le plaisir des rois.
Quand le tendre enfant nous couronne,
Tenir du cœur ce qu'on nous donne,
Ne rien devoir qu'aux doux soupirs,
C'est le roi des plaisirs. *bis.*

Des plus beaux bijoux de l'Asie
Parer une beauté chérie,

En charger sa tête et ses doigts,
C'est le plaisir des rois.
Voir une petite fleurette
Toucher plus le cœur de Nanette
Que perles, rubans et saphirs,
C'est le roi des plaisirs. *bis.*

Quand on est heureux à la guerre,
En informer toute la terre,
Publier partout ses exploits,
C'est le plaisir des rois.
Lorsque l'amour nous récompense,
Goûter dans l'ombre et le silence
Le fruit de nos tendres soupirs,
C'est le roi des plaisirs. *bis.*

Avec une meute bruyante,
Remplir les forêts d'épouvante,
Réduire des cerfs aux abois,
C'est le plaisir des rois.
Avec une troupe choisie,
Chasser à grands coups d'ambroisie
La douleur et les vains soupirs,
C'est le roi des plaisirs. *bis.*

Donner dans une grande fête
Des concerts à rompre la tête,
Où l'on entend mugir cent voix,
C'est le plaisir des rois.



PANARD

de Gonet édit

Dans un petit repas tranquille
Par quelque gentil vaudeville,
Du cœur exprimer les désirs,
C'est le roi des plaisirs. *bis.*

A des flatteurs, dont la souplesse
S'avilit jusqu'à la bassesse,
Donner souvent les beaux emplois,
C'est le plaisir des rois.
Verre en main près de ce qu'on aime,
Railler ceux qu'une ardeur extrême
De l'ambition rend martyrs,
C'est le roi des plaisirs. *bis.*

PANARD.

Les Gueux.

Il ne faut pas toujours prendre à la lettre la prétendue philosophie des poëtes et des chansonniers.

Les gueux sont heureux à leur manière; et si l'on est *bien dans un grenier à vingt ans*, on y est bien mal à soixante.

Les illusions de la jeunesse embellissent tout; mais son imprévoyance prépare à la vieillesse de tristes jours.

Si l'on peut manger sans nappe quand on n'en a pas, et dormir sur la paille quand on manque d'un bon lit, cela ne prouve pas qu'une table bien servie soit désagréable, et qu'on dorme mal sur un bon matelas.

Il est singulier que des gens d'esprit apothéosent le cynisme, et que, parce qu'Homère a demandé l'aumône, qu'il était aveugle, que Cervantes a été en prison, que Camoëns est mort à l'hôpital, on croie qu'il soit nécessaire, pour être heureux et pour être poëte, de leur ressembler par les disgrâces du sort, de mendier et de se crever les yeux.

Horace n'en faisait pas de plus mauvais vers quand il avait bu du falerne à Tibur, et Voltaire n'en était pas plus malheureux parce qu'il avait soixante mille livres de rente.

Ces sortes de déclamations sont peut-être une consolation pour ceux qui n'ont



Geoffroy

BÉRANGER

de Gonet edit

rien; mais il vaudrait mieux leur apprendre à avoir quelque chose.

Si Diogène savait se passer des biens, Aristippe savait en user : sa philosophie n'était pas la plus mauvaise.

On a dit que Béranger, auteur de ces deux chansons, avait un peu de ressemblance avec J.-J. Rousseau par son gout pour les paradoxes et la misanthropie. La première partie de cette proposition est seule vraie. Béranger aime le paradoxe; mais le paradoxe en chansons comme il sait les faire, est chose délicieuse et charmante. Béranger n'est point misanthrope ; il est vrai qu'il n'a voulu être ni académicien, ni représentant du peuple; mais il n'a pas cessé de chanter malgré ses soixante dix ans.

Les gueux, les gueux
Sont des gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Des gueux chantons la louange,
Que de gueux hommes de bien !

Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien
Les gueux, les gueux, etc.

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté;
J'en atteste l'Évangile,
J'en atteste ma gaîté.
Les gueux, les gueux, etc.

Au Parnasse la misère
Longtemps a régné, dit-on;
Quel bien possédait Homère?
Une besace, un bâton.
Les gueux, les gueux, etc.

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros
Dans le soulier qui le blesse
Peut regretter ses sabots.
Les gueux, les gueux, etc.

Du faste qui vous étonne
L'exil punit plus d'un grand;
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.
Les gueux, les gueux, etc.

D'un palais l'éclat vous frappe,
Mais l'ennui vient y gémir.

On peut bien manger sans nappe ;
Sur la paille on peut dormir.
Les gueux, les gueux, etc.

Quel dieu se plait et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit ?
C'est l'Amour qui rend visite
A la Pauvreté qui rit.
Les gueux, les gueux, etc.

L'amitié que l'on regrette
N'a point quitté nos climats :
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.

Les gueux, les gueux
Sont des gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

BÉRANGER.

Le Grenier.

Je viens revoir l'asile où ma jeunesse
De la misère a subi les leçons.
J'avais vingt ans, une folle maitresse,
De francs amis et l'amour des chansons.
Bravant le monde, et les sots et les sages,

Sans avenir, riche de mon printemps,
Leste et joyeux, je montais six étages.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

C'est un grenier, point ne veux qu'on l'i-
[gnore.
Là fut mon lit bien chétif et bien dur;
Là fut ma table; et je retrouve encore
Trois pieds d'un vers charbonné sur le mur.
Apparaissez, plaisirs de mon bel âge,
Que d'un coup d'aile a fustigés le Temps.
Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre
[en gage.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

Lisette ici doit surtout apparaître,
Vive et jolie, avec un frais chapeau.
Déjà sa main à l'étroite fenêtre
Suspend son châle en guise de rideau;
Sa robe aussi va parer ma couchette;
Respecte, Amour, ses plis longs et flottants.
J'ai su depuis qui payait sa toilette.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

A table, un jour, jour de grande richesse,
De mes amis les voix brillaient en chœur,
Quand jusqu'ici monte un cri d'allégresse:
« A Marengo, Bonaparte est vainqueur! »
Le canon gronde; un autre chant commence:
Nous célébrons tant de faits éclatants!

Les rois jamais n'envahiront la France.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Quittons ce toit où ma raison s'enivre.
Oh ! qu'ils sont loin ces jours tant regrettés !
J'échangerais ce qu'il me reste à vivre
Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés.
Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,
Pour dépenser sa vie en peu d'instants,
D'un long espoir pour la voir embellie,
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

BÉRANGER.

Le Flâneur.

Air de *la Légère*, contredanse.

Moi, je flâne; *bis.*
Qu'on m'approuve ou me condamne !
Moi, je flâne, *bis.*
Je vois tout
Je suis partout.

Dès sept heures du matin,
Je demande à la laitière
Des nouvelles de Nanterre
Ou bien du marché voisin ;

Ensuite au café je flûte
Un verre d'eau pectoral
Puis, tout en mangeant ma flûte,
Je dévore le journal.

Moi, je flâne, etc.

J'ai des soins très-assidus
Pour les *Petites-Affiches* ;
J'y cherche les chiens caniches
Que l'on peut avoir perdus.
Des gazettes qu'on renomme
Je suis le premier lecteur ;
Après je fais un bon somme
Sur l'éternel *Moniteur*.

Moi, je flâne, etc.

Pressant ma digestion,
Je cours à la promenade ;
Sans moi, jamais de parade,
Jamais de procession.
Joignant aux mœurs les plus sages
La gaité, les sentiments,
Je m'invite aux mariages,
Je suis les enterrements.

Moi, je flâne, etc.

J'inspecte le quai nouveau
Qu'on a bâti sur la Seine ;
J'aime à voir d'une fontaine
Tranquillement couler l'eau.

Quelquefois, une heure entière,
Appuyé sur l'un des ponts,
Je crache dans la rivière
Pour faire des petits ronds.

Moi, je flâne, etc.

Il faut me voir au Palais,
Debout à la cour d'assises;
Près des caillettes assises,
Je suis tous les grands procès.
De l'antre des procédures
Je vole chez Martinet,
Et dans les caricatures
Je vois souvent mon portrait.

Moi, je flâne, etc.

Almanach royal vivant,
Je connais chaque livrée,
Chaque personne titrée
Et tout l'Institut savant.
Chaque généalogie
Se logeant dans mon cerveau,
Je pourrais, par mon génie,
Siéger au conseil du *sceau*.

Moi, je flâne, etc.

Sur les quais, comme un savant
En prudent bibliomane,
Je fais, devant une manne,
Une lecture en plein vent.

Si je trouve un bon ouvrage,
Je sais, en flâneur malin,
Faire une corne à la page,
Pour lire le lendemain.

Moi, je flâne, etc.

Quand le soleil est ardent,
Pour ne point payer de chaise
Et me reposer à l'aise,
Je m'étale sur un banc.
A Coblentz, aux Tuileries,
Observateur fortuné,
Combien de femmes jolies
Me passent... devant le nez!

Moi, je flâne, etc.

Las de m'être promené,
Je vais, en gai parasite,
Rendre à mes amis visite
Quand vient l'heure du diné.
Par une mode incivile,
S'il arrive, par malheur,
Qu'hélas! ils dinent en ville,
Alors je dine par cœur.

Moi, je flâne, etc.

Le soir, près des étourneaux,
A mon café je babille
Sur les effets d'une bille,
Sur un coup de dominos.

Je fais la paix ou la guerre
Avec quelque vieux nigaud,
Qui sable un cruchon de bière
En raisonnant comme un pot.

Moi, je flâne, etc.

Enfin soyez avertis
Que je ne vais au spectacle
Que quand, par un grand miracle,
Les Français donnent *gratis*.
Sans maîtresse et sans envie,
Buvant de l'eau pour soutien,
Ainsi je mène la vie
D'un joyeux épicurien.

Moi, je flâne; *bis*.
Qu'on m'approuve ou me condamne!
Moi, je flâne, *bis*.
Je vois tout,
Je suis partout.

CASIMIR MÉNÉTRIER.

Les Raretés.

On dit qu'il arrive ici
Une compagnie

Meilleure que celle-ci
Et bien mieux choisie.
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

Un abbé qui n'aime rien
Que le séminaire,
Qui donne aux pauvres son bien,
Et dit son bréviaire.
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

Un magistrat curieux
De jurisprudence,
Et qui, devant deux beaux yeux,
Tient bien la balance.
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

Une fille de quinze ans,
D'Agnès la pareille,
Qui pense que les enfants
Se font par l'oreille.
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

Une femme et son époux,
Couple bien fidèle;
Elle le préfère à tous,
Et lui n'aime qu'elle.

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

Un chanoine dégoûté
Du bon jus d'octobre;
Un auteur sans vanité;
Un musicien sobre.
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

Un Breton qui ne boit point;
Un Gascon tout bête;
Un Normand franc de tout point;
Un Picard sans tête.
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

Une femme que le temps
A presque flétrie,
Qui voit des appas naissants
Sans aucune envie.
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

Une belle qui, cherchant
Compagne fidèle,
La choisit en la sachant
Plus aimable qu'elle.
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

Un savant prédicateur
  Comme Bourdaloue,
Qui veut toucher le pêcheur
  Et craint qu'on le loue.
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
  Va-t'en voir s'ils viennent.

Une nonne de Lonchamps,
  Belle comme Astrée,
Qui brûle, en courant les champs,
  D'être recloitrée.
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
  Va-t'en voir s'ils viennent.

Un médecin sans grands mots,
  D'un savoir extrême,
Qui n'ordonne point les eaux
  Et guérit lui-même.
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
  Va-t'en voir s'ils viennent.

Et, pour bénédiction,
  Nous aurons un moine
Fort dans la tentation,
  Comme saint Antoine.
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
  Va-t'en voir s'ils viennent.

De La Motte.

Le Vin, les Femmes et le Tabac.

Quand j'ai ma pipe bien aimée,
Mon seul trésor, mes seuls amours,
Lorsque s'exhale sa fumée,
Je vois renaître mes beaux jours.
Lorsqu'un nuage me contourne,
Ah ! je suis plus heureux qu'un roi ! *bis.*
Combats, victoir's, tout cela tourne,
Tout cela tourne autour de moi. *ter.*

Moi je dis : Vive une maîtresse !
Il m'en faut, j'en veux à foison ;
Gaîment je change de tendresse
Quand je change de garnison.
Dans chaque endroit où je séjourne,
Fille ou veuve, cède à ma loi ; *bis.*
Oui, chaque tête tourne, tourne,
Chaque tête tourne pour moi. *ter.*

Moi, le vin seul me met en veine,
Lorsque j'en bois avec ardeur,
P'tit à p'tit j'deviens capitaine,
J'suis général, puis empereur.
Près de moi le plaisir séjourne,
Dans le paradis je me crois, *bis.*
Lorsque tout tourne, tourne, tourne,
Lorsque tout tourne autour de moi. *ter.*

Les Moutons.

Dans un pays que chacun peut connaître,
Au temps jadis vivaient nombreux trou-
[peaux;
Mais les bergers voulaient, comme le maître,
Dîmer, tailler, tondre jusqu'aux agneaux.
Pour s'affranchir de ce joug tributaire,
La gent qui bêle un jour se révolta.
Pauvres moutons, oh ! vous avez beau faire,
Toujours on vous tondra.

Grande rumeur ! on prit les chiens pour
[guide,
C'était gémir sous de nouveaux tyrans.
On vit bientôt cette race perfide
Se transformer en des loups dévorants.
Jour de terreur ! Leur rage sanguinaire
Sur ce beau sol trop longtemps s'exerça.
Pauvres moutons, oh ! vous avez beau faire,
Toujours on vous tondra.

Sire lion, d'un courage indomptable,
Vint à régner en ce temps désastreux.
Gloire, revers, splendeur trop peu durable,
Ont signalé son empire orageux.

Le léopard trembla dans son repaire;
Mais que d'agneaux ce triomphe coûta!
Pauvres moutons, oh! vous avez beau faire,
Toujours on vous tondra.

On vit bientôt mille hordes sauvages
Fondre du Nord sur ces bords désolés;
On s'adjugea de riches pâturages
Pour secourir des frères accablés.
Le reste échut au fermier solidaire,
Qui par traités en toisons s'acquitta.
Pauvres moutons, oh! vous avez beau faire,
Toujours on vous tondra.

Robin mouton, favori du despote,
Eut après lui la bergerie à bail.
Flatteur adroit et fourbe patriote,
A l'étranger il vendait le bercail.
On paya bien son zèle mercenaire;
Il voulait paître, et paître on l'envoya.
Pauvres moutons, oh! vous avez beau faire,
Toujours on vous tondra.

Ah! quand pourrai-je aux rives de la Seine
Voir nos moutons jouir d'un sort plus [doux,
Et pour eux seuls fertilisant la plaine,
Croître et bondir sans la crainte des loups!
En attendant cet appui tutélaire
Que chaque maître à son tour promettra,

Pauvres moutons, oh! vous aurez beau
[faire,
Toujours on vous tondra.

Attribuée à BÉRANGER.

Le vrai Buveur.

Adam Billaut, connu sous le nom de *Maître Adam*, était menuisier à Nevers. Il vécut sur la fin du règne de Louis XIII, et pendant les vingt premières années du règne de Louis XIV. Les poëtes de son temps l'appelèrent le *Virgile au rabot*. Il faisait ses vers au milieu de ses outils et de ses bouteilles. Il donna à ses recueils les titres de *Chevilles* et de *Vilebrequins*.

Sa chanson a été retouchée par une main moderne.

Aussitôt que la lumière
A redoré nos coteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux.

Ravi de revoir l'aurore,
Le verre en main je lui dis :
Vois-tu sur la rive maure
Plus qu'à mon nez de rubis ?

Le plus grand roi de la terre,
Quand je suis dans un repas,
S'il me déclarait la guerre,
Ne m'épouvanterait pas.
A table rien ne m'étonne,
Et je pense, quand je bois,
Si là-haut Jupiter tonne,
Que c'est qu'il a peur de moi.

Si quelque jour, étant ivre,
La mort arrêtait mes pas,
Je ne voudrais pas revivre
Pour changer ce doux trépas.
Je m'en irais dans l'Averne
Faire enivrer Alecton,
Et bâtir une taverne
Dans le manoir de Pluton.

Par ce nectar délectable,
Les démons étant vaincus,
Je ferais chanter au diable
Les louanges de Bacchus.
J'apaiserais de Tantale
La grande altération ;
Et, passant l'onde infernale,
Je ferais boire Ixion...

Au bout de ma quarantaine,
Cent ivrognes m'ont promis
De venir la tasse pleine,
Au gîte où l'on m'aura mis.
Pour me faire une hécatombe
Qui signale mon destin,
Ils arroseront ma tombe
De plus de cent brocs de vin.

De marbre ni de porphyre
Qu'on ne fasse mon tombeau :
Pour cercueil je ne désire
Que le contour d'un tonneau;
Je veux qu'on peigne ma trogne
Avec ces vers à l'entour :
Ci-gît le plus grand ivrogne
Qui jamais ait vu le jour.

Maître Adam.

Jouissons du temps présent.

Le fameux comte de Bonneval, après avoir servi avec distinction sous Catinat et Vendôme, eut quelques mécontentements, et quitta sa patrie en 1706

pour se mettre au service de l'Autriche. Il fut condamné à avoir la tête tranchée; mais après s'être mis à l'abri chez les impériaux, et avoir battu les Turcs avec le prince Eugène, il quitta le service de l'empereur, alla en Turquie se faire musulman, et devint, sous le nom de Soliman, pacha de Romélie. Il mourut en 1747, et sa vie aventureuse a donné lieu à une foule de mémoires apocryphes. La jolie chanson : *Nous n'avons qu'un temps à vivre*, est une des boutades épicuriennes de sa jeunesse.

Nous n'avons qu'un temps à vivre,
Amis, passons-le gaîment;
Que celui qui doit le suivre
Ne nous cause aucun tourment.

A quoi sert d'apprendre l'histoire?
N'est-ce pas la même partout?
Apprenons seulement à boire :
Quand on sait bien boire on sait tout.

Nous n'avons qu'un temps à vivre, etc.

Qu'un tel soit général d'armée;
Que l'Anglais succombe sous lui :

Moi qui vis bien sans renommée,
Je ne veux vaincre que l'ennui.

Nous n'avons qu'un temps à vivre, etc.

A parcourir la terre et l'onde,
On perd trop de temps en chemin ;
Faisons plutôt tourner le monde
Par l'effet de ce jus divin.

Nous n'avons qu'un temps à vivre, etc.

Qu'un savant à voir les planètes
Occupe son plus beau loisir;
Je n'ai pas besoin de lunettes
Pour apercevoir le plaisir.

Nous n'avons qn'un temps à vivre, etc.

Qu'un avide alchimiste exhale
Sa fortune en cherchant de l'or;
J'ai ma pierre philosophale
Dans un cœur qui fait mon trésor.

Nous n'avons qu'un temps à vivre, etc.

Au grec, à l'hébreu je renonce :
Ma maîtresse entend le français;
Sitôt qu'à boire je prononce,
Elle me verse du vin frais!

Nous n'avons qu'un temps à vivre,
Amis, passons-le gaîment;
Que celui qui doit le suivre
Ne nous cause aucun tourment.

Le comte DE BONNEVAL.

Fanchon.

Amis, il faut faire une pause :
J'aperçois l'ombre d'un bouchon ;
Buvons à l'aimable Fanchon,
Pour elle faisons quelque chose.
Ah ! que son entretien est doux,
Qu'elle a de mérite et de gloire !
Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous.

Fanchon, quoique bonne chrétienne,
Fut baptisée avec du vin ;
Un Allemand fut son parrain
Une Bretonne sa marraine.
Ah ! que son entretien est doux, etc.

Elle préfère une grillade
Au repas le plus délicat ;
Son teint prend un nouvel éclat,
Quand on lui verse une rasade.
Ah ! que son entretien est doux, etc.

Si quelquefois elle est cruelle,
C'est quand on lui parle d'amour ;

Mais, moi, je ne lui fais la cour
Que pour m'enivrer avec elle.
Ah! que son entretien est doux, etc.

Un jour le voisin La Grenade
Lui mit la main dans son corset :
Elle riposta d'un soufflet
Sur le museau du camarade.
Ah! que son entretien est doux,
Qu'elle a de mérite et de gloire !
Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous.

Le Cabaret.

A boire je passe ma vie,
Toujours dispos, toujours content;
La bouteille est ma bonne amie,
Et je suis un amant constant.
Au cabaret j'attends l'aurore :
Du vin tel est l'heureux effet,
La nuit souvent me trouve encore
Au cabaret. *bis.*

Si, frappé de quelques alarmes,
Mon cœur éprouve du chagrin,
Soudain on voit couler mes larmes ;
Mais ce sont des larmes de vin.

Je bois, je bois à longue haleine.
Du vin tel est l'heureux effet,
Le malheureux n'a plus de peine
Au cabaret. *bis.*

Si j'étais maître de la terre,
Tout homme serait vigneron;
Au dieu d'amour toujours sincère,
Bacchus serait mon Cupidon.
Je ne quitterais plus sa mère,
Car, de la cour un juste arrêt
Ferait du temple de Cythère
Un cabaret. *bis.*

Auteurs qui courez vers la gloire,
Bien boire est le premier talent :
Bacchus au temple de mémoire
Obtient toujours le premier rang.
Un tonneau, voilà mon Pégase,
Ma lyre, un large robinet;
Et je trouve le mont Parnasse
Au cabaret. *bis.*

Commençons la Semaine.

Commençons la semaine :
Qu'en dis-tu, cher voisin?

Commençons par le vin,
Nous finirons de même.
Vaut bien mieux moins d'argent,
Chanter, danser, rire et boire;
Vaut bien mieux moins d'argent,
Rire et boire plus souvent.

On veut me faire accroire
Que je mange mon bien;
Mais on se trompe bien,
Je ne fais que le boire.
Vaut bien mieux moins d'argent, etc.

Si ta femme querelle,
Dis-lui, pour l'apaiser,
Que tu veux te griser,
Pour la trouver plus belle.
Vaut bien mieux moins d'argent, etc.

Le receveur des tailles
Dit qu'il vendra mon lit.
Je me moque de lui:
Je couche sur la paille.
Vaut bien mieux moins d'argent, etc.

Au compte de Barême
Je n'aurai rien perdu,
Je suis venu tout nu,
Je m'en irai de même.
Vaut bien mieux moins d'argent, etc.

Providence divine,
Qui veilles sur nos jours,
Conserve-nous toujours
La cave et la cuisine.
Vaut bien mieux moins d'argent,
Chanter, danser, rire et boire;
Vaut bien mieux moins d'argent
Rire et boire plus souvent.

Scrutin des Buveurs.

Air : *Tant qu'il reste une goutte encore.*

On vote de bien des façons,
Aux chambres, à l'Académie :
Joyeux buveurs, nous ne votons
Que pour juger mainte folie
  Mainte folie,
Où se fera notre festin ?
Aurons-nous quelque femme aimable ?
Boit-on du Beaune ou du Thorrin ?
Quand nous votons, ce n'est qu'à table,
  Ce n'est qu'à table.
Il faut un moyen convenable
De voter le verre à la main. *bis.*

Voter par assis et levé !
Nos jambes nous portent à peine.

Pour faire un vote motivé,
Ma langue éprouve quelque gêne,
Quelque gêne.
Avec des boulettes de pain
Peut-on voter par blanche et noire?
Faut-il, pour écrire un scrutin,
Changer son verre en écritoire,
En écritoire?
Votons, si vous voulez m'en croire,
Par verre vide et verre plein. *bis.*

Les rétrogrades voteront,
Leur verre plein d'un froid liquide;
Les gens de progrès montreront
Jusqu'au fond de leur cristal vide,
Leur cristal vide.
Le centre, toujours incertain,
Remplissant et vidant son verre,
Votera, l'air calme et serein,
Pour ceux qui font meilleure chère,
Meilleure chère.
Mais toujours au doux bruit du verre,
Par verre vide et verre plein. *bis.*

Parfois on est en désaccord
Au sein d'un docte aréopage,
Lorsqu'il arrive que d'abord
La majorité se partage,
Se partage.
Nous qui votons avec du vin,

Si parfois la lutte s'engage,
Votons plutôt jusqu'à demain :
Chez nous, voyez quel avantage,
Quel avantage,
On recommence un ballotage
Par verre vide et verre plein. *bis.*

Pour essayer, j'ai deux projets
A soumettre à votre lumière :
Applaudira-t-on mes couplets,
Votera-t-on à ma manière,
A ma manière ?
De mon vote et de mon refrain,
Qu'à l'instant le sort se décide :
Par acclamation soudain,
Votez tous, d'une soif avide,
Soif avide,
En montrant chaque verre vide,
En vidant chaque verre plein. *bis.*

ALEXANDRE DU COLOMBIER.

Vive le Vin !

Vive le vin !
Vive ce jus divin !
Je veux jusqu'à la fin
Qu'il égaye ma vie.

Petit ou grand,
Un homme est toujours franc,
Loyal et bon vivant,
S'il boit sec et souvent.

A mon amie,
Jeune et jolie,
Moi je consacre et l'amour et le vin.
Joyeuse vie,
Point d'insomnie,
Aimons tous deux, buvons jusqu'à demain.
Mon Adèle,
Toute belle,
Boit gaiment de ce jus divin ;
Avec elle,
Moi près d'elle,
Nous chantons ce joyeux refrain :
Vive le vin ! etc.

Qu'épris de ses attraits,
D'autres chantent Glicère ;
Je ris de leurs couplets,
Je n'aimerai jamais.
Au comble de mes souhaits,
Quand je remplis mon verre,
Je savoure à longs traits
Tous les plaisirs parfaits.
Vive le vin ! etc.

Quelle folie,
Quelle manie,

De préférer l'amour à ce bon vin ;
Triste insomnie,
Tourment, folie,
Voilà le lot d'un amoureux destin.
Haute gloire
Et victoire
A Bacchus, père du raisin !
Cent bouteilles
Des plus vieilles
A celui qui fit ce refrain :

Vive le vin ! etc.

Versant donc à longs traits,
Quand je remplis mon verre,
Nargue des freluquets !
Je dis : N'aimez jamais.
Et, près d'elle buvant,
Je vois, vidant mon verre,
L'amour, en badinant,
Lever son voile blanc.

Vive le vin !
Vive ce jus divin !
Je veux jusqu'à la fin
Qu'il égaye ma vie.
Petit ou grand,
Un homme est toujours franc,
Loyal et bon vivant,
S'il boit sec et souvent.

Le bon Silène.

Le visage teint
Du raisin pressuré la veille,
Par un beau matin,
Se réveillant sous une treille,
Silène chantait,
L'écho répétait :
« Satyres, quittez vos retraites,
Faunes, vos Dryades coquettes ;
Ne dormez plus, je vous le défends,
Buvez, chantez, mes joyeux enfants. »

Bientôt à sa voix,
Du doux jus, la troupe idolâtre,
S'échappe des bois,
Seconde sa gaîté folâtre ;
Puis d'un tambourin
A son gai refrain
Mêlant des sons avec adresse,
Redit dans sa bruyante ivresse :
« Ne dormez plus, je vous le défends,
Buvez, chantez, mes joyeux enfants. »

Silène joyeux,
Dit : « Chantez une hymne de gloire ;

Du plus grand des dieux
Je vais vous raconter l'histoire;
Et puisque sans vin
On fredonne en vain,
Pour que votre voix soit moins lente,
Versez de la liqueur brûlante :
Ne dormez plus, je vous le défends,
Buvez, chantez, mes joyeux enfants.

« Dès qu'il fut tiré
Du mont où le cachait son père
Bacchus altéré
Par le feu qui brûla sa mère,
D'un ton clapissant,
Disait en naissant :
« Arrosez ma voix et les vôtres,
« Et chantez à tous mes apôtres;
« Ne dormez plus, je vous le défends,
« Buvez, chantez, mes joyeux enfants. »

« Au petit marmot,
Placé sous ma main protectrice,
Je donne bientôt
La chèvre qu'il eut pour nourrice.
Lorsqu'elle broutait,
Le vaurien tetait,
Puis disait, en mouillant sa lèvre
Du raisin que grugeait la chèvre :
« Ne dormez plus, je vous le défends,
« Buvez, chantez, mes joyeux enfants. »

« A peine grandi,
Sa taille égalait son courage;
Il devint hardi,
Des conquêtes il eut la rage.
De son joug si doux
Les peuples jaloux,
Du bon vin aimant la fumée,
Répétaient avec son armée :
« Ne dormez plus, je vous le défends,
« Buvez, chantez, mes joyeux enfants. »

« Dans l'Inde il porta
La gaité, la joie et ses charmes.
Enfin il quitta
Les peuples soumis à ses armes.
Sur ses pas les fleurs
Se mêlaient aux pleurs.
Pour les sécher, sa voix céleste
Leur criait : « La vigne vous reste;
« Ne dormez plus, je vous le défends,
« Buvez, chantez, mes joyeux enfants. »

« Dans le court trajet
Qu'il fit pour retourner en Grèce,
Il devint sujet
D'une jeune et vive maîtresse.
Malgré ses serments
De fuir les amants,
Par le bon vin apprivoisée,
Elle chanta loin de Thésée :

« Ne dormez plus, je vous le défends,
« Buvez, chantez, mes joyeux enfants »

« Enfin de retour
Dans notre brillante patrie,
Jupin à son tour,
Pour sabler la liqueur chérie,
Aux cieux l'appela.
Depuis ce temps-là,
Protégeant la vigne dorée,
Il chante à la voûte éthérée :
« Ne dormez plus, je vous le défends,
« Buvez, chantez, mes joyeux enfants. »

Un faux pas borna
Le gai récit du bon Silène;
Sa chute entraina
Tous ses compagnons sur l'arène.
Chacun d'eux chantait,
L'écho répétait :
« Satyres, quittez vos retraites;
Faunes, vos Dryades coquettes;
Ne dormez plus, je vous le défends.
Buvez, chantez, mes joyeux enfants. »

Crois-moi, plante de la Vigne.

Que fäis-tu de tes richesses,
Sot favori de Plutus ?
T'occuperas-tu sans cesse
D'augmenter tes revenus ?
A quoi sert cette opulence
Dont tù me parais si vain ?
Triste, au sein de l'abondance,
Veux-tu voir fuir le chagrin ?
Crois-moi, plante de la vigne,
Tu cueilleras du raisin,
Et tu boiras du bon vin.

Cette tige salutaire,
Pour l'homme est un don des cieux ;
Elle attire sur la terre
Tous les favoris des dieux.
Le pauvre, en vidant bouteille,
Voit disparaitre soudain
Les fatigues de la veille,
Les soucis du lendemain.
Crois-moi, plante de la vigne, etc.

Vois ce buveur qui s'arrête :
Il admire, il est heureux,
Il entend, tourne la tête,
Écoute des chants joyeux ;

Entrant dans une guinguette,
On lui met un verre en main;
En buvant sa chopinette,
Il chante ce doux refrain :
Crois-moi, plante de la vigne, etc.

Si la fortune volage
Sur moi versait ses bienfaits,
Je ferais un digne usage
Du bien qu'elle m'aurait fait :
Point de luxe, d'équipage,
Point de château ni de train;
Tranquille en mon ermitage,
Bienfaiteur du genre humain,
Je planterais de la vigne,
Je cueillerais du raisin,
Et je boirais du bon vin.

Éloge de l'Eau.

Armand Gouffé, quoique membre du *Caveau moderne*, où l'eau était proscrite, ne l'a pas moins chantée d'une manière très-spirituelle. Ce chansonnier, né en 1773, a précédé dans la carrière des chansons les Désaugiers et les Béran-

ger. Il a été un des membres des *Dîner du vaudeville*, fondés en 1796. Les recueils de ses chansons, publiés sous le titre de *Ballon d'essai*, *Ballon perdu*, etc., en contiennent de très-jolies, et dont plusieurs ont eu de grands succès. Comme vaudevilliste, Armand Gouffé a travaillé à beaucoup de pièces de théâtre; mais il y a longtemps qu'il a abandonné les Muses, et il s'était retiré au fond d'une province, où il est mort depuis peu.

Air : *Tarare, Pompon.*

Il pleut, il pleut, enfin !
Et la vigne altérée
Va se voir restaurée
Par ce bienfait divin !
De l'eau chantons la gloire,
On la méprise en vain :
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin.

C'est par l'eau, j'en conviens,
Que Dieu fit le déluge ;
Mais ce souverain juge
Mit les maux près des biens.



Geoffroy

A^D. COUFFÉ



de Gonet, édit.

Du déluge, l'histoire
Fait naitre le raisin.
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin.

Du bonheur je jouis
Quand la rivière apporte,
Presque devant ma porte,
Des vins de tous pays.
Ma cave et mon armoire,
Dans l'instant tout est plein !
C'est l'eau qui me fait boire
Du vin.

Par un temps sec et beau,
Le meunier du village
Se morfond sans ouvrage
Et ne boit que de l'eau.
Il rentre dans sa gloire
Quand l'eau vient au moulin.
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin.

S'il faut un trait nouveau,
Mes amis, je le guette.
Voyez à la guinguette
Entrer mon porteur d'eau ;
Il y perd la mémoire
Des travaux du matin.
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin.

Mais à vous chanter l'eau,
Je sens que je m'altère ;
Passez-moi vite un verre
Plein de jus du tonneau.
Que tout mon auditoire
Répète mon refrain :
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin.

ARMAND GOUFFÉ.

Plus on est de Fous, plus on rit.

Des frelons bravant la piqûre,
Que j'aime à voir, dans ce séjour,
Le joyeux troupeau d'Épicure
Se recruter de jour en jour!
Francs buveurs que Bacchus attire
Dans ces retraites qu'il chérit,
Avec nous venez boire et rire :
Plus on est de fous, plus on rit. *bis.*

Ma règle est plus douce et plus prompte
Que les calculs de nos savants :
C'est le verre en main que je compte
Mes vrais amis, les bons vivants!
Plus je bois, plus leur nombre augmente,
Et quand ma coupe se tarit,

Au lieu de quinze j'en vois trente!..
Plus on est de fous, plus on rit. *bis*

Si j'avais une salle pleine
Des vins choisis que nous sablons,
Et grande au moins comme la plaine
De Saint-Denis ou des Sablons,
Mon pinceau, trempé dans la lie,
Sur tous les murs aurait écrit :
Entrez, enfants de la folie :
Plus on est de fous, plus on rit. *bis*.

Entrez, soutiens de la sagesse,
Apôtres de l'humanité;
Entrez, amis de la richesse;
Entrez, amants de la beauté;
Entrez, fillettes dégourdies;
Vieilles qui visez à l'esprit;
Entrez, auteurs de tragédies :
Plus on est de fous, plus on rit. *bis*.

Puisque notre vie a des bornes,
Aux enfers un jour nous irons;
Et malgré le diable et ses cornes,
Aux enfers un jour nous rirons.
L'heureux espoir! que vous en semble?
Or, voici ce qui le nourrit :
Nous serons là-bas tous ensemble :
Plus on est de fous, plus on rit. *bis*.

ARMAND GOUFFÉ.
Musique de FASQUEL.

Le Maître d'équipage.

Je suis maître d'équipage,
J'aime la fureur des flots;
J'ai bravé cent fois l'orage,
Je n'ai peur que du repos.
Les jeux, l'amour et la table
Ne m'ont jamais trouvé las,
Et j'y suis infatigable,
Autant que dans les combats.

Mais pour calmer la soif qui me devore,
Verse, verse, verse encore:
Au courage, à la gaité;
Je veux boire à la beauté,
Au courage, à la gaité.

Rien n'est bon comme un naufrage
Pour former les matelots:
Le péril qu'on envisage
Est l'école des héros.
Dans l'or et dans la misère,
Pillant, pillé, pris, repris,
J'aime les jeux de la guerre
Par-dessus tout, mes amis.

Mais pour calmer, etc.

S'il arrive qu'une belle
Veuille monter à mon bord,
L'amour en mer n'a point d'ailes,
L'inconstance reste au port.
S'il arrive que l'orage
Vient troubler de si beaux jours,
Je trouve un nouveau courage
Pour veiller sur mes amours.

Mais pour calmer la soif qui me dévore,
Verse, verse, verse encore :
Au courage, à la gaîté ;
Je veux boire à la beauté,
Au courage, à la gaîté.

Le vrai Momusien.

Air d'une ronde allemande.

Vrai Momusien, j'éparpille ma vie
Entre les arts, Bacchus et la gaîté ;
Lorsque chez moi jamais n'entra l'envie,
Dois-je songer à la célébrité ?
Non, pour être heureux,
Bornant mes vœux
A ma chaumière,
Là je vis content,
Libre, joyeux, indépendant.

S'il me faut ici
Être aussi
Couvert de poussière,
Celle des vallons
Vaut mieux que celle des salons.

Lorsque je dors à l'ombre d'une treille,
Sur moi Momus agite son grelot;
Je vois le monde en forme de bouteille,
Et vainement j'en cherche le goulot.
Mais à mon réveil,
Un vin vermeil
Me désaltère.
Dès que je le vois,
Je ris, je bois tout à la fois;
Et pour m'animer,
Pour m'enflammer
Au lieu d'un verre,
Bacchus vient m'offrir
La coupe qu'il tient du plaisir.

Souvent mon bras, du fouet de la satire,
Aime à frapper les sots, les courtisans;
Mais plus souvent je ressaisis ma lyre
Pour célébrer les hommes bienfaisants.
Dès l'aube du jour
Je chante l'amour
Et la gloire;
L'oiseau du hameau
Redit ce que redit l'écho;

De nos vieux soldats
Fiers aux combats
Je lis l'histoire.
Las! ils ne sont plus!...
Mais il nous reste leurs vertus.

Dans mon réduit je n'ai pour seule escorte
Que le mystère, et ma belle et mon chien;
Mais qu'un ami soudain frappe à ma porte,
J'ouvre, et mon cœur vole au devant du [sien.
Il voit, satisfait,
L'effet qu'il fait
Par sa présence;
Bientôt un flon flon
Accompagne un large flacon.
Le temps passe enfin;
Vient la fin
De ma jouissance;
Il part... et mes yeux
Prolongent encor mes adieux.

Si, près de moi ma belle se repose
Sous le taillis ensemble nous chantons;
A son corset si je place une rose,
Zéphyr malin m'en fait voir les boutons.
Souper sans apprêts
Se prend au frais
Et sous l'ombrage;
La nuit nous poursuit

Le désir nous appelle au lit.
Par son chant
Touchant,
Le rossignol du voisinage
Nous dit qu'il fait jour;
L'amour nous le dit à son tour.

DECOUR.

La dernière Goutte.

Eh quoi! nous semblons engourdis;
Nous restons froids et droits en place :
On dirait qu'un voile de glace
Nous a tous presque abasourdis.
Sachons donc bannir ce froid-là;
Qu'enfin notre front se colore;
Savourons le jus que voilà,
Et chantons ce refrain sonore :
Tant qu'il reste une goutte encore
Mes amis, desséchons-la. *bis.*

La guerre ayant de plus d'un preux
Dévoré le mince héritage,
A nous est le noble avantage
De lui tendre un bras généreux,
En songeant que de fois il a
Protégé ces grands qu'il implore,

Sous ces vieilles moustaches-là,
Qui d'Austerlitz ont vu l'aurore.
Tant qu'il reste une goutte encore,
Mes amis, desséchons-la. *bis*

Loin de vouloir dicter la loi
A notre Estelle, à notre Lise,
Attendons que son œil nous dise :
Ose tout, et je suis à toi.
Quelquefois cet œil se perla
D'une larme qu'amour déplore ;
Mais sitôt qu'elle parait là,
Qu'un brûlant baiser la dévore.
Tant qu'il reste une goutte encore,
Mes amis, desséchons-la. *bis*

Le front couronné de bluets,
Laissons les rois et leurs ministres
Assiégés de terreurs sinistres,
Boire à peine dans leurs palais.
S'il leur faut, un jour de gala,
Un nectar qui les corrobore,
Que nous fait, buvant celui-là,
Le coteau qui le vit éclore?
Tant qu'il reste une goutte encore.
Mes amis, desséchons-la. *bis*.

Enfin, mesurant nos désirs
Aux bienfaits d'une main sacrée.

Plongeons notre bouche altérée
Dans le calice des plaisirs.
Trop souvent ce calice-là,
Qui séduit, enivre, restaure,
De sa faux le Temps le fêla;
C'est pourquoi, dès que naît l'aurore,
Tant qu'il reste une goutte encore,
Mes amis, desséchons-la. *bis*.

Mes vieux Souvenirs.

Air : *Mes amis, faites comme moi.*

J'éprouve, amis, pourriez-vous bien le croire?
Du temps jaloux l'inexorable loi;
Il m'a déjà retiré la mémoire,
Et le passé m'échappe malgré moi.
Mais quelquefois un flacon me ramène
Aux jours heureux de mes premiers loisirs.
Versez, amis, versez à tasse pleine :
Rendez-moi mes vieux souvenirs.

De ce nectar voyez le privilége,
Il me reporte à ces temps enchanteurs
Où tous les ans j'enlevais du collége
Livres dorés et couronnes de fleurs.
O ma couronne, aux rives de la Seine
Tu ne fis pas en trente ans deux martyrs!

Versez, amis, versez à tasse pleine :
  Rendez-moi mes vieux souvenirs.

Dieu! qu'à seize ans, pour une âme brûlante,
Baiser de vierge est un fatal poison!
Que je l'aimais, et qu'elle était tremblante
Lorsqu'en tremblant j'égarais sa raison!
Oh! quel bonheur quand ma gentille Hélène,
En m'apprenant, s'apprenait les plaisirs!
Versez, amis, versez à tasse pleine :
  Rendez-moi mes vieux souvenirs.

Vingt ans sonnaient quand de la Prusse
[altière,
Au nom des rois, le gant nous fut jeté;
Et tout à coup on vit la France entière
Marcher au cri : « Vive la Liberté! »
Avec quel feu pour cette auguste reine
Nous immolions espoir, bonheur, désirs!
Versez, amis, versez à tasse pleine :
  Rendez-moi mes vieux souvenirs.

J'avais trente ans lorsqu'à notre rivage
L'homme du siècle osa donner des fers;
Et cependant, même au sein du servage,
La France encor planait sur l'univers.
Esclave ici, mais partout souveraine,
Les potentats n'étaient que ses vizirs.
Versez, amis. versez à tasse pleine :
  Rendez-moi mes vieux souvenirs.

A quarante ans j'ai revu ma patrie ;
Le vent du nord me rejette à Fleurus ;
Et là je vois la liberté chérie ,
Victime enfin des rois cent fois vaincus.
Mais en tombant dans l'immortelle arène.
Qu'elle était belle à ses derniers soupirs !
Versez , amis , versez à tasse pleine :
Rendez-moi mes vieux souvenirs.

J'ai soixante ans : que sans crainte on rem-
[plisse
Le doux cristal qu'ici mon bras vous tend.
Car le passé n'a rien dont je rougisse ,
Et tout Français n'en pourrait dire autant.
Petit acteur d'une bien vaste scène ,
J'eus des chagrins, jamais de repentirs.
Versez , amis , versez à tasse pleine :
Rendez-moi mes vieux souvenirs.

ÉMILE DEBREAUX.

La Barque à Caron.

Ah ! que l'amour est agréable !
Il est de toutes les saisons :
Un bon bourgeois dans sa maison ,
Le dos au feu , le ventre à table ,

Un bon bourgeois dans sa maison
Caressait un jeune tendron.

Bacchus sera mon capitaine,
Vénus sera mon lieutenant,
Le rôtisseur mon commandant,
Le fournisseur mon porte-enseigne,
Ma bandoulière de boudins,
Mon fourniment rempli de vin.

Quand nous serons dans l'autre monde,
Adieu plaisirs, adieu repas;
Sachez bien que nous n'aurons pas
D'aussi bon vin dans l'autre monde;
Nous serons quittes d'embarras,
Un' fois partis dans ces lieux bas.

Après ma mort, chers camarades,
Vous placerez dans mon tombeau
Un petit broc de vin nouveau,
Un saucisson, une salade,
Une bouteille de Màcon,
Pour passer la barque à Caron.

Les Glouglous.

Mes chers amis, pour jouir de la vie,
Le verre en main, narguons la faux du
[Temps;

Et, pour Momus prodiguant notre encens,
Que sa marotte nous rallie.
Joyeux troubadours
Répétez toujours :
Non, non, non, non, point de mélancolie.
Oui le vrai bonheur
Naît du son flatteur
De tous les panpans,
Les panpans des bouchons;
De tous les glouglous, les glouglous des fla-
[cons,
De tous les lanla, les lanla des chansons.

Dans un concert, qu'une voix magnifique
Par des accents, ravisse l'auditeur,
Et que Lafond, sur son luth enchanteur,
Promène son archet magique ;
A tous ces grands airs,
Ces brillants concerts,
A tous ces flonflons de la musique
Je préfère encor
Le joyeux accord
De tous les panpans, etc.

Quand un ami, par un retour sincère,
Dans un repas veut réparer ses torts ;
Pour le haïr en vain doublant d'efforts,
Vous lui montrez un front sévère,
Si d'un verre plein,
Sa tremblante main,

Tin, tin, tin, tin, vient choquer votre verre,
La haine s'enfuit
Et cède au doux bruit
De tous les panpans, etc.

Pour obtenir d'une jeune fillette
L'aveu charmant que retient la pudeur,
Joyeux lurons, tâchez avec ardeur
De trinquer avec la pauvrette :
Si le jus divin
Pénètre son sein,
Zon, zon, zon, zon, elle n'est plus muette.
Ses tendres aveux
Partent avec les feux
De tous les panpans, etc.

Un vieux soldat, à la gloire fidèle,
De son pays protégeant les remparts,
Si Mars chez lui porte ses étendards,
S'anime d'une ardeur nouvelle.
Il n'est jamais sourd
Au son du tambour ;
Le ran tan plan, ran tan plan le rappelle,
Et sous l'olivier
Le vaillant guerrier
Revient aux panpans,
Aux panpans des bouchons,
Revient aux glouglous, aux glouglous des
[flacons
Revient aux lanla, aux lanla des chansons.

A mon convoi, puisqu'il faut que je meure,
Pour cierge, amis, que l'on porte un flacon;
Qu'un vieux tonneau de Beaune ou de Mâ-
Fasse ma dernière demeure. [con
Qu'au temple divin,
Des verres de vin,
Din, din, din, din, du convoi sonnen'
De ce divin jus [l'heure;
Chantons l'Orémus,
Au bruit des panpans,
Des panpans des bouchons;
De tous les glouglous, les glouglous des fla-
[cons,
De tous les lanla, les lanla des chansons.

Le Bonsoir.

Mes bons amis, ajournons à huitaine
Nos airs joyeux, nos chants de gai savoir :
Momus remonte au céleste domaine.
Il est minuit, bonsoir,
Jusqu'au revoir, bonsoir.

A nos santés vidons pourtant nos verres :
Prêts à quitter ce toit hospitalier,
Nos devanciers, nos fidèles trouvères,
Buvaient toujours le coup de l'étrier.
Mes bons amis, ajournons à huitaine, etc.

De nos amis la cohorte agréable
Augmente encore avec ce vin clairet :
Quand on est quinze en se mettant à table,
On se voit trente au sortir du banquet.

Mes bons amis, ajournons à huitaine, etc.

Il se fait tard : à gagner sa demeure
Chacun de nous doit prudemment songer ;
Pour les maris c'est un vilain quart d'heure,
Pour les amants c'est l'heure du berger.

Mes bons amis, ajournons à huitaine, etc.

Mais au buveur qui sent sa tête prise,
On doit offrir un bras sûr et prudent ;
Nous aurions l'air d'une patrouille grise
Si l'un de nous marchait en chancelant.

Mes bons amis, ajournons à huitaine, etc.

Chemin faisant, si quelque jouvencelle
Pour son fallot vous prend en tapinois,
Conduisez-la sans bruit et sans chandelle :
On a, la nuit, les yeux au bout des doigts.

Mes bons amis, ajournons à huitaine, etc.

Mais d'un regard votre soif est coupable :
Sur ce bouchon pourquoi fixer les yeux ?
De ces flacons qui dorment sur la table,
Ah ! dans huit jours le vin sera plus vieux !

Mes bons amis, ajournons à huitaine
Nos airs joyeux, nos chants de gai savoir:
Momus remonte au céleste domaine.
Il est minuit, bonsoir,
Jusqu'au revoir, bonsoir.

Le Mouvement perpétuel.

Loin d'ici, sœurs du Permesse,
Chétives buveuses d'eau;
Cachez-vous avec prestesse
Dans votre fangeux ruisseau.
Bacchus m'anime et m'inspire;
Il échauffe tous mes sens.
C'est lui qui monta ma lyre,
Écoutez ses fiers accents:
Remplis ton verre vide,
Vide ton verre plein.
Ne laisse jamais dans ta main
Ton verre ni plein ni vide;
Ne laisse jamais dans ta main
Ton verre ni vide ni plein.

Si le ciel, dans sa colère,
Te fit le funeste don
D'une femme atrabilaire
Troublant toute ta maison,

Laisse là cette Mégère,
Ce lutin, ce vrai démon,
Et vite, d'un pas célère,
Vers le plus prochain bouchon,
  Remplis ton verre vide, etc.

Nargue de la gent savante
Qui, du mouvement sans fin,
Depuis mille ans se tourmente
Sans aucun succès certain!
Moi tout seul, et pour moi-même,
Assis dans un cabaret,
J'ai trouvé ce grand problème.
Voici quel est mon secret:
  Remplis ton verre vide, etc.

Si les voûtes azurées
S'écroulaient avec fracas,
Si leurs ruines embrasées
Vomissaient mille trépas,
La trogne toujours vermeille
Et le front toujours serein,
Tenant en main ma bouteille,
Je dirais à mon voisin:
  Remplis ton verre vide,
  Vide ton verre plein.
Ne laisse jamais dans ta main
  Ton verre ni plein ni vide;
Ne laisse jamais dans ta main
  Ton verre ni vide ni plein.

Les Effets du Vin.

Voulez-vous suivre un bon conseil ?
Buvez avant que de combattre ;
De sangfroid je vaux mon pareil,
Mais lorsque j'ai bu j'en vaux quatre
Versez donc, mes amis, versez,
Jamais je n'en puis boire assez.

Comme ce vin tourne l'esprit !
Comme il vous change une personne !
Tel qui tremble s'il réfléchit,
Fait trembler quand il déraisonne.
Versez donc, mes amis, versez,
Je ne puis jamais boire assez.

Ma foi, c'est un triste soldat
Que celui qui ne sait pas boire ;
Il voit les dangers du combat,
Le buveur n'en voit que la gloire.
Versez donc, mes amis, versez,
Je n'en puis jamais boire assez.

Cet univers, oh ! c'est très-beau ;
Mais pourquoi dans ce bel ouvrage
Le Seigneur a-t-il mis tant d'eau ?
Le vin me plairait davantage.

Versez donc, mes amis, versez,
Je n'en puis jamais boire assez.

S'il n'a pas fait un élément
De cette liqueur rubiconde,
Le Seigneur s'est montré prudent :
Nous eussions desséché le monde.
Versez donc, mes amis, versez,
Je n'en puis jamais boire assez.

FABIEN PILLET.

La Marseillaise.

Ce fut le 30 juillet 1792 que les Marseillais arrivèrent à Paris, après s'être signalés dans les départements du Midi par des *expéditions patriotiques*, selon le langage des journalistes du temps. Ils entrèrent par le faubourg Saint-Antoine, et furent conduits par Santerre aux Champs Élysées, où un banquet leur était préparé. Leur arrivée fut signalée par des troubles sanglants. Il y eut une rixe entre eux et des gardes

nationaux du bataillon des Filles-Saint-Thomas, de la rue des Petits-Pères, et des gardes du corps. Le peuple s'en mêla. Plusieurs de ceux qui avaient crié *vive le roi* et *vive Lafayette* furent blessés ; Duhamel fut massacré. Les Marseillais étaient venus à Paris sous le prétexte que la patrie était en danger; leur patriotisme exalté venait à son secours.

Ce fut alors que Rouget de Lille composa les paroles et la musique de son *Hymne des Marseillais*, communément appelé *la Marseillaise*. Ce chant patriotique et guerrier retentit dans toute l'Europe. On ne saurait se faire aujourd'hui une idée de l'enthousiasme qu'il inspira et de l'influence qu'il exerça, si l'on n'en avait éprouvé les effets lors de nos deux dernières révolutions. L'air est devenu une des plus belles marches militaires que l'on connaisse; il a souvent mené nos soldats à la victoire. Les paroles se ressentaient de l'inspiration républicaine de l'auteur.


Geoffroy
ROUGET DE L'ISLE
de Gonet edit.

Malheureusement on fait des plus belles choses un mauvais emploi. *La Marseillaise* fut aussi l'accompagnement des exécutions nombreuses qui eurent lieu à cette époque.

Le 18 nivôse an IV (8 janvier 1795), un arrêté du Directoire ordonna de jouer dans tous les spectacles l'air de *la Marseillaise* avec ceux : *Ça ira*, *Veillons au salut de l'empire* et *le Chant du Départ*. Le même arrêté défendait *le Réveil du Peuple*. De toutes ces chansons révolutionnaires, *la Marseillaise* était sans contredit la meilleure, car elle était exaltée, mais non sanguinaire.

C'est à cette chanson que Rouget de Lille a dû sa réputation. Il était né à Lons-le-Saulnier, et était officier de génie en 1790. Malgré ses opinions républicaines, il fut incarcéré pendant la terreur et ne fut sauvé que par le 9 thermidor. Il aurait sans doute entendu jouer *la Marseillaise* en allant à l'échafaud !

On a de lui plusieurs autres poésies

patriotiques, et de plus cinquante chants français, paroles de différents auteurs, qu'il a mis en musique et publiés en 1825. C'est son dernier ouvrage.

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé;
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé. *bis*.
Entendez-vous dans ces campagnes
Mugir ces féroces soldats?
Ils viennent, jusque dans vos bras,
Égorger vos fils, vos compagnes!

Aux armes! citoyens, formez vos bataillons,
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve
[nos sillons!

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés?... *bis*
Français, pour nous, ah! quel outrage,
Quels transports il doit exciter!
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage?

Aux armes! citoyens, etc.

Quoi ! ces cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
Quoi ! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers ? *bis.*
Grand Dieu ! par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se ploieraient !
De vils despotes deviendraient
Les maitres de nos destinées !

Aux armes ! citoyens, etc.

Tremblez, tyrans, et vous perfides,
L'opprobre de tous les partis !
Tremblez ! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix ! *bis.*
Tout est soldat pour vous combattre.
S'ils tombent nos jeunes héros,
La France en produit de nouveaux,
Contre vous tout prêts à se battre.

Aux armes ! citoyens, etc.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups ;
Épargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre nous. *bis.*
Mais ces despotes sanguinaires,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leur mère !...

Aux armes ! citoyens, etc.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés ne seront plus ;
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus. *bis.*
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.

Aux armes ! citoyens, etc.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs ;
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs ! *bis*
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accents !
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire !

Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons.
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve
[nos sillons

ROUGET DE LILLE.

Le Chant du Départ.

HYMNE DE GUERRE.

Le 14 juillet 1794 approchait; la France s'apprêtait à célébrer l'anniversaire de la prise de la Bastille, ce grand événement qui avait ébranlé le vieux monde et ouvert une ère nouvelle.

On était dans l'ivresse de la liberté, si glorieusement conquise, et qu'il s'agissait de défendre contre les rois de l'Europe, qui la menaçaient sans la comprendre, sans soupçonner les prodiges qu'elle pouvait enfanter; et en même temps que des fêtes se préparaient, tous les enfants de cette France, devenue une nation de héros, se précipitaient vers les frontières menacées :

Nu-pieds, sans pain, sourds aux lâches alar-
[mes,
Tous à la gloire allaient du même pas !

C'est alors que Marie-Joseph Chénier, inspiré par la grandeur du spectacle qu'il avait sous les yeux, improvisa cet hymne de guerre qu'il appela le *Chant du Départ*, dont Méhul improvisa la musique, qu'il écrivit de verve au milieu des causeries d'un salon.

Dire avec quel enthousiasme ces vers et surtout cette admirable musique furent accueillis, est impossible : ce fut une sorte de délire, un entraînement général dont rien ne saurait donner l'idée. Ce fut surtout dans nos armées que cet hymne eut un succès prodigieux; l'enthousiasme qu'il y excita ne peut être comparé qu'à celui qu'avait fait naître la *Marseillaise*.

La main de fer impériale comprima, un peu plus tard, cette exaltation; le *Chant du Départ*, comme la *Marseillaise*, fut mis à l'index, et ces deux hymnes, qui avaient concouru au gain de tant de batailles, ne reparurent pendant quelques jours, en 1815, que pour être replongés presque aussitôt dans les limbes

où le despotisme s'efforçait d'engloutir tout ce qui était capable de raviver dans le cœur du peuple l'amour de la patrie et de la liberté.

La même chose arriva lors de la révolution de 1830 ; ces nobles chants, qui s'étaient reproduits, ne tardèrent pas à effrayer les hommes rétrogrades qui s'étaient emparés du pouvoir, et le peuple dut cesser de faire entendre le *Chant du Départ*, qui menaçait d'envoyer *les tyrans au cercueil.*

Enfin vint la Révolution de 1848 qui, exilant une dernière fois la royauté du sol de la France, donna un nouvel essor au patriotisme et à tous les sentiments généreux. Le *Chant du Départ* a contribué, avec le chœur des *Girondins*, (que nous donnons à la fin de ce recueil) à l'enthousiasme des journées de Février.

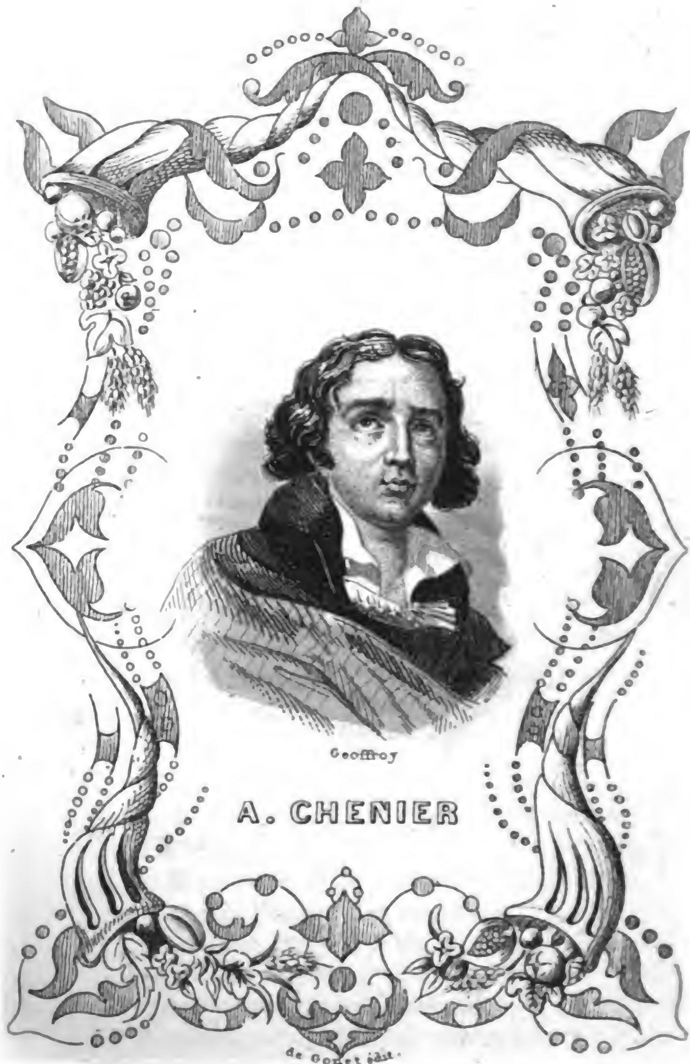
Il est juste de dire pourtant qu'à l'exception de la première strophe, qui est véritablement admirable, ces vers de Chénier se ressentent beaucoup de la

précipitation avec laquelle ils ont été faits; mais la musique en est réellement enivrante; il est impossible de rester froid en entendant ces accents héroïques, surtout lorsque vient cette explosion après la *mineure* de l'air :

La République nous appelle!

Rien au monde n'est plus grand, plus majestueux, plus électrique surtout. Enfin cela ne peut pas mourir, par la raison toute simple que c'est immortel; combien comptons-nous de chefs-d'œuvre dont on en puisse dire autant?

La victoire en chantant nous ouvre la bar-
La liberté guide nos pas, [rière,
Et du Nord au Midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France!
Rois ivres de sang et d'orgueil!
Le peuple souverain s'avance :
Tyrans, descendez au cercueil!


Geoffroy
A. CHENIER
de Gonet édit.

La république nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr:
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir!

Une mère de famille.

De nos yeux maternels ne craignez pas les
[larmes :
Loin de nous de lâches douleurs!
Nous devons triompher quand vous prenez
[les armes ;
C'est aux rois à verser des pleurs!
Nous vous avons donné la vie,
Guerriers! elle n'est plus à vous ;
Tous vos jours sont à la patrie :
Elle est votre mère avant nous!

La république nous appelle, etc.

Deux Vieillards.

Que le fer paternel arme la main des braves!
Songez à nous, au champ de Mars;
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer béni par vos vieillards :
Et, rapportant sous la chaumière
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière
Quand les tyrans ne seront plus!

La république nous appelle, etc.

Un Enfant.

De Barra, de Viala, le sort nous fait envie :
Ils sont morts, mais ils ont vaincu.
Le lâche accablé d'ans n'a point connu la vie :
Qui meurt pour le peuple a vécu.
Vous êtes vaillants, nous le sommes :
Guidez-nous contre les tyrans ;
Les républicains sont des hommes,
Les esclaves sont des enfants !

La république nous appelle, etc.

Une Epouse.

Partez, vaillants époux : les combats sont vos [fêtes ;
Partez, modèles des guerriers.
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre [vos têtes ;
Nos mains tresseront des lauriers ;
Et, si le temple de mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire,
Nos flancs porteront vos vengeurs.

La république nous appelle, etc.

Une jeune Fille.

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hy- [ménée
Ignorons les aimables nœuds,

Si, pour s'únir un jour à notre destinée,
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles,
Beaux de gloire et de liberté
Et que leur sang, dans les batailles,
Ait coulé pour l'égalité.

La république nous appelle, etc.

Trois Guerriers.

Sur le fer, devant Dieu, nous jurons à nos
A nos épouses, à nos sœurs, [pères,
A nos représentants, à nos fils, à nos mères,
D'anéantir les oppresseurs :
En tous lieux, dans la nuit profonde,
Plongeant l'infâme royauté,
Les Français donneront au monde
Et la paix et la liberté !

La république nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr :
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir !

M. J. CHÉNIER.
Musique de MÉHUL.

La Parisienne.

Les poëtes ne manquent jamais aux circonstances politiques : les uns flattent les rois, les autres flattent les peuples, selon que les rois ou les peuples tiennent le pouvoir en main. Malheureusement les Muses sont souvent des girouettes et s'inspirent du vent qui souffle. Tel poëte a chanté Marat, qui a salué l'astre de Napoléon et le berceau du roi de Rome, puis qui s'est courbé devant les lis, a encensé la restauration et l'aurore du duc de Bordeaux, et n'a pas manqué de rimes pour la dynastie de juillet. Le *Dictionnaire des girouettes* a signalé ces enthousiasmes de commande. Nous ne confondrons pas dans cette tourbe de rimeurs Casimir Delavigne, le poëte des *Messéniennes*, dont les chants élégiaques et héroïques ont soupiré les malheurs de



Geoffroy

C^{ir} DELAVIGNE

de Gonet édit.

la France écrasée, mais non vaincue par les forces de l'Europe coalisée. Son chant de *la Parisienne*, œuvre patriotique, eut un moment la vogue de *la Marseillaise* et du *Chant du départ*. *La Varsovienne* eut moins de retentissement, parce qu'elle s'adressait à moins de passions. Ce sont des boutades enthousiastes dont l'effet est prompt, mais qui meurent avec les circonstances qui les avaient fait naître.

Ce qui consacre la réputation de Casimir Delavigne, ce sont ses tragédies, l'élégance et la pureté de ses poésies, surtout dans le genre lyrique.

La mort a ravi trop tôt ce poëte, né en 1794, et qui n'avait pas encore parcouru l'espace d'un demi-siècle lorsqu'il a été enlevé à l'Académie, à la scène française et à ses nombreux amis.

Peuple français, peuple de braves,
La liberté rouvre ses bras ;
On nous disait : Soyez esclaves !
Nous avons dit : Soyons soldats !
Soudain Paris dans sa mémoire

A retrouvé son cri de gloire
En avant, marchons
Contre leurs canons,
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire! *bis*

Serrez vos rangs! qu'on se souvienne!
Marchons! chaque enfant de Paris
De sa cartouche citoyenne
Fait une offrande à son pays.
O jours d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire:
En avant, marchons, etc.

La mitraille en vain nous dévore:
Elle enfante des combattants.
Sous les boulets voyez éclore
Ces vieux généraux de vingt ans.
O jours d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire:
En avant, marchons, etc.

Pour briser leurs masses profondes,
Qui conduit nos drapeaux sanglants?
C'est la liberté des deux Mondes,
C'est Lafayette en cheveux blancs.
O jours d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire:
En avant, marchons, etc.

Les trois couleurs sont revenues,
Et la colonne avec fierté
Fait briller à travers les nues,
L'arc-en-ciel de la liberté.
O jours d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, marchons, etc.

Soldat, du drapeau tricolore,
D'Orléans, toi qui l'as porté,
Ton sang se mêlerait encore
A celui qu'il nous a coûté.
Comme aux beaux jours de notre hi-
Tu redirais ce cri de gloire : [stoire,
En avant, marchons, etc.

Tambours, du convoi de nos frères
Roulez le funèbre signal.
Et nous de lauriers populaires
Chargeons leur cercueil triomphal.
O temple de deuil et de gloire!
Panthéon, reçois leur mémoire!
Portons-les, marchons,
Découvrons nos fronts,
Soyez immortels, vous tous que nous pleu-
Martyrs de la victoire! *bis.* [rons,

CASIMIR DELAVIGNE

La Varsovienne.

Il s'est levé, voici le jour sanglant;
Qu'il soit pour nous le jour de délivrance.
Dans son essor voyez notre aigle blanc
Les yeux fixés sur l'arc-en-ciel de France.
Au soleil de juillet, dont l'éclat fut si beau,
Il a repris son vol, il fend les airs, il crie :
Pour ma noble patrie,
Liberté, ton soleil, ou la nuit du tombeau!
Polonais, à la baïonnette!
C'est le cri par nous adopté;
Qu'en roulant le tambour répète :
A la baïonnette!
Vive la liberté!

Guerre!... A cheval, cosaques des déserts!
Sabrons, dit-il, la Pologne rebelle.
Point de Balkans, ses champs nous sont
[ouverts;
C'est au galop qu'il faut passer sur elle.
Halte! n'avancez pas! ces Balkans sont nos
[corps,
La terre où nous marchons ne porte que des
[braves,

Rejette les esclaves,
Et de ses ennemis ne garde que les morts.
Polonais, à la baïonnette! etc.

Pour toi, Pologne, ils combattront, tes fils,
Plus fortunés qu'au temps où la victoire
Mêlait leur cendre aux sables de Memphis,
Où le Kremlin s'écroula sous leur gloire.
Des Alpes au Thabor, de l'Èbre au Pont-
[Euxin,
Ils sont tombés vingt ans sur la rive étran-
Cette fois, ô ma mère! [gère;
Ceux qui mourront pour toi dormiront sur
[ton sein!
Polonais, à la baïonnette! etc.

Viens, Kosciusko, que ton bras frappe au
Cet ennemi qui parle de clémence. [cœur
En avait-il quand son sabre vainqueur
Noyait Praga dans un massacre immense?
Tout son sang va payer le sang qu'il prodigua;
Cette terre en a soif, qu'elle en soit arrosée;
Faisons sous sa rosée
Reverdir le laurier des martyrs de Praga!
Polonais, à la baïonnette! etc.

Allons, guerriers, un généreux effort!
Nous les vaincrons; nos femmes les dé-
[fient.

O mon pays! montre au géant du Nord
Le saint anneau qu'elles te sacrifient.
Que par notre victoire il soit ensanglanté;
Marche! et fais triompher au milieu des ba-
[tailles
L'anneau des fiançailles
Qui t'unit pour toujours avec la liberté.
Polonais, à la baïonnette! etc.

A nous, Français! Les balles d'Iéna
Sur notre sein ont inscrit nos services;
A Marengo, le fer le sillonna;
De Champ-Aubert comptez les cicatrices.
Vaincre ou mourir ensemble autrefois fut si
[doux!
Nous étions sous Paris... Pour de vieux
[frères d'armes
N'aurez-vous que des larmes?
Frères, c'était du sang que nous versions
[pour vous!
Polonais, à la baïonnette! etc.

O vous du moins dont le sang glorieux
S'est dans l'exil répandu comme l'onde,
Pour nous bénir, mânes victorieux,
Relevez-vous de tous les points du monde!
Qu'il soit vainqueur, ce peuple, ou martyr
[comme vous.
Sous les bras du géant, qu'en mourant il
[retarde,

Qu'il tombe à l'avant-garde
Pour couvrir de son corps la liberté de tous !
Polonais, à la baïonnette ! etc.

Sonnez, clairons ! Polonais, à ton rang !
Suis sous le feu ton aigle qui s'élance.
La liberté bat la charge en courant,
Et la victoire est au bout de la lance.
Victoire à l'étendard que l'exil ombragea
Des lauriers d'Austerlitz, des palmes d'Idu-
Pologne bien-aimée, [mée !
Qui vivra sera libre, et qui meurt l'est déjà !
Polonais, à la baïonnette !
C'est le cri par nous adopté ;
Qu'en roulant le tambour répète :
A la baïonnette
Vive la liberté !

CASIMIR DELAVIGNE.

Chant de Liberté.

Air : *Vous qui, d'amoureuse aventure*

Veillons au salut de l'Empire,
Veillons au maintien de nos droits !

Si le despotisme conspire,
Conspirons la perte des rois!
Liberté! que tout mortel te rende hommage.
Tremblez, tyrans! vous allez expier vos for-
Plutôt la mort que l'esclavage! [faits!
C'est la devise des Français.

Du salut de notre patrie
Dépend celui de l'univers;
Si jamais elle est asservie,
Tous les peuples sont dans les fers.
Liberté! que tout mortel te rende hommage.
Tremblez, tyrans! vous allez expier vos for-
Plutôt la mort que l'esclavage! [faits!
C'est la devise des Français.

Ennemis de la tyrannie
Paraissez tous, armez vos bras.
Du fond de l'Europe avilie,
Marchez avec nous aux combats.
Liberté! liberté! que ce nom sacré nous
[rallie.
Poursuivons les tyrans, punissons leurs for-
Nous servons la même patrie: [faits!
Les hommes libres sont Français.

Jurons union éternelle
Avec tous les peuples divers;

Jurons une guerre mortelle
A tous les rois de l'univers. [rallie !
Liberté ! liberté ! que ce nom sacré nous
Poursuivons les tyrans, punissons leurs for-
On ne voit plus qu'une patrie [faits !
Quand on a l'âme d'un Français.

La Carmagnole.

Cette horrible chanson est un monument curieux de la folie démagogique, et nous la donnons dans ce recueil pour faire voir avec quelle poésie brutale on excitait le peuple. Elle fut composée en août 1792, époque à laquelle Louis XVI fut mis au Temple. Elle eut une vogue populaire et devint le signal et l'accompagnement des joies féroces et des exécutions sanglantes. On dansait *la Carmagnole* dans les bals, on la chantait au théâtre et autour de la guillotine. On appelait les discours que Barrère

prononçait à la Convention *des Carmagnoles*. L'air, qui est véritablement entraînant, était joué en pas redoublé dans la musique militaire; mais Bonaparte le défendit, ainsi que *Ça ira*, lorsqu'il fut consul.

Cette chanson parut au moment où les troupes françaises venaient d'entrer triomphantes dans la Savoie et le Piémont, dont Carmagnole est une ville forte. On ignore si la musique et la danse de *la Carmagnole* sont originaires de ce pays et en ont pris le nom, ou si l'air a été composé par quelque musicien piémontais ou français, à l'époque de nos victoires en Piémont.

Madam' Veto avait promis *bis.*
De faire égorger tout Paris; *bis.*
Mais son coup a manqué,
Grâce à nos canonnié.
Dansons la carmagnole,
Vive le son! vive le son!
Dansons la carmagnole,
Vive le son du canon!

Monsieur Veto avait promis *bis.*
D'être fidèle à sa patrie; *bis.*
Mais il y a manqué,
Ne faisons plus cartié.
Dansons la carmagnole, etc.

Antoinette avait résolu *bis.*
De nous faire tomber sur cu; *bis.*
Mais son coup a manqué,
Elle a le nez cassé.
Dansons la carmagnole, etc.

Son mari, se croyant vainqueur, *bis.*
Connaissait peu notre valeur. *bis.*
Va, Louis, gros paour,
Du Temple dans la tour.
Dansons la carmagnole, etc.

Les Suisses avaient tous promis *bis.*
Qu'ils feraient feu sur nos amis; *bis.*
Mais comme ils ont sauté,
Comme ils ont tous dansé!
Chantons notre victoire, etc.

Quand Antoinette vit la tour, *bis.*
Elle voulut fair' demi-tour; *bis.*
Elle avait mal au cœur
De se voir sans honneur.
Dansons la carmagnole, etc.

Lorsque Louis vit fossoyer, *bis.*
A ceux qu'il voyait travailler, *bis.*
Il disait que pour peu
Il était dans ce lieu.
Dansons la carmagnole, etc.

Le patriote a pour amis, *bis.*
Tous les bonnes gens du pays; *bis.*
Mais ils se soutiendront
Tous au son du canon.
Dansons la carmagnole, etc.

L'aristocrate a pour amis, *bis.*
Tous les royalist's à Paris; *bis.*
Ils vous les soutiendront
Tout comm' des vrais poltrons.
Dansons la carmagnole, etc.

La gendarm'rie avait promis *bis.*
Qu'elle soutiendrait la patrie; *bis.*
Mais ils n'ont pas manqué
Au son du canonié.
Dansons la carmagnole, etc.

Amis, restons toujours unis, *bis.*
Ne craignons pas nos ennemis; *bis.*
S'ils viennent attaquer,
Nous les ferons sauter.
Dansons la carmagnole, etc.

Oui, je suis sans culotte, moi, *bis.*
En dépit des amis du roi, *bis.*
Vivent les Marseillois,
Les Bretons et nos lois.
Dansons la carmagnole, etc.

Oui, nous nous souviendrons toujours *bis.*
Des sans-culottes des faubourgs. *bis.*
A leur santé, buvons.
Vivent ces bons lurons!
Dansons la carmagnole,
Vive le son! vive le son!
Dansons la carmagnole,
Vive le son du canon!

Ça ira.

Le refrain connu de cette chanson fut improvisé au Champ de Mars, pendant que l'on y préparait la fête de la Fédération et que tout le monde y roulait la brouette, sur un air appelé *le Carillon national*. C'était une contredanse à la mode, et que la reine aimait à jouer sur son clavecin; elle ne se dou-

tait pas qu'il l'accompagnerait à l'échafaud !

Ah ! ça ira, ça ira, ça ira
Le peuple en ce jour sans cesse répète ;
Ah ! ça ira, ça ira, ça ira,
Malgré les mutins, tout réussira.

Nos ennemis confus en restent là,
Et nous allons chanter *Alleluia*.
Ah ! ça ira, ça ira, ça ira.
  En chantant une chansonnette,
  Avec plaisir on dira :
Ah ! ça ira, ça ira, ça ira.
Le peuple en ce jour sans cesse répète ;
Ah ! ça ira, ça ira, ça ira
Malgré les mutins, tout réussira.

Quand Boileau, jadis, du clergé parla,
Comme un prophète il prédit cela.
Ah ! ça ira, ça ira, ça ira
Suivant les maximes de l'Évangile;
Ah ! ça ira, ça ira, ça ira,
Du Législateur tout s'accomplira ;
Celui qui s'élève, on l'abaissera ;
Et qui s'abaisse, on l'élèvera.
Ah ! ça ira, ça ira, ça ira,
Le peuple en ce jour sans cesse répète,
Ah ! ça ira, ça ira, ça ira,
Malgré les mutins, tout réussira.

Le vrai catéchisme nous instruira
Et l'affreux fanatisme s'éteindra;
Pour être à la loi docile,
Tout Français s'exercera.
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Le peuple en ce jour, sans cesse répète;
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Malgré les mutins, tout réussira.

Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Pierrot et Margot chantent à la guinguette,
Ah! ça ira, ça ira, ça ira.
Réjouissons-nous, le bon temps reviendra.
Le peuple français jadis à *quia*.
L'aristocrate dit: *Mea culpa*.
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Le clergé regrette le bien qu'il a,
Par justice la nation l'aura;
Par le prudent Lafayette,
Tout trouble s'apaisera.
Ah! ça ira, ça ira, ça ira, etc.

Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Par les flambeaux de l'auguste assemblée,
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Le peuple armé, toujours se gardera.
Le vrai d'avec le faux l'on connaitra,
Le citoyen pour le bien soutiendra.
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Quand l'aristocrate protestera,

Le bon citoyen au nez lui rira;
    Sans avoir l'âme troublée,
    Toujours le plus fort sera.
Ah ! ça ira, ça ira, ça ira,
Le peuple en ce jour sans cesse répète ;
Ah ! ça ira, ça ira, ça ira,
Malgré les mutins tout réussira.
Ah ! ça ira, ça ira, ça ira,
Petits comme grands sont soldats dans l'âme.
Ah ! ça ira, ça ira, ça ira, etc.

Pendant la guerre, aucun ne trahira.
Avec cœur tout bon Français combattra ;
S'il voit du louche, hardiment parlera.
Ah ! ça ira, ça ira, ça ira,
La liberté dit : Vienne qui voudra,
Le patriotisme lui répondra,
    Sans craindre ni feu ni flammes,
    Le Français toujours vaincra !
Ah ! ça ira, ça ira, ça ira,
Le peuple en ce jour sans cesse répète ;
Ah ! ça ira, ça ira, ça ira,
Malgré les mutins tout réussira.

LADRÉ, *chanteur public.*
Musique de BÉCOURT.

Histoire abrégée de l'Opéra.

L'invention des *opéras* ou représentations en musique accompagnées de danses, de machines et de décorations, est due aux Italiens. On avait tenté plusieurs fois, mais sans succès, de les introduire en France, lorsque l'abbé Perrin, qui avait la place d'introducteur des ambassadeurs près de Gaston de France, duc d'Orléans, entreprit de naturaliser chez nous ce spectacle. Il composa une pastorale qu'il fit mettre en musique par Cambert, intendant de la musique de la reine mère. Cette pièce, qui fut d'abord chantée à Issy, chez M. de La Haye, fut si goûtée, quoique exécutée sans machines et sans danses, que le cardinal Mazarin en fit donner à Vincennes plusieurs représentations devant le roi.

L'abbé Perrin composa ensuite une

Ariadne, dont on fit plusieurs répétitions; mais la mort du cardinal, arrivée en 1661, empêcha qu'elle fût jouée, et suspendit pour un temps le progrès des opéras naissants. Cependant l'abbé Perrin poursuivit son projet, et il obtint enfin, en 1669, des lettres patentes pour l'établissement d'une *Académie des opéras* en langue française. Il s'associa pour la musique avec Cambert, pour les machines avec le marquis de Sourdéac, et fit représenter à Paris, sur le théâtre de l'hôtel de Guénégaud, l'opéra de *Pomone*, au mois de mars 1671. Les danses étaient de la composition de Beauchamp, surintendant des ballets du roi.

Le rôle de Pomone fut chanté par une demoiselle de Castilly, et pour remplir les autres rôles, on avait fait venir du Languedoc plusieurs musiciens.

La nouveauté de ce spectacle attira la foule, et le succès se soutint pendant huit mois entiers. Mais le marquis de

Sourdeac, sous prétexte des avances qu'il avait faites, s'empara des recettes, puis du théâtre, et déposséda l'abbé Perrin. Pour se passer de son ancien associé, il eut recours à Gilbert, secrétaire des commandements de la reine Christine, et poëte qui n'était pas sans mérite. Gilbert composa une pièce intitulée *les Peines et les Plaisirs de l'amour*, qui fut représentée sur le théâtre de la rue Guénégaud. Les auteurs de la musique, des danses, l'inventeur des machines et les acteurs furent les mêmes que dans *Pomone*, excepté que le rôle de Climène fut joué par mademoiselle Brigogne.

Le roi s'intéressa beaucoup à ce nouveau spectacle, et crut ne pouvoir le mettre en meilleures mains que dans celles de Lulli, qui était surintendant de sa musique. Il lui fit expédier des lettres de privilége pour la représentation des opéras.

Dans ces lettres patentes, le roi per met à Lulli d'établir une *Académie*

royale de musique. Tel est le titre que prit dès lors l'Opéra. « Nous l'érigeons, est-il ajouté, sur le pied de celles des académies d'Italie, *où les gentilshommes chantent publiquement en musique sans déroger*, voulons et nous plaist que tous gentilshommes et demoiselles puissent chanter auxdites pièces et représentations de notre Académie royale, sans que pour ce ils soient censés déroger audit titre de noblesse et à leurs priviléges. »

Lulli établit son théâtre au jeu de paume du Bel-Air, près de la rue Guénégaud, et donna au public, en 1672, *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, pastorale composée de fragments de différents ballets, dont il avait fait la musique pour le roi, sur les paroles de Quinault. Ce fut un Italien nommé Vigarani qui conduisit les machines.

Dans le ballet, dont une partie avait été composée par Lulli et l'autre par des Brosses, parurent de très-grands seigneurs, le duc de Monmouth, le duc

de Villeroy et le marquis de Rassen, qui dansèrent en présence du roi avec les danseurs de ce spectacle, les sieurs Beauchamp, Saint-André, Favier et La Pierre, dont les noms se trouvent aux ballets des pièces de Molière.

Depuis ce moment, presque tous les opéras furent composés en société par Quinault et Lulli, qui furent les véritables créateurs de ce genre en France. Il n'est personne qui ne sache combien cette association produisit de chefs-d'œuvre.

Thomas Corneille fit pour Lulli *Psyché* et *Bellérophon*, et Campistron fit *Acis et Galatée*.

Molière étant mort le 17 février 1673, le roi donna le théâtre du Palais-Royal, qu'occupait la troupe de ce célèbre comique, à l'Académie royale de musique.

Lulli l'occupa jusqu'en 1687, lorsqu'il mourut au mois de mars [1]. Son

[1] Lulli, mort à cinquante-quatre ans, a été en-

gendre, Nicolas de Francinet, maître d'hôtel du roi, obtint sa survivance, et prit, en 1698, pour associé Dumont, écuyer du dauphin.

Lulli avait fait le premier acte d'*Achille et Polyxène*, opéra de Campistron, dont la musique fut achevée par Colasse, maître de la musique de la chambre et de la chapelle du roi. Ce successeur de Lulli a composé dix opéras. Les deux fils de Lulli en composèrent aussi quelques-uns, ainsi que Marin Marais, Desmarets, Charpentier, Bouvard, La Coste, Destouches, Cam pra et Lalande.

En 1712, Destouches fut créé in specteur général de la régie de l'Aca démie royale de musique. Nous ne saurions nommer tous les musiciens qui firent représenter des ouvrages à l'Opéra. Nous signalerons cependant Mouret, Rebel et Francœur, de même

terré dans l'église des Petits-Pères, près la place Notre-Dame des Victoires, où l'on voit encore son tombeau.

que nous citerons parmi les auteurs des paroles les noms célèbres de Fontenelle, La Motte, et ceux de Danchet, Pellegrin, Cahusac, Roi et Moncrif.

Ce fut en 1733 qu'un homme justement célèbre, Rameau, qui ne se lança cependant dans la carrière du théâtre qu'à l'âge de cinquante ans, jeta un nouvel éclat sur la scène lyrique, et composa trente opéras, parmi lesquels on distingue comme ses chefs-d'œuvre *Dardanus* et *Castor et Pollux*. Il mourut en 1764, âgé de plus de quatre-vingts ans.

Mais la musique devait subir une nouvelle révolution, et Gluck vint en France en 1770, précédé d'une réputation immense et justement méritée. Il ne trouvait pas à la langue italienne assez de nerf pour se mettre à l'unisson des passions violentes; il pensa que la scène française, par la régularité de son ordonnance et la progression de son intérêt, était plus favorable à l'unité, condition qui l'occupait avant

toute chose. Enfin le public français devait être, selon lui, le plus sensible à la vérité dramatique. C'était un rôle assez piquant pour un étranger, que celui de relever notre langue de l'anathème prononcé contre elle par le plus éloquent des écrivains français, Jean-Jacques Rousseau.

Il fit alors la musique d'*Iphigénie en Aulide*, dont le bailli du Rollet coupa le poëme d'après celui de Racine, en conservant, autant que possible, l'admirable versification du poëte.

Du Rollet écrivit à l'administration de l'Opéra et l'engagea à faire venir le musicien à Paris. L'idée d'une révolution musicale souleva une violente opposition; mais on eut recours à la dauphine Marie-Antoinette, qui avait beaucoup d'attachement pour son ancien maître, et qui fut heureuse de lever tous les obstacles. Gluck se mit en route à l'âge de soixante ans. *Iphigénie* fut représentée le 19 avril 1774 et fit époque ; l'effet en fut prodigieux ; il en

fut de même d'*Orphée* et d'*Alceste*. La musique ancienne, justement alarmée, voulut opposer à Gluck un rival ; les partisans de celle-ci obtinrent qu'on fît venir en France Piccini, qui était célèbre en Italie. Alors commença cette guerre qui fit tant de bruit, entre les *gluckistes* et les *piccinistes*. Le théâtre devint une véritable arène, quelquefois sanglante. Chaque matin, dans les feuilles publiques, c'était une grêle d'injures et d'épigrammes ; tout Paris était en insurrection. Les hostilités durèrent jusqu'à ce que le compositeur allemand fût retourné à Vienne. Avant son départ, en 1780, il donna *Armide* et *Iphigénie en Tauride*. Il mourut à Vienne, le 15 novembre 1787, d'une attaque d'apoplexie.

Gluck a fait de l'art dramatique un langage sublime qui captive l'âme tout entière. Sa musique fait oublier par un étonnant prestige que c'est par l'oreille qu'elle arrive au cœur. « Grâce à ce grand homme, a dit un juge compé-

tent, l'opéra n'offre plus *un concert dont le drame est le prétexte ;* il a tout l'intérêt de la tragédie ; c'est Corneille, c'est Racine traduits dans une langue nouvelle ; c'est le sublime et le pathétique de ces grands poëtes. »

Piccini marcha sur les traces de son rival dans *Iphigénie en Tauride* et dans la *Didon*, dont Marmontel avait écrit le poëme.

Salieri, à qui Gluck avait remis l'opéra des *Danaïdes*, que sa santé ne lui permettait pas d'écrire, obtint un succès auquel succéda celui de *Tarare*, que Beaumarchais lui avait confié.

Nous arrivons à Sacchini, qui obtint un éclatant succès avec les opéras de *Dardanus*, *Renaud* et *Chimène*. Son plus bel ouvrage fut *Œdipe à Colonne*, que la cour accueillit avec un grand enthousiasme, mais dont l'apparition à Paris fut retardée par des obstacles de mille espèces. Ce ne fut que quatre mois après la mort du célèbre compositeur qu'on représenta à l'Opéra *Œdipe*

à Colonne, qui restera l'un des chefs-d'œuvre du genre, autant par le génie du musicien que par la beauté du poëme de Guillard. La musique de Sacchini, simple et gracieuse, est rehaussée par une mélodie et une harmonie toujours correctes ; aussi a-t-elle défié les outrages du temps, malgré les révolutions opérées depuis un demi-siècle dans l'art musical.

Nous terminerons la liste des musiciens célèbres qui ont illustré l'opéra par le nom de Grétry, qui a dit dans un de ses ouvrages : « Ma musique n'est pas aussi énergique que celle de Gluck, mais je la crois la plus vraie de toutes les compositions dramatiques. Je n'ai pas exalté les têtes par un superlatif tragique, mais j'ai révélé l'accent de la vérité. »

Treize ouvrages de ce maitre ont été joués au grand Opéra; plusieurs appartiennent au genre comique.

Les ouvrages qui ont obtenu le plus de succès jusqu'en 1827 sont : *la Lampe*

merveilleuse, d'Étienne et Nicolo ; *la Vestale*, de Jouy et Spontini ; *Fernand Cortez*, des mêmes auteurs ; *Aristippe*, de Leclerc et Giraud, musique de Kreutzer.

Alors apparut une nouvelle ère musicale avec *le Siége de Corinthe*, qui nous fit connaître le célèbre Rossini.

Cet illustre *maestro* qui, depuis 1810, avait commencé à briller sur les théâtres d'Italie, où il avait donné *Tancredi*, *il Barbiere*, *Otello*, *la Gazza ladra*, *la Cenerentola*, n'aurait pas cru sa gloire complète s'il ne l'avait consacrée sur la scène lyrique française. Ce hardi novateur a lancé la mélodie dans des routes nouvelles, et changé tout le système lyrico-dramatique des Italiens, en appelant l'orchestre à concourir à l'intérêt qui, précédemment, se portait uniquement sur la partie vocale. Cependant des critiques prétendent que Rossini, qui osa lutter avec Paesiello et Mozart, est au-dessous du premier pour la mélodie et du second pour l'harmo

nie; que ses ouvertures sont faibles, qu'il se répète trop, et qu'il néglige presque toujours la règle fondamentale de tous les beaux-arts, c'est-à-dire l'ensemble, qui doit régner dans une composition, regardée comme un tout dont les parties s'enchaînent et se prêtent un appui mutuel. Le chef-d'œuvre de Rossini, *Guillaume Tell*, parodié sur sa musique par des auteurs français, est comme poëme un ouvrage très-irrégulier et sans intérêt. Il est vrai que, dans un opéra italien, il ne s'agit guère que de flatter l'oreille par quelques airs et quelques morceaux d'éclat, la pièce n'étant qu'un cadre auquel on ne fait point d'attention. C'est le système op posé qu'avait suivi Gluck et qu'ont toujours adopté les grands maîtres de la scène lyrique; c'est celui que suivent encore Meyerbeer et Halévy, et qui a fait le grand succès de *Robert le Diable*, des *Huguenots* et de *la Juive*, dont les poëmes, écrits par Scribe, sont de vraies compositions dramatiques où l'intérêt du su-

jet, la splendeur du spectacle concourent au bel ensemble de l'opéra.

Peut-on parler de l'Opéra sans citer quelques-uns des noms qui y sont devenus célèbres, et sans citer pour le chant Cheron, Lays, Rousseau, la fameuse Saint-Huberty, et sous l'empire, Dérivis, Nourrit et madame Branchu, puis de nos jours, Duprez, mademoiselle Falcon et madame Stolz ?

La danse a eu aussi ses célébrités dans les Gardel, les Vestris, et les demoiselles Sallé, Camargo, Guimard, génération à laquelle a succédé celle des Clotilde, des Bigottini, et ensuite celle de Taglioni, d'Essler, puis d'une foule d'autres sylphides dont la reine est aujourd'hui la ravissante Carlotta Grisi.

Maintenant que les décorations et les costumes sont si perfectionnés, on ne saurait s'imaginer à quel point ils furent longtemps ridicules à l'Opéra.

Au Théâtre-Français, sous Louis XIV, les acteurs de tragédie étaient vêtus du

costume qu'on portait à la cour, y joignaient une écharpe en ceinture, et avaient la tête embarrassée de la volumineuse perruque du temps, sur laquelle on plaçait une couronne de laurier ou un chapeau garni de plumes.

A l'Opéra, les costumes étaient d'imagination et ne ressemblaient à ceux d'aucun temps, d'aucune nation. Les dieux, les bergers, les rois, les héros figuraient ornés de guirlandes de fleurs, et tous portaient des paniers comme les femmes d'alors.

En 1681, on vit pour la première fois des danseuses paraître sur le théâtre de l'Opéra; jusqu'alors ces emplois avaient été remplis par des hommes habillés en femmes.

Les danseurs parurent longtemps avec des masques, et il n'y a guère qu'une soixantaine d'années qu'ils ont dansé à visage découvert.

En 1719, l'Opéra était encore éclairé par des chandelles. En cette année, par la munificence du fameux contrôleur

général Law, on leur substitua des bougies.

Quoique nous l'ayons tracée rapidement et en passant sur beaucoup de détails, l'histoire du théâtre de l'Opéra ne serait pas complète si nous n'y joignions pas celle des différentes salles dans lesquelles ce spectacle a été établi.

Le théâtre du Palais-Royal, dont Sauval dit[1] qu'il était le plus commode et le mieux entendu de tous, ne consistait qu'en vingt-sept degrés ou gradins et deux rangées de loges. Les degrés n'avaient que quatre ou cinq pouces de hauteur; les spectateurs du vingt-septième degré n'étaient point au-dessus des acteurs. Les femmes de la cour faisaient porter des fauteuils ou des chaises que l'on posait sur ces degrés.

L'entrée de ce spectacle était sur la place du Palais-Royal, et on y parvenait par un cul-de-sac étroit qui s'ouvrait sur la façade du palais. Le théâtre qui

[1] *Antiquités de Paris*, tome III, page

lui était contigu n'avait rien qui le caractérisât. Un incendie le détruisit en 1763, et pendant qu'on le reconstruisit les acteurs jouèrent au théâtre des machines du château des Tuileries.

En 1770, la nouvelle salle fut achevée et ouverte au public, qui s'y porta avec une affluence extraordinaire. Elle fut plus élégante que celle qui avait été incendiée; on y trouvait quatre rangs de loges. Après douze ans d'existence, cette salle devint encore la proie des flammes au mois de juin 1781.

C'était sur ce nouveau théâtre qu'avaient brillé le danseur Dauberval, le chanteur Legros, et Sophie Arnould, célèbre par la vivacité de son esprit et ses heureuses et fines reparties.

On bâtit alors une salle provisoire près de la Porte Saint-Martin; elle fut achevée dans l'espace de soixante-quinze jours. Les acteurs de l'Opéra y jouèrent jusqu'en 1793, époque où ils allèrent établir leur spectacle dans la salle que la demoiselle Montausier

avait fait élever dans la rue Richelieu, vis-à-vis la Bibliothèque royale. L'Opéra y resta jusqu'au 13 février 1821, époque d'un événement affreux, l'assassinat du duc de Berry. L'édifice fut démoli et le spectacle transféré d'abord au théâtre de Louvois, puis au théâtre Favart, et enfin dans la salle où il est actuellement, rue Lepelletier, sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Choiseul. Il y fut installé en 1821.

Telles sont les différentes migrations de l'Opéra, qui attend un emplacement définitif, la salle où il est aujourd'hui n'étant que provisoire. Cependant cette salle est encore la plus belle de Paris, et les talents de tout genre que l'on y admire font de l'Opéra le premier spectacle du monde.

MORCEAUX TIRÉS DE L'OPÉRA.

Le lecteur a pu déjà remarquer dans ce recueil des morceaux tirés d'opéras, mais ils ont été ainsi classés à cause de leur analogie avec les chansons qui les entourent. Cette observation s'applique également aux morceaux tirés de l'Opéra-Comique et du Vaudeville.

Chanson de la Muette de Portici.

BARCAROLLE.

Amis, la matinée est belle :
Sur le rivage assemblez-vous ;
Montez gaîment votre nacelle,
Et des vents bravez le courroux.
Conduis ta barque avec prudence,
Pêcheur, parle bas,
Jette tes filets en silence ;
Pêcheur, parle bas :
Le roi des mers ne t'échappera pas. *bis.*

L'heure viendra, sachons l'attendre ;
Plus tard nous saurons la saisir.

Le courage fait entreprendre,
Mais l'adresse fait réussir.
Conduis ta barque avec prudence, etc.

Pêcheur, sur la mer orageuse
Brave la mort et le destin;
Pour une action périlleuse,
Vogue sans peur, en vrai marin.
Conduis ta barque avec prudence, etc.

Ne redoute pas la baleine;
Le temps est calme : il faut partir.
Si la conquête est incertaine,
Brave, ne crains pas de mourir.
Conduis ta barque avec prudence,
    Pêcheur, parle bas,
Jette tes filets en silence;
    Pêcheur, parle bas:
Le roi des mers ne t'échappera pas. *bis.*

Paroles de SCRIBE, *musique d'*AUBERT.

Vaudeville de Colinette à la Cour.

LA FÊTE DES BONNES GENS.

Cette jolie chanson était le vaudeville final de l'opéra de *Colinette à la*

Cour, qui fut joué pour la première fois à l'Académie royale de musique, le 1er janvier 1782. L'air est une de ces compositions franches et naïves comme en faisait Grétry, qui y mettait toujours de la mélodie et du chant. Le grand Opéra ne croyait pas déroger alors en donnant des pièces gracieuses et amusantes, dont tout le monde retenait les airs, comme on avait retenu ceux du *Devin de village* de Rousseau. Aujourd'hui l'on appelle cela *perruque* et *rococo;* et l'on ne doit pas oublier, à la honte du siècle, qu'il y a quelques années, à une représentation du *Devin de village*, un impertinent jeta une perruque sur le théâtre. Il n'en est pas moins vrai que les dernières reprises des charmants opéras de Grétry et de Monsigny, à l'Opéra-Comique, ont prouvé que le gracieux et le naturel devaient toujours réussir.

L'amitié vive et pure
Donne ici des plaisirs vrais;

C'est la simple nature
Qui pour nous en fait les frais.
Gaîté franche, amour honnête,
Ramènent le bon vieux temps.
Chez nous, c'est encor la fête,
La fête des bonnes gens.

Chez nous le mariage
N'est que l'accord de deux cœurs.
D'un si doux esclavage
Les nœuds sont tissus de fleurs.
Du bonheur on est au faîte,
Sitôt qu'on a des enfants.
En famille on fait la fête,
La fête des bonnes gens.

La bergère sévère
Prend gaîment le verre en main;
L'amour au fond du verre
Se glisse et passe en son sein.
Pour l'amant, quelle conquête!
Tous deux en sont plus charmants.
L'amour embellit la fête,
La fête des bonnes gens.

Par de grands airs tragiques
A la ville on attendrit.
Par des concerts rustiques
Au village on réjouit.
Sans vous fatiguer la tête
Par des accords trop savants,

Venez tous rire à la fête,
La fête des bonnes gens.

Paroles de LOURDET DE SANTERRE,
musique de GRÉTRY.

Notice sur les Mystères d'Isis.

La réputation de Mozart faisait désirer depuis longtemps que ses chefs-d'œuvre fussent nationalisés en France. On avait déjà parodié, en 1793, *le Nozze di Figaro*, on fit choix, en 1801, de *la Flûte enchantée*, qui jouissait en Allemagne d'une grande réputation, et que M. Morel, le grand faiseur de l'Opéra, ajusta sous le titre des *Mystères d'Isis*. Malgré la faiblesse du poëme, la pièce eut un grand succès, grâce à l'admirable musique de Mozart. On répéta partout l'air *la Vie est un voyage*, chanté délicieusement par Laïs. Le motif de cet air ne parut cependant pas nouveau, et en effet il avait été employé

dans un joli opéra-comique, *les Visitandines*. Voici à ce sujet une anecdote peu connue : Gaveaux, qui jouait dans cette pièce le rôle de Belfort, n'était pas content de l'air que lui avait fait Devienne sur le rondeau *Enfant chéri des dames*. « Fais-en un autre, » lui dit Devienne. En effet, Gaveaux apporta le lendemain l'air charmant qui eut le plus grand succès, et qu'il avait sans façon imité de celui de Mozart, qui n'était pas connu en France ; il n'avait fait qu'en changer le mouvement.

Depuis la représentation des *Mystères d'Isis*, on a donné en France d'autres opéras de Mozart ; le *Don Juan* fut représenté en 1805 à l'Académie impériale de musique, et *le Nozze di Figaro* à l'Opéra-Buffa en 1807.

Mozart ne fut pas témoin du succès que sa musique obtint sur les théâtres de France ; il mourut à Vienne en 1792, âgé seulement de trente-six ans.

COUPLETS DES MYSTÈRES D'ISIS.

La vie est un voyage,
Tâchons de l'embellir :
Jetons sur ce passage
Les roses du plaisir. *ter.*
Dans l'âge heureux de la jeunesse,
L'amour nous flatte, il nous caresse
Il nous présente le bonheur,
Puis il s'envole : on voit l'erreur.
Hélas ! que faire ?
Tâcher de plaire. *bis.*
Du bien présent savoir jouir,
Sans trop songer à l'avenir. *ter.*

A la ville, au village,
On n'est content de rien :
Pensons comme le sage
Qui dit que tout est bien. *ter.*
Le bonheur n'est qu'imaginaire,
Chacun sourit à sa chimère ;
Chantons, célébrons tour à tour
Bacchus, le plaisir et l'Amour.
Que sous la treille
Le plaisir veille. *bis.*
Tenant le flambeau de l'Amour,
Bacchus sera le dieu du jour. *ter.*

Les dieux, à leur image,
Formèrent la beauté ;

Sur leur plus bel ouvrage
L'Amour fut consulté. *ter.*
Le jour, la nuit, fût-elle obscure
Sous la pourpre, sur la verdure,
Suivons l'Amour et la gaité
Aux autels de la volupté.
Ah! quel délire!
Pour qui respire : *bis.*
L'encens par l'Amour présenté,
Des dieux c'est la félicité! *ter.*

Paroles de MOREL, *musique de* MOZART, *arrangée par* LACHNITH.

Romance de la Juive.

LÉOPOLD.

Loin de son amie,
Vivre sans plaisirs,
Ne compter la vie
Que par ses soupirs,
Voilà de l'absence
Quelle est la souffrance!
Mais voici le jour,
Maîtresse chérie,
Oui, voici le jour

Par qui tout s'oublie :
Le jour du retour.

Les cités nouvelles
Où Dieu me guida
Ne semblaient pas belles :
Tu n'étais pas là !
Tout, durant l'absence,
Est indifférence...
Mais voici le jour
Heureux et prospère,
Mais voici le jour
Où tout va me plaire :
Le jour du retour.

RACHEL.

Quelle voix chérie,
Si douce à mon cœur,
Me rend à la vie
Ainsi qu'au bonheur ?
J'avais, dans l'absence,
Perdu l'espérance !
Béni soit le jour
Qui vers moi t'amène ;
Béni soit le jour
Où finit ma peine :
Le jour du retour.

Paroles de SCRIBE, *musique d'*HALÉVY.

Couplet de la Juive.

ÉLÉAZAR.

Rachel, quand du Seigneur la grâce tutélaire
A mes tremblantes mains confia ton berceau,
J'avais à ton bonheur voué ma vie entière,
O Rachel, et c'est moi qui te livre au bour-
[reau !
J'entends une voix qui me crie :
« Préservez-moi de la mort qui m'attend.
Je suis si jeune, et je tiens à la vie :
Mon père, épargnez votre enfant. »
Et d'un seul mot, arrêtant la sentence,
Je puis te soustraire au trépas !
J'abjure à jamais ma vengeance,
Non, Rachel, tu ne mourras pas !

Paroles de Scribe, *musique d'*Halévy.

Couplets d'Aristippe.

Connaissez ma philosophie ;
Je possède en suivant ses pas

Tous les biens qui charment la vie ;
Ces biens ne me possèdent pas.

Des plaisirs permis à la terre
Je prends l'exemple dans les cieux :
Minerve, qu'on dit si sévère,
Boit le doux nectar chez les dieux.

En suivant leur philosophie,
Comme eux je possède ici-bas
Tous les biens qui charment la vie
Ces biens ne me possèdent pas.

Tour à tour, du chant, de la danse,
Belles disputez l'heureux prix ;
Aux lauriers qu'Apollon dispense
Joignez les myrtes de Cypris.

Ah ! suivez ma philosophie :
Vous posséderez sur ses pas
Tous les biens qui charment la vie,
Mais qui ne vous possèdent pas.

Sur les fleurs fraîchement écloses,
Marchons doucement, sans regrets,
Vers ce terme où lauriers et roses
Céderont la place aux cyprès.

Oui, voilà ma philosophie,
Et je possède dans ses bras

Tous les biens qui charment la vie ;
Ces biens ne me possèdent pas.

Paroles de GIRAUD, *musique de* KREUTZER.

Couplets d'Anacréon.

Si des tristes cyprès,
Si du fatal rivage,
On pouvait à grands frais
S'épargner le voyage,
J'aimerais fort
Un bon trésor,
Et le jour qu'à ma porte
La mort frapperait,
Ma voix lui dirait :
Prends, emporte
Mon or, mes trésors pour jamais
Au séjour des regrets!...
Mais des tristes cyprès,
Mais du fatal rivage,
Au gré de mes souhaits,
Sauve-moi le voyage.

Mais, hélas! tous les biens
Et d'Europe et d'Asie

Sont d'impuissants moyens
Pour prolonger la vie.
Du seul plaisir
Je sais jouir,
Et moissonner les roses.
Adieu, je l'entend
Qui chante gaîment.
Vieillards moroses,
Fuyez Plutus et ses appas;
Tout finit ici-bas: *bis.*
Suivez, suivez mes pas.
Au déclin de la vie
L'univers ne vaut pas
Un beau jour qu'on envie.

Paroles de GUY, *musique de* GRÉTRY.

Couplets de Tarare.

Cet opéra, que Beaumarchais appela *mélodrame*, fut représenté pour la première fois le 8 juin 1787 et repris le 3 août 1790, augmenté du couronnement de *Tarare*. L'auteur de *Figaro* fit précéder la nouvelle édition d'une énorme préface dans laquelle il cherche

à prouver que lorsqu'il avait composé sa pièce, il avait fait un acte de courage. « Citoyens, s'écrie-t-il, souvenez-vous du temps où vos penseurs inquiétés, forcés de voiler leurs idées, s'enveloppaient d'allégories, et labouraient péniblement le champ de la révolution. Après quelques autres essais, je jetai dans la terre, à mes risques et périls, ce germe d'un chêne civique au sol brûlé de l'Opéra. »

Il avait lutté pendant six ans contre le pouvoir avant de faire représenter sa pièce, qui fit beaucoup de scandale et obtint d'abord peu de succès. Cependant, tout en disant que la pièce était mauvaise, tout le monde y courait.

Beaumarchais avait prétendu faire un opéra philosophique. « Une maxime à la fois consolante et sévère, disait-il, est le sujet de mon ouvrage. » C'est celle par laquelle il le termina :

Mortel, qui que tu sois, prince, prêtre ou [soldat,

Homme! ta grandeur sur la terre
N'appartient point à ton état :
Elle est toute à ton caractère.

Le couronnement de Tarare, ajouté en 1790, était une allusion à la liberté française et une amplification de ces paroles de Mirabeau : *La liberté fera le tour du monde!*

De tout le fatras dont Beaumarchais avait fait sa pièce, composition bizarre et informe, durement versifiée, il n'est resté que les couplets de *Calpigi*, dont l'air charmant de Salieri fit la vogue, et qui est encore employé aujourd'hui par les vaudevillistes et les chansonniers.

CALPIGI.

Je suis né natif de Ferrare.
Là, par les soins d'un père avare
Mon chant s'étant fort embelli,
Ahi! povero Calpigi!
Je passai du Conservatoire
Premier chanteur à l'oratoire
Du souverain di Napoli :
Ah! bravo, caro Calpigi.

La plus célèbre cantatrice
De moi fit bientôt par caprice
Un simulacre de mari.
Ahi ! povero Calpigi !
Mes fureurs ni mes jalousies
N'arrêtant point ses fantaisies,
J'étais chez moi comme un zéro :
Ahi ! Calpigi povero !

Je résolus, pour m'en défaire,
De la vendre à certain corsaire,
Exprès passé de Tripoli :
Ah ! bravo, caro Calpigi !
Le jour venu, mon traître d'homme,
Au lieu de me compter la somme,
M'enchaîne au pied de leur châlit :
Ahi ! povero Calpigi !

Le forban en fit sa maîtresse ;
De moi, l'argus de sa sagesse ;
Et j'étais là tout comme ici :
Ahi ! povero Calpigi !

ATAR.

Qu'avez-vous à rire, Spinette ?

CALPIGI.

Vous voyez ma fausse coquette.

ATAR.

Dit-il vrai ?

SPINETTE.

Signor, è vero.

CALPIGI.

Ahi ! Calpigi povero !

Paroles de BEAUMARCHAIS, *musique de* SALIERI.

Histoire abrégée de l'Opéra-Comique.

L'opéra-comique, ce genre vraiment national en France, a dû son origine au vaudeville, qui lui-même a pris naissance dans les théâtres de la foire. Au lieu de nier son origine plébéienne, il doit se glorifier de s'être élevé si haut lorsqu'il était sorti de si bas.

Nous croyons qu'il sera intéressant de donner à nos lecteurs une idée de ce qu'étaient les théâtres forains, dont les traces sont perdues depuis longtemps, et qui ont tant diverti nos aïeux.

Il y avait à Paris deux foires Saint-Germain et une foire Saint-Laurent. Il est mention de la première foire Saint-Germain sous le règne de Phi-

lippe le Hardi, vers 1280. On n'en sait plus rien depuis le règne de Louis XII.

L'autre foire Saint-Germain, celle qui a duré jusqu'à la révolution de 1789, fut érigée par Louis XI, en 1482, et donnée à l'abbé et aux religieux de Saint-Germain avec franchise huit jours durant. Sous Charles VIII elle ne durait que quatre jours; Henri IV la fit durer trois semaines; en 1630, elle fut continuée six semaines; sous Louis XV et jusqu'à la révolution, elle durait deux mois.

L'origine de la foire Saint-Laurent est inconnue; tout ce que l'on en sait, c'est qu'elle a pris son nom de l'église Saint-Laurent dont elle était voisine, et qu'elle se tenait le jour de la fête de ce saint. Elle appartenait aux prêtres de la mission de Saint-Lazare.

Ces foires étaient garnies de boutiques et d'échopes où l'on vendait toutes sortes de marchandises; ensuite on y fit voir des animaux curieux. Il se passa beaucoup de temps avant qu'il

s'y introduisît des spectacles de quelque genre que ce fût. Les premiers que l'on y vit furent des marionnettes, et le fameux Brioché y transporta les siennes. Scarron en parle dans sa description burlesque de la foire Saint-Germain.

En 1646, le lieutenant civil accorda une permission à des danseurs de corde, et en 1678 ces bateleurs jouèrent pour la première fois une espèce de pièce mêlée d'intermèdes et d'exercices, intitulée *les Forces de l'Amour et de la magie*.

Les danseurs de corde, sauteurs et montreurs de marionnettes donnaient leurs jeux dans des baraques que l'on appelait des loges, et qui n'étaient point faites en forme de salles de spectacle comme elles l'ont été depuis.

Une loge était un lieu fermé avec des planches, où l'on dressait des échafaudages pour les spectateurs, une corde tendue pour les danseurs, et une estrade peu élevée pour les sauteurs.

En 1690, Alexandre Bertrand aug-

menta son jeu de marionnettes d'une troupe de jeunes acteurs qui représentèrent une petite comédie.

Les comédiens français réclamèrent contre cette innovation. La loge fut abattue par ordre du lieutenant de police ; Bertrand se réfugia à la foire Saint-Laurent.

En 1697, la suppression de la troupe des comédiens italiens offrit une ressource aux entrepreneurs des jeux de la foire, qui, se regardant comme héritiers de leurs pièces de théâtre, en jouèrent plusieurs fragments et ajoutèrent à leurs troupes des acteurs capables de les représenter. Le public y courut en foule. Alors on construisit des salles de spectacle en forme, théâtre, loges, parquet, etc.

On ne saurait se faire une idée des persécutions qu'essuyèrent les malheureux forains de la part des comédiens français, et de la persistance avec laquelle ils y résistèrent. Sentences de police, ordres du parlement, ils élu-

daient tout. On démolissait leurs théâtres, ils les rebâtissaient.

On ne leur permettait de jouer que des scènes détachées, ils appelaient du lieutenant de police au parlement, qui suspendait l'exécution des sentences ; enfin, triomphant de tous les obstacles, les forains furent tout à fait établis vers 1700. Ils prirent un arrangement avec l'Opéra, et se firent quelques amis parmi les comédiens français. L'Opéra, en vertu de ses priviléges, leur accorda la permission de chanter, et, moyennant un droit qu'ils s'obligèrent à payer, leurs pièces devinrent des comédies mêlées de changements de décorations, de machines, de musique et de ballets.

En 1708, Dominique Biancolelli, fils de Dominique, l'excellent arlequin de la Comédie-Italienne, débuta à la foire Saint-Laurent par une pièce de sa composition, intitulée *Arlequin gentilhomme par hasard*. L'acteur et la pièce eurent le plus grand succès. Ce

comédien quitta la foire en 1717 pour débuter au Théâtre-Italien.

En 1712, Le Sage, Fuzelier et d'Orneval commencèrent à composer des pièces purement en vaudevilles, et le spectacle prit de ce moment le nom d'Opéra-Comique.

On mêla peu à peu de la prose ou des vers avec les couplets pour mieux les lier ensemble et pour se dispenser d'en faire de trop communs.

Mais il survint une défense aux forains de parler. Les comédiens français avaient obtenu un arrêt qui défendait à ceux-ci de donner aucune comédie par dialogue ou par monologue. Les forains eurent recours aux écriteaux, c'est-à-dire que chaque acteur avait son rôle écrit en gros caractères sur du carton qu'il présentait aux yeux des spectateurs. Ces inscriptions parurent d'abord en prose, après cela on les mit en chansons; mais comme ces écriteaux embarrassaient sur la scène, on les fit descendre du ceintre. Deux enfants ha-


Geoffroy
PIRON

billés en amours, et suspendus en l'air déroulaient l'écriteau, l'orchestre jouait l'air du couplet, et des personnes placées dans la salle le chantaient pendant que les acteurs y accommodaient leurs gestes.

L'Opéra-Comique vécut pendant quelques années; mais, en 1721, le privilége fut ôté à la troupe qui l'avait, puis, en 1722, le spectacle fut fermé tout à fait. Les acteurs s'avisèrent alors de louer une loge et d'y faire représenter leurs pièces par des marionnettes. Cette nouveauté réussit.

Après beaucoup de vicissitudes qu'il serait trop long de décrire, l'ancien Opéra-Comique passa, en 1743, dans les mains de Jean Monnet, homme d'esprit, qui attacha à son théâtre des auteurs dont le talent commençait à plaire au public; c'étaient, entre autres, Piron, Vadé et Favart.

Il est curieux de voir, dans les *Mémoires* de Monnet, l'état d'avilissement dans lequel le théâtre de l'Opéra-

Comique était tombé, par la négligence du directeur Ponteau, ce qui en avait absolument éloigné la bonne compagnie.

« La livrée, dit-il, s'était emparée du parterre ; elle décidait des pièces, sifflait les acteurs et quelquefois même ses maîtres quand ils s'avançaient trop sur le devant de la scène. (On sait qu'à cette époque il y avait des deux côtés de la scène des banquettes pour les spectateurs.) Les loges des actrices étaient ouvertes à tout le monde ; la salle et le théâtre étaient construits comme les loges des baladins. La garde s'y faisait par un officier de police et sept à huit soldats de robe courte. L'orchestre était composé par des gens qui jouaient aux noces et aux guinguettes ; la plupart des danseurs figuraient avec des bas noirs et des culottes de drap de couleur. Rien, en un mot, n'était si sale, si dégoûtant même que les accessoires de ce spectacle. »

Monnet obtint une ordonnance du


Geoffroy
VADÉ
de Gonet édit.

roi qui défendait les entrées à la livrée; il fit construire un amphithéâtre, réparer et décorer la salle à neuf, chercha des sujets pour améliorer sa troupe, et eut le bonheur d'y faire entrer Préville, qui est devenu depuis un des plus célèbres acteurs du Théâtre-Français.

Pendant longtemps les opéras-comiques ne furent que des pièces dont les couplets étaient faits sur des airs connus comme nos vaudevilles; mais l'apparition en France des chanteurs italiens, nommés bouffons, inspira à Vadé l'idée de faire composer de la musique nouvelle pour ses opéras-comiques, et lorsque après un séjour de dix-huit mois, en 1753, les bouffons eurent repassé les monts, Vadé fit *les Troqueurs*, et proposa son projet à d'Auvergne, habile harmoniste. Ce compositeur réussit : il attira au spectacle de l'Opéra-Comique l'affluence des amateurs de la bonne musique; *les Troqueurs* eurent un succès de vogue.

Sedaine, Anseaume, Poinsinet, Fa-

vart et plusieurs autres suivirent l'exemple de Vadé, et on vit paraître les airs charmants des Duni, Grétry, Philidor, Monsigny, Martini, et de quelques autres musiciens moins célèbres.

Cependant plusieurs de ces pièces étaient mêlées d'airs anciens et d'airs nouveaux; peu à peu la musique prit le dessus, et le vieux vaudeville disparut tout à fait.

Ce fut en 1761 qu'eut lieu la réunion de l'Opéra-Comique avec la Comédie-Italienne. Les deux troupes alternèrent et eurent des jours fixés pour leurs représentations; mais bientôt l'Opéra-Comique tua la Comédie-Italienne.

La Muse de Favart commençait à jeter le plus vif éclat sur cette scène par *les Trois Sultanes* et *Annette et Lubin*. Bientôt après Anseaume y donna *les Chasseurs et la Laitière*, avec la jolie musique de Duni. Poinsinet fit jouer *le Sorcier* avec celle de Philidor. Sedaine et Monsigny enrichirent la scène de *Rose et Colas*.



Geoffroy

FAVART

de Gonet edit

Favart marcha de succès en succès avec *Isabelle et Gertrude*, *la Fée Urgèle*. Sedaine et Monsigny donnèrent *le Déserteur*; Marmontel et Grétry, *le Huron*, et le même compositeur, avec Anseaume, *le Tableau parlant*.

Zémire et Azor, *la Rosière de Salency*, *le Magnifique*, *Sylvain*, *la Belle Arsène*, *Félix*, et tant d'autres pièces dont il serait impossible de donner la liste, eurent des succès qui ont duré jusqu'à nos jours. Ces succès toujours croissants déterminèrent en 1789 les comédiens italiens à se retirer et à laisser le théâtre à l'Opéra-Comique. Il n'y eut de conservés que l'excellent Carlin, et Camerani, qui eut l'administration du spectacle en qualité de semainier perpétuel.

Cependant, outre les pièces à ariettes, on y joua quelquefois des drames et des comédies. Desforges y fit jouer *la Femme jalouse* et *Tom Jones à Londres*, Mercier *l'Indigent* et *la Brouette du vinaigrier*; Andrieux y donna *Anaximandre*

et *les Étourdis*. Nous pourrions en citer beaucoup d'autres qui eurent du succès. On y avait joué plus anciennement de charmantes comédies de Marivaux, telles que *les fausses Confidences* et *les Jeux de l'Amour et du Hasard*. Plusieurs de ces pièces ont été depuis jouées aux Français. Bientôt après on y joua aussi les jolis vaudevilles de Piis et Barré, genre gracieux, aussi français, plus français peut-être que l'opéra-comique lui-même, et dont nous parlerons dans une notice sur le théâtre du Vaudeville.

En 1783, le Théâtre-Italien quitta l'hôtel de Bourgogne, rue Mauconseil, et s'établit sur le terrain de M. de Choiseul, où il est encore maintenant et où il prit, en 1792, le titre de Théâtre national de l'Opéra-Comique. C'est depuis cette époque que l'on y vit des acteurs chéris du public : Caillot, Trial, Clairval, Michu, Elleviou, et que, parmi les actrices, on remarqua mesdames Dugazon et Saint-Aubin, dont les talents ne peuvent être mis en comparaison

qu'avec ceux des meilleures comédiennes du Théâtre-Français.

Marsollier et Dalayrac furent les auteurs les plus féconds et les plus heureux de l'Opéra-Comique. On leur dut *Nina*, *Camille* et vingt autres pièces à succès. *Paul et Virginie* de Kreutzer, *les Dettes* et *la Mélomanie* de Champein contenaient des airs que tout le monde retenait et chantait.

Il serait impossible de citer tous les ouvrages qui firent pendant vingt ans la fortune de ce théâtre, jusqu'à sa réunion avec le théâtre Feydeau qui, créé en 1789, lui suscita jusqu'en 1803 une dangereuse rivalité. Le privilége de ce théâtre, qui eut d'abord le titre de *Théâtre de Monsieur*, avait été donné à Léonard, coiffeur de la reine. Il joua d'abord dans la salle des Tuileries, en 1790 à la foire Saint-Germain, et en 1791 dans la nouvelle salle, rue Feydeau.

Le Théâtre de Monsieur avait d'abord joué des opéras traduits de l'italien; il joua bientôt des opéras français ;

l'émulation produisit des effets heureux, mais les deux troupes rivales ne purent se soutenir, et la réunion des talents que possédait chacune d'elles fit de l'Opéra-Comique un théâtre admirable.

Martin, Solié, Gavaudan, Juliet, mesdames Scio et Rolandeau complétèrent un ensemble que l'on ne peut comparer qu'à celui qu'offrit la réunion des comédiens français, à peu près à la même époque.

L'Opéra-Comique a subi depuis trente-trois ans bien des révolutions, il a vu briller et disparaître bien des talents aimés du public ; mais ceci devient de l'histoire contemporaine ; ces souvenirs sont trop présents pour que nous croyions nécessaire d'aller plus loin. Nous avons seulement voulu initier nos lecteurs aux commencements d'un genre qui, faible dans sa source, a pris un développement si brillant, et qui d'un spectacle forain est devenu l'un des plus intéressants de notre capitale.

Couplets du Secret.

LE MARI.

Femmes, voulez-vous éprouver
Si vous êtes encor sensibles?
Un beau matin venez rêver
A l'ombre des bosquets paisibles.
Si le silence et la fraîcheur,
Si l'onde qui fuit et murmure
Agitent encor votre cœur,
Ah! rendez grâce à la nature.

Mais, dans le sein de la forêt,
Asile sacré du mystère,
Si votre cœur reste muet,
Femmes, ne cherchez plus à plaire.
Si pour vous le soir d'un beau jour
N'a plus ce charme qui me touche,
Profanes, que le nom d'amour
Ne sorte plus de votre bouche.

LA FEMME.

Maris qui voulez éprouver
Jusqu'où va notre patience,
Vous pourriez bien aussi trouver
Le prix de votre impertinence.
Plus de pitié que de courroux
Est ce qu'on doit à votre injure.

Vos femmes valent mieux que vous :
Rendez-en grâce à la nature.

Paroles de HOFFMAN, *musique de* SOLIÉ.

Couplets de la Fête du Village voisin.

RÉMI.

Amusez-vous, oui, je vous le conseille,
Allez, allez, à c'te fête sans moi.
Mais, par bonheur, j'ai là.... j'ai là de quoi
M'en dédommager à merveille.
Les jolis glouglous,
Les glouglous si doux,
Les glouglous, glouglous d'la bouteille,
Me plaisent bien plus que tous les fron, fron
D'un violon,
Que tous les zigzags d'un rigodon,
Que tous les lanla d'une chanson.

Lorsque l'plaisir drès l'matin vous éveille,
Mesdames, zest!... vous n'y résistez pas ;
Vous ne cherchez que le bruit, que l' fracas,
Tout c'qui brise l'timpan d'l'oreille.
Mais le doux tin tin
D'un verre tout plein,
Plein, plein, plein, plein de jus d'la treille

Me plait cent fois plus que tous les fron, fron
D'un violon,
Que tous les zigzags d'un rigodon,
Que tous les lanla d'une chanson.

Paroles de SEWRIN, *musique de* BOYELDIEU.

Couplets des deux Jaloux.

FANCHETTE.

Il est vrai que Thibaut mérite
Qu'on l'aime bien : il a bon cœur.
Je l'aimais quand j'étais petite,
Quoique souvent il me fit peur.
A présent ce n'est pas de même,
Voyez comme j'ai du malheur!
Plus je grandis et moins je l'aime... *bis*.
Sous vot' bon plaisir, monseigneur.

C'qui me fâche contre moi-même,
C'est que par quelque sort, je croi,
A mesur' que je le désaime,
J'en aime un autre malgré moi.
Je voudrais prendre, pour bien faire,
Cet autre pour mon épouseur,
Et garder Thibaut pour mon père... *bis*.
Sous vot' bon plaisir, monseigneur.

Thibaut m'veut pour sa ménagère,
Ça me chagrine, voyez-vous :
Il est brutal, il est colère,
Il est taquin, il est jaloux.
Oui, je le sens au fond de l'âme,
Je ne ferais pas son bonheur,
Et si jamais j'étais sa femme!.... *bis.*
Sous vot' bon plaisir, monseigneur.

Paroles de CREUZÉ DE LESSER, *musique de* Mme GAIL.

Notice sur Aline, reine de Golconde.

Un conte charmant du chevalier de Boufflers avait fourni le sujet d'un opéra joué, en 1766, sous ce titre. Sédaine, qui en était l'auteur, n'eut pas l'art de transporter dans sa pièce la grâce qui avait fait réussir le conte, et il eut peu de succès, malgré la musique de Monsigny. Trente-six ans après, le 3 septembre 1802, le sujet d'*Aline* fut repris par MM. Favières et Vial ; la

musique ravissante de Berton ajouta son charme à la manière spirituelle dont la pièce était traitée.

Nous donnerons en peu de mots l'analyse du conte et de la pièce.

Saint-Phar, gentilhomme français, à peine adolescent, rencontre l'innocente Aline, jeune et gentille laitière, dans un vallon de la Provence. Se voir, s'aimer, se le dire, ne fut pour ce joli couple que l'affaire d'un instant. Saint-Phar, forcé de quitter sa maîtresse, lui donna un anneau d'or qu'il la pria de conserver toute sa vie.

Aline devint reine de Golconde. Le cœur toujours occupé de son premier amour, elle fit arranger dans son parc un lieu semblable à celui où elle avait connu Saint-Phar.

Le jeune officier, quelques années après, est nommé ambassadeur vers la reine de Golconde. Aline reconnaît son amant, et jouit de sa présence sans en être reconnue. Elle veut l'éprouver et lui causer une agréable surprise. Elle

fait transporter Saint-Phar endormi dans le vallon qui doit lui rappeler leur première rencontre; là, des paysans vêtus à la française chantent des refrains provençaux. Saint-Phar croit rêver; Aline paraît sous ses habits de bergère. Il la reconnaît et ne sait que penser de ce bonheur inattendu. Un breuvage soporifique le plonge encore dans le sommeil et termine une scène qu'il trouvait charmante.

Lorsqu'il se réveille, il se retrouve dans le palais de la reine, à laquelle une révolte fait courir le plus grand danger. Un ministre ambitieux, qui veut monter au trône et en chasser Aline, s'est rendu maître de la ville. Saint-Phar combat pour la reine et lui rend la couronne. Aline offre sa main à son libérateur, qui la refuse pour être fidèle à sa bergère; mais Aline lève son voile, se fait reconnaître et proclame Saint-Phar son époux.

Cette historiette, qui n'est pas plus invraisemblable que beaucoup de gros

romans, eut un succès prodigieux, grâce à la manière piquante dont elle était racontée. Dans ce temps, où l'esprit était encore à la mode, on se faisait une réputation avec quelques pages et quelques vers. Boufflers fut un des poëtes qui eurent le plus de vogue dans ce qu'on pourrait appeler *la littérature de boudoir;* il la partagea avec les Parny, les Bertin et quelques autres aimables épicuriens. Mais Boufflers ne se contenta pas de tenir la plume, sa main porta l'épée; il entra dans un régiment de hussards avec le grade de capitaine, fit une partie de la guerre de sept ans, et obtint ensuite le commandement de l'île Saint-Louis au Sénégal. La bravoure, l'esprit et une grande naissance parurent des titres plus que suffisants pour que Boufflers fût reçu à l'Académie, à une époque où on y entrait avec une seule de ces recommandations. Ses ingénieuses bagatelles avaient été beaucoup louées par Voltaire, qui y retrouvait quelque chose de sa philosophie satirique. La Révo-

lution changea le poëte en homme d'État; il fut député aux états généraux, quitta la France pour se soustraire à la terreur, y revint en 1800, reprit ses occupations littéraires, et quoique âgé de soixante-trois ans, retrouva souvent cette imagination vive et ces saillies heureuses auxquelles il avait dû jadis ses succès, à la cour la plus élégante de l'Europe.

Il fut admis en 1804 à l'Institut, comme faisant partie de l'ancienne Académie, et termina en 1815, à l'âge de soixante dix-huit ans, une carrière aussi honorable que brillante.

ROMANCE D'ALINE.

Alors dans la Provence,
Ce beau pays de France,
Simple laitière étais;
Aline me nommais.
Quinze ans était mon âge;
Simple, naïve et sage,
Mon cœur au nom d'amant
Palpitait doucement,
Et j'appelais doux sentiment. *bis.*

Alors dans la Provence,
D'une haute naissance
Un beau jeune homme était;
Saint-Phar on le nommait.
Vingt ans était son âge;
Quoique naïve et sage,
J'écoutais cet amant....
Parlait si tendrement
Que je connus doux sentiment. *bis.*

Las! des siens la puissance
L'éloigna de la France.
Pour lui, bravant le sort,
Naufrageai sur ce bord.
Le destin m'y fit reine;
Mais quoique souveraine,
Mon cœur tendre et constant
Toujours pour mon amant
Conservera doux sentiment. *bis.*

Paroles de VIAL *et* FAVIÈRES, *musique de* BERTON.

Couplets d'Aline, reine de Golconde.

Il reçut au sein de la gloire
Et les myrtes et les lauriers

Que les belles et la victoire
Tressent pour le front des guerriers.
En amour ainsi qu'à la guerre
Il vole à de nouveaux succès ;
Il sait aimer, combattre et plaire,
C'est vous dire qu'il est Français.
On ne peut nous entendre :
Je vais tout vous apprendre ;
Vous promettez d'être discret?
C'est qu'au fond de leurs âmes,
Il est encor des femmes
Qui savent garder le secret.

Vive, sensible, un peu coquette,
Aimant la gloire et les plaisirs,
C'est à la fois la violette,
La rose, amante des zéphyrs;
Elle s'emporte, elle s'apaise,
Soupire et sourit tour à tour;
Elle est en même temps Française
Et constante dans son amour.
On ne peut nous entendre :
Je vais tout vous apprendre;
Vous promettez d'être discret?
C'est qu'au fond de leurs âmes,
Il est encor des femmes
Qui savent garder le secret.

Paroles de VIAL *et* FAVIÈRES, *musique de* BERTON.

Notice sur Joconde.

Il n'est personne qui ne connaisse le conte charmant de La Fontaine, dans lequel il surpassa l'Arioste, auquel il l'avait emprunté, et qui mérita que Boileau lui consacrât une longue dissertation.

Ce sujet avait été plusieurs fois traité, aux Français, par Fagan, en 1740; à l'Opéra-Comique, par Desforges, en 1790; au Théâtre de la Cité, par Léger, en 1793, lorsqu'en 1814 Étienne s'en empara de nouveau avec un grand succès. La musique ravissante de Nicolo mit ses airs dans toutes les bouches; Martin n'y contribua pas peu par la manière délicieuse dont il chanta le rôle de Joconde.

Étienne, que les lettres viennent de perdre récemment, était un homme de beaucoup d'esprit, de peu d'imagina-

tion, mais un des plus habiles *arrangeurs* qu'il y ait eus au théâtre. Il reprenait avec un talent remarquable les sujets déjà traités, et savait les rendre nouveaux par la manière dont il les présentait, comme il l'a prouvé dans les opéras du *Rossignol*, de *Cendrillon* et de *Jeannot et Colin*, et dans la comédie des *deux Gendres*, qui fit tant de bruit en 1810.

Étienne était né en 1777 d'une famille peu aisée, dans le village de Chamouilly. Il vint à Paris en 1796, et débuta dans la carrière littéraire par de petits vaudevilles et des articles de journaux. La protection du duc de Bassano, dont il devint secrétaire, lui ouvrit la porte de la fortune. Il obtint des places lucratives, entre autres la direction de la police générale des journaux et des théâtres, put travailler à sa réputation et ne tarda pas à entrer à l'Académie française. Nous ne devons pas parler ici du rôle politique qu'il a rempli avec habileté, mais de ses succès

comme chansonnier et comme vaudevilliste. Ce ne sont pourtant pas ceux-là qui en ont fait un pair de France. Il est auteur de quarante-cinq pièces de théâtre et il a coopéré à la rédaction du *Nain jaune*, du *Constitutionnel* et de *la Minerve*. Il est mort le 13 mars 1845, âgé de soixante-huit ans.

Couplets de Joconde.

JEANNETTE.

Parmi les filles du canton
On choisit la plus innocente ;
Le bailli proclame son nom.
Vous jugez comme elle est contente ;
Mais avec le bouquet chéri
Elle obtient encore autre chose :
Elle peut choisir un mari....
Que je voudrais avoir la rose !

On va bien me la disputer :
Chacune se dit la plus sage ;
Pourtant j'espère l'emporter
Sur les filles de ce village.
De leurs efforts je ne crains rien ;
Voulez-vous en savoir la cause ?

Ma mère et le bailli sont bien...
Et je crois que j'aurai la rose.

JOCONDE.

Si l'on couronne la beauté,
Si l'on couronne l'innocence,
Vous êtes digne, en vérité,
D'avoir ici la préférence.
A quelqu'un ce présent si doux
Est destiné, je le suppose.
Chacun voudrait être l'époux
Qui recevra de vous la rose.

*Paroles d'*ÉTIENNE, *musique de* NICOLO.

Couplets de Joconde.

Dans un amoureux délire
Un berger jeune et discret
Disait ainsi son martyre
A l'écho de la forêt :
« Ah, c'est le bonheur suprême
D'inspirer tendre retour,
Mais, hélas ! celle que j'aime
Ne rend pas amour *bis.*
Pour amour. »

Mais la bergère attentive,
Quand le berger soupirait,
A sa romance plaintive
En ces termes répondait :
« Va ! ta plainte est inutile,
Ne gémis pas nuit et jour;
Sois confiant, sois docile,
Si tu veux amour *bis.*
Pour amour.

— De nos bois tu fuis l'ombrage,
— C'est qu'il faut un peu changer.
— Tu plais à tout le village.
— Je n'aime qu'un seul berger.
— Bergère, sois moins coquette.
— Sois moins jaloux à ton tour,
Et dans ma douce retraite
Viens me rendre amour *bis.*
Pour amour. »

*Paroles d'*Étienne, *musique de* Nicolo.

Romance de Joconde.

Dans un délire extrême,
On veut fuir ce qu'on aime,

On prétend se venger,
On jure de changer,
On devient infidèle,
On court de belle en belle;
Mais on revient toujours
A ses premiers amours.

Ah! d'une ardeur sincère
Le temps ne peut distraire,
Et nos plus doux plaisirs
Sont dans nos souvenirs.
On pense, on pense encore
A celle qu'on adore,
Et l'on revient toujours
A ses premiers amours.

*Paroles d'*ÉTIENNE, *musique de* NICOLO

Rondeau de Joconde.

J'ai longtemps parcouru le monde,
Et l'on m'a vu de toute part,
Courtisant la brune et la blonde,
Aimer, soupirer au hasard.

Sémillant avec les Françaises,
Romanesque avec les Anglaises,

En tous lieux où j'ai voyagé,
Selon le pays j'ai changé.
Sans me piquer d'être fidèle,
Je courais d'amour en amour;
Je n'aimais jamais qu'une belle,
Oui, mais je ne l'aimais qu'un jour.

J'ai longtemps parcouru le monde, etc.

Ce n'était point de l'inconstance,
Oh! non, c'était de la prudence;
Car des femmes, sans vanité,
Je connais la légèreté,
Et je ne les quittais d'avance
Que pour n'en pas être quitté;
Et cependant, en vérité,
Je l'ai souvent bien mérité;

Car j'ai longtemps couru le monde, etc.

Mais de l'amour je porte enfin les chaines,
L'aimable Édile a reçu mes serments,
Je trouve même un charme dans mes pei-
Et chéris jusqu'à mes tourments. [nes,
Mon luth, si longtemps infidèle,
Ne résonne plus que pour elle.
Pourtant, je dois en convenir,
Je m'en souviens avec plaisir,

J'ai longtemps parcouru le monde,
Et l'on m'a vu de toute part,

Courtisant la brune et la blonde ,
Aimer, soupirer au hasard.

*Paroles d'*ÉTIENNE, *musique de* NICOLO.

Romance de Cendrillon.

« Je suis modeste et soumise ,
Le monde me voit fort peu ,
Car je suis toujours assise
Dans le petit coin du feu.
Cette place n'est pas belle ,
Mais pour moi tout parait bon :
Voilà pourquoi l'on m'appelle
La petite Cendrillon.

« Mes sœurs , du soin du ménage
Ne s'occupent pas du tout.
C'est moi qui fais tout l'ouvrage
Et pourtant j'en viens à bout.
Attentive , obéissante ,
Je sers toute la maison ;
Et je suis votre servante ,
La petite Cendrillon.

« Quoique toujours je m'empresse,
Mon zèle est très-mal payé ;

Et jamais on ne m'adresse
Un petit mot d'amitié.
Mais, n'importe, on a beau faire,
Je me tais, et j'ai raison.
Dieu protégera, j'espère,
La petite Cendrillon.

*Paroles d'*ÉTIENNE, *musique de* NICOLO.

Chanson de Cendrillon.

A quoi bon la richesse,
A quoi bon la grandeur,
Si l'on était sans cesse
En paix avec son cœur ?
S'aimer et se le dire,
Deviner un sourire,
N'est-ce pas le vrai bien, même au sein de la [cour ?
Non, non, non, non,
Il n'est point de bonheur, de plaisir sans [l'amour.

Un beau jour Colinette
Fut conduite à la cour;
Elle était inquiète
Dans ce brillant séjour.
Il fallait se contraindre
Ou bien il fallait feindre.

Car on ne peut ici se montrer sans détour.
Non, non, non, non,
Il n'est point de bonheur, de plaisir sans
[l'amour.

Colinette au village
Reprit sa liberté;
Elle aimait davantage
Sa douce obscurité.
Là, jamais d'artifice,
De fierté, de caprice; [jour,
Auprès d'elle elle avait son amant tout le
Son amant tout le jour! [l'amour.
Il n'est point de bonheur, de plaisir sans

*Paroles d'*ÉTIENNE, *musique de* NICOLO.

Couplets de Ninon chez madame de Sévigné.

C'est bien le plus joli corsage!
Le pied mignon, surtout les yeux!
Depuis bien longtemps, je le gage,
Paris n'en a pas vu de mieux.
Sa beauté séduirait un prince;
Ah! pour attraper les maris,
Les femmes ont dans la province
Les mêmes armes qu'à Paris.

A Paris, dit-on, c'est l'usage ;
On s'moque des provinciaux.
Tout c'qui n'est pas du grand village,
Passe à Paris pour êt' des sots.
Croyant leur mérite plus mince,
D'nigauds on trait' tous nos maris,
Mais les maris de la province
Ne le sont pas plus qu'à Paris.

De not' maîtresse, je vous jure,
Tout en est beau, tout en est bon,
C'est un ange pour la figure,
Et pour l'esprit c'est un démon.
De celui qu'elle fait paraître,
Comm' de ses traits on est épris.
Excepté madame, peut-être,
On n'en a pas plus à Paris.

Paroles de DUPATY, *musique de* BERTON.

Chanson du Pré aux Clercs.

ISABELLE.

A la fleur du bel âge
Georgette chaque jour
Disait dans le village :
Jamais n'aurai d'amour.

Un soir, par imprudence
Au son du tambourin,
Elle suivit la danse
Dans le bosquet voisin....
Ahi! pauvre Georgette,
Le bal est un plaisir
Éveillant le désir,
Et l'amour en cachette
Y guette
Une fillette.

Robert, du voisinage
Était le beau danseur.
Il la voit, il l'engage :
Pour elle quel honneur!
De son bras il la serre
Sur son cœur doucement,
Et la jeune bergère
Trouva ce jeu charmant.
Ahi! pauvre Georgette, etc.

Tout en faisant la chaine,
Robert prit un baiser;
Et puis sous le grand chêne
On s'alla reposer.
La nuit vient.... comment faire?
Robert offre son bras;
Et depuis la bergère
Soupire et dit tout bas :

Ahi! pauvre Georgette
Le bal est un plaisir
Éveillant le désir,
Et l'amour en cachette
Y guette
Une fillette.

Paroles de PLANARD, *musique de* HÉROLD.

Romance du Pré aux Clercs.

Souvenirs du jeune âge
Sont gravés dans mon cœur,
Et je pense au village
Pour rêver le bonheur.
Ah! ma voix vous supplie
D'écouter mon désir :
Rendez-moi ma patrie
Ou laissez-moi mourir.

De nos bois le silence,
Les bords d'un clair ruisseau,
La paix et l'innocence
Des enfants du hameau,
Ah! voilà mon envie,
Voilà mon seul désir :

Rendez-moi ma patrie
Ou laissez-moi mourir.

Paroles de PLANARD, *musique de* HÉROLD.

Couplets de Marie.

Une robe légère
D'une entière blancheur,
Un chapeau de bergère,
De nos bois une fleur;
Ah ! telle est la parure
Dont je suis enchanté ;
Et toujours la nature
Embellit la beauté.

Crois-tu donc que mon Émilie
Puisse devenir plus jolie ;
Que ces plumes et ces bijoux,
Cette ceinture en broderie,
Cette belle écharpe d'Asie,
Rendent jamais ses traits plus doux ?
Non, non, c'est une chimère.

Une robe légère
D'une entière blancheur,

Un chapeau de bergère,
De nos bois une fleur;
Ah! telle est la parure
Dont je suis enchanté;
Et toujours la nature
Embellit la beauté.

Paroles de PLANARD, *musique d'*HÉROLD.

Barcarolle de Marie.

« Batelier, dit Lisette,
Je voudrais passer l'eau,
Mais je suis bien pauvrette
Pour payer le bateau. »
Colin dit à la belle :
« Venez, venez toujours, *bis*
Et vogue la nacelle
Qui porte mes amours.

— Je m'en vais chez mon père,
Dit Lisette à Colin.
— Eh bien! crois-tu, ma chère,
Qu'il m'accorde ta main?
— Ah! répondit la belle,
Osez, osez toujours. *bis.*

— Et vogue la nacelle
Qui porte mes amours. »

Après le mariage.
Toujours dans son bateau,
Colin fut le plus sage
Des maris du hameau.
A sa chanson fidèle,
Il répéta toujours : *bis.*
« Et vogue la nacelle
Qui porte mes amours. »

Paroles de PLANARD, *musique d'*HÉROLD.

Couplets de Marie.

Sur la rivière,
Comme mon père
Je suis meunier
De mon métier.
J'travaille et chante,
L'âme contente,
Car mon moulin
Me donn' du pain.
De ma boutique
J'aim' la musique :

Tic-tac, tic-tac-tique,
Tique, tique-tac et tique.

Quand une fille
Fraiche et gentille
Vient au moulin
Porter son grain,
Pendant l'ouvrage
J' li rends hommage,
Et j' m'y prends ben
Car j's'is malin!
Et ma pratique
Dit : « C'est unique!
Mon cœur fait tac, tique,
Tique, tique-tac et tique. »

Paroles de PLANARD, *musique d'*HÉROLD.

Rondeau des Rendez-vous bourgeois.

Un moment de gêne,
Un instant de peine
Nous fait mieux sentir
Celui du plaisir.

En amant bien tendre,
Sans nous affliger,
Il nous faut attendre
L'heure du berger.
Espérer et craindre,
Jouir et se plaindre,
Voilà tour à tour
Le sort de l'amour.

Mais un peu de gêne,
Mais un peu de peine,
Nous fait mieux sentir
L'instant du plaisir.

Paroles de HOFFMAN, *musique de* NICOLO.

Romance de Léonce.

L'hymen est un lien charmant
Lorsque l'on s'aime avec ivresse,
Et ce n'est que dans la jeunesse
Qu'on peut s'aimer bien tendrement. *bis.*
C'est un gentil pèlerinage
Que l'on entreprend de moitié;
Peines, plaisirs, tout se partage. *bis.*
L'amour, l'estime et l'amitié } *bis*
Sont les compagnons du voyage. }

Si, par malheur, chez les époux
On voit naitre l'indifférence,
Si la triste et froide inconstance
Succède à leurs transports si doux, *bis.*
Plus n'est gentil pèlerinage
Qu'on faisait gaîment de moitié;
Mais si l'amour devient volage, *bis.*
Qu'au moins l'estime et l'amitié } *bis.*
Restent compagnons du voyage. }

Quand j'ai vu naître mes enfants,
M'immoler devint nécessaire.
Je connais les devoirs d'un père,
Il doit tenir tous ses serments! *bis.*
Dans mon triste pèlerinage,
Privé d'une tendre moitié,
Je bénis encor mon partage, *bis.*
Si leur bonheur, leur amitié } *bis.*
Sont mes compagnons de voyage. }

Paroles de MARSOLLIER, *musique de* NICOLO.

Romance de Gulnare.

Rien, tendre Amour, ne résiste à tes armes,
Pour mieux tromper, tu les ornes de fleurs;
Mais quand je veux ne chanter que tes [charmes,
Amour, pourquoi fais-tu couler mes pleurs?

Un jour, voyant mon amant dans la peine,
Croyant son cœur irrité contre moi,
Ma main, cherchant à rencontrer la sienne,
Semblait lui dire : Ami console-toi.

Mais c'est en vain, le cruel la retire ;
Par son mépris il accroît ma douleur.
Ma voix gémit, mon cœur bat et soupire :
Il n'entend plus ni ma voix ni mon cœur.

Bientôt le temps à l'ingrat vint apprendre
Combien son doute avait dû m'outrager ;
Il avait tort, je n'en fus que plus tendre,
Car c'est ainsi qu'Amour sait se venger.

Paroles de MARSOLLIER, *musique de* DALAYRAC.

Romance de Joseph.

A peine au sortir de l'enfance,
Quatorze ans au plus je comptais,
Je suivis avec confiance
De méchants frères que j'aimais.
Dans Sichem aux gras pâturages
Nous paissions de nombreux troupeaux.
J'étais simple comme au jeune âge,
Timide comme mes agneaux.

Près de trois palmiers solitaires,
J'adressais mes vœux au Seigneur,
Quand, saisi par ces méchants frères...
J'en frémis encor de frayeur!
Dans un humide et froid abîme,
Ils me plongent dans leur fureur!
Et je n'opposais à leur crime
Que mon innocence et mes pleurs.

Hélas! près de quitter la vie,
Au jour je fus enfin rendu.
A des marchands de l'Arabie
Comme un esclave ils m'ont vendu.
Tandis que, du prix de leur frère,
Ils comptaient l'or qu'ils partageaient,
Hélas! moi, je pleurais mon père
Et les ingrats qui me vendaient.

*Paroles d'*ALEXANDRE DUVAL, *musique de* MÉHUL.

Romance du Jockey.

Il faut quitter ce que j'adore,
Adieu plaisir, adieu bonheur!
Aujourd'hui je vous goûte encore,
Demain vous fuirez de mon cœur.

Séparons-nous, ma douce amie,
Reçois mes adieux en ce jour;
Mais conservons toute la vie
Le souvenir de notre amour.

Ne me montre pas tes alarmes
N'ajoute pas à mon malheur,
Ne m'affaiblis pas par tes larmes;
J'ai bien assez de ma douleur.
S'il faut que notre cœur oublie
La peine qu'il sent en ce jour,
Qu'il garde au moins toute la vie
Le souvenir de notre amour.

Un jour, sur un lointain rivage,
Sans espérance et sans repos
Je n'aurai plus que ton image
Pour me consoler de mes maux.
Alors, loin de ma douce amie,
Je répéterai chaque jour :
Je lui garde toute ma vie
Le souvenir de notre amour.

Paroles de HOFFMAN, *musique de* SOLIÉ

La Leçon.

ROMANCE DU BOUFFE ET LE TAILLEUR.

Conservez bien la paix au cœur,
Disent les mamans aux fillettes.
Sans la paix, adieu le bonheur;
Craignez mille peines secrètes.
On tremble, on se promet longtemps
De rester dans l'indifférence;
Et puis on arrive à douze ans,
Et le cœur bat sans qu'on y pense.

Fuyez surtout, fuyez l'Amour.
Disent les mamans aux fillettes.
Le petit traître, chaque jour,
Vous tend des embûches secrètes.
On tremble, on se promet longtemps
De se soustraire à sa puissance,
Et puis on arrive à seize ans,
Et l'amour vient sans qu'on y pense.

Mais pourquoi tous ces vains discours
Que font les mamans aux fillettes?
Puisqu'on doit tribut aux amours,
Nous voulons acquitter nos dettes.

Pour bien aimer, il n'est qu'un temps,
S'en défendre est une imprudence;
Si l'on n'aime pas au printemps
L'hiver viendra sans qu'on y pense.

*Paroles d'*ARMAND GOUFFÉ *et* VILLIERS,
musique de GAVEAUX.

Couplets du Bouffe et le Tailleur.

On dit que je suis sans malice,
Et que j'ai l'air simple et novice;
De ma tournure chacun rit. *bis.*
De tout cela je ris moi-même,
Je suis aimé de ce que j'aime;
Bien des gens n'ont pas mon esprit. *bis.*

Un beau vers, une belle phrase,
Tiennent les savants en extase,
On admire et l'on applaudit. *bis.*
L'amour veut un autre système,
Chez lui, quand on sait dire : J'aime!
On a toujours assez d'esprit. *bis.*

*Paroles d'*ARMAND GOUFFÉ *et* VILLIERS,
musique de GAVEAUX.

Cavatine du Bouffe et le Tailleur.

Gaiment je m'accommode
De tout.
Je suis, pour toute mode,
Mon goût.
Je sais, en habile homme,
Saisir
Tout ce qu'en France on nomme
Plaisir.

Je suis près des fillettes
Léger ;
On me voit d'amourettes
Changer.
Aux soupirs je me livre
Un jour :
L'inconstance fait vivre
L'amour.

Quand une belle appelle,
J'y suis.
Qu'un faquin me harcèle,
Je fuis.
Aux serments faut-il croire ?
J'y crois.

A table faut-il boire?
Je bois.

*Paroles d'*Armand Gouffé *et* Villiers,
musique de Gaveaux.

Romance du Prisonnier ou la Ressemblance.

Il faut des époux assortis
Dans le lien du mariage;
Vieilles femmes, jeunes maris
Feront toujours mauvais ménage;
On ne voit point le papillon
Sur la fleur qui se décolore;
Rose qui meurt cède au bouton
Les baisers de l'amant de Flore.

Ce lien peut être plus doux
Pour un vieillard qu'amour enflamme;
On voit souvent un vieil époux
Être aimé d'une jeune femme:
L'homme, à sa dernière saison,
Par mille dons peut plaire encore;
Ne savons-nous pas que Tithon
Rajeunit auprès de l'Aurore?

Aux époux unis par le cœur
Le temps fait blessure légère;

On a toujours de la fraîcheur,
Quand on a le secret de plaire.
Rose qui séduit le matin,
Le soir peut être belle encore:
L'astre du jour à son déclin
A souvent l'éclat de l'aurore.

*Paroles d'*Alexandre Duval, *musique de* Della Maria.

Romance de Gulistan.

Le point du jour
A nos bosquets rend toute leur parure;
Flore est plus belle à son retour.
L'oiseau redit son chant d'amour;
Tout célèbre dans la nature
Le point du jour.

Au point du jour
Désir plus vif est toujours près d'éclore:
Jeune et sensible troubadour,
Quand vient la nuit, chante l'amour;
Mais il chante bien mieux encore
Au point du jour.

Le point du jour
Cause parfois, cause douleur extrême;

Que l'espace des nuits est court
Pour le berger brûlant d'amour,
Forcé de quitter ce qu'il aime,
Au point du jour!

Paroles de DE LA CHABAUSSIÈRE *et* ÉTIENNE,
musique de DALAYRAC.

La Fin du Jour [1].

La fin du jour
Sauve les fleurs et rafraichit les belles :
Je veux, en galant troubadour,
Célèbrer au nom de l'amour,
Chanter au nom des fleurs nouvelles
La fin du jour.

La fin du jour
Rend aux plaisirs l'habitant du village :
Voyez les bergers d'alentour
Danser en chantant tour à tour;
Ah! comme on aime, après l'ouvrage,
La fin du jour!

La fin du jour
Rend aux amants et l'ombre et le mystère :

[1] Nous plaçons ici cette chanson comme faisant suite à la précédente

Quand Phébus termine son tour,
Vénus, au milieu de sa cour,
Avec Mars célèbre à Cythère
La fin du jour.

La fin du jour
Rend le bonheur aux oiseaux du bocage :
Bravant dans leur obscur séjour
La griffe du cruel vautour,
Ils vont guetter sous le feuillage
La fin du jour.

La fin du jour
Me voit souvent commencer un bon somme;
Et pour descendre au noir séjour,
En fermant les yeux sans retour,
Je dirai gaîment : C'est tout comme
La fin du jour.

ARMAND GOUFFÉ.

Couplet du Diable à quatre.

MARGOT.

Je n'aime pas le tabac beaucoup ;
J'en prenais peu, souvent point du tout :

Mais mon mari me défend cela.
Depuis ce moment-là,
Je le trouve piquant
Quand
J'en peux prendre à l'écart;
Car
Un plaisir vaut son prix,
Pris
En dépit des maris.

Paroles de SEDAINE, *musique de* SOLIÉ.

Chanson de Richard Cœur de Lion.

Que le sultan Saladin
Rassemble dans son jardin
Un troupeau de jouvencelles,
Toutes jeunes, toutes belles,
Pour s'amuser le matin,
C'est bien, très-bien,
Cela ne nous blesse en rien.
Moi, je pense comme Grégoire :
J'aime mieux boire. *bis.*

Qu'un seigneur, qu'un haut baron
Vende jusqu'à son donjon
Pour aller à la croisade ;
Qu'il laisse sa camarade

Dans la main de gens de bien,
C'est bien, très-bien,
Cela ne nous blesse en rien.
Moi, je pense comme Grégoire :
J'aime mieux boire. *bis.*

Que le vaillant roi Richard
Aille courir maint hasard,
Pour aller, loin d'Angleterre,
Conquérir une autre terre
Dans le pays d'un païen,
C'est bien, très-bien,
Cela ne nous blesse en rien.
Moi, je pense comme Grégoire :
J'aime mieux boire. *bis.*

Paroles de SEDAINE, *musique de* GRÉTRY.

Romance de Richard Cœur de Lion.

Une fièvre brûlante
Un jour me terrassait,
Et de mon corps chassait
Mon âme languissante ;
Ma dame approche de mon lit,
Et loin de moi la mort s'enfuit.

Un regard de ma belle
Fait dans mon tendre cœur,
A la peine cruelle
Succéder le bonheur.

Dans une tour obscure
Un roi puissant languit;
Son serviteur gémit
De sa triste aventure.
— Si Marguerite était ici
Je m'écrirais : Plus de souci !
Un regard de ma belle
Fait dans mon tendre cœur,
A la peine cruelle
Succéder le bonheur.

Paroles de SEDAINE, *musique de* GRÉTRY.

La Veillée.

COUPLETS D'OVINSKA.

Heureux qui, dans sa maisonnette,
Dont la neige a blanchi le toit,
Nargue le chagrin et le froid
Au refrain d'une chansonnette.

Que les soirs d'hiver sont charmants
Lorsqu'une famille assemblée
Sait, par divers amusements,
   Égayer la veillée!

Assis près de sa bien-aimée,
Voyez le paisible Lapon,
Lorsque la neige, à gros flocon
Tombe sur sa hutte enfumée :
Autour du feu, dans ce réduit,
La famille entière assemblée
Semble trouver six mois de nuit
   Trop courts pour la veillée.

J'aime surtout une soirée
Où l'on parle de revenants,
Alors qu'on entend tous les vents
Siffler autour de la contrée.
A ces récits intéressants
Toute la troupe émerveillée
Tremble, écoute et voudrait longtemps
   Prolonger la veillée.

Paroles de VILLEMONTEZ, *musique de* GAVEAUX.

La Patrouille, ou Garde à vous!

CHANSON DE LA FIANCÉE, OPÉRA-COMIQUE.

Garde à vous! garde à vous!
Avançons en silence,
Sur mes pas marchez tous;
Garde à vous! garde à vous!
Veillons d'un pas docile
Au repos de la ville;
Et vous, adroits filous,
Nous voici, garde à vous!
Garde à vous!

Garde à vous! garde à vous!
Bourgeois, gens de boutique
Qui mettez par rubrique
A minuit les verroux;
Garde à vous! garde à vous!
Le devoir nous commande
De vous mettre à l'amende
Si vous ne filez doux :
Garde à vous!

Garde à vous! garde à vous!
Séducteurs qui, sans crainte,

La nuit portez atteinte
Au repos des époux ;
Garde à vous ! garde à vous !
Et vous, jeune fillette
Qui, le soir en cachette,
Donnez des rendez-vous,
Garde à vous !

Garde à vous ! garde à vous !
Tapageurs en ribote
Qui roulez dans la crotte
Et faites les cent coups ;
Garde à vous ! garde à vous !
Mari digne de blâme
Qui battez votre femme
Pour des soupçons jaloux,
Garde à vous [1] !

Paroles de Scribe, *musique de* M. Auber.

[1] Ce couplet trivial n'est point de M. Scribe mais de quelque chanteur public qui a voulu allonger la chanson, ce qui arrive souvent.

Chanson de Nicodème dans la Lune.

La chanson de *Colinette* eut une vogue extraordinaire vers la fin de 1790. Elle était chantée dans un opéra-comique mêlé de vaudevilles intitulé *Nicodème dans la Lune*, ou *la Révolution pacifique*, qui fit courir tout Paris au petit théâtre de la rue de Bondy. L'auteur de cette pièce était Beffroy de Reigny, si connu sous le pseudonyme du Cousin Jacques. L'acteur Juliet contribua au succès par son jeu plein d'originalité; mais ce qui l'augmenta beaucoup, ce furent les allusions à la Révolution naissante. La pièce était faite dans un très-bon esprit. L'air et les paroles étaient du Cousin Jacques, qui faisait lui-même, pour ses couplets et pour ses chansons, de la musique fort agréable : beaucoup de ses airs sont populaires.

COLINETTE.

Colinette au bois s'en alla,
En sautillant par-ci, par-là;
Trala déridéra, trala déridéra.
Un beau monsieur la rencontra.
Frisé par-ci, poudré par-là,
Trala déridéra, trala déridéra.
« Fillette, où courez-vous comm' ça?
— Monsieur, j'm'en vais dans c'p'tit bois-là,
Cueillir la noisette. »
Trala déridéra, trala déridéra.
N'y a pas d'mal à ça,
Colinette,
N'y a pas d'mal à ça.

A ses côtés l'monsieur s'en va,
Sautant comme ell' par-ci, par-là,
Trala déridéra, trala déridéra.
« Où v'nez-vous donc, monsieur, comme ça ?
— J' vais avec vous dans c'p'tit bois-là,
Trala déridéra, trala déridéra.
Mais jusqu'à temps qu'nous soyons là,
Chantons gaîment par-ci, par-là,
La p'tit' chansonnette. »
Trala déridéra, trala déridéra,
N'y a pas d' mal à ça
Colinette,
N'y a pas d' mal à ça.

L' monsieur lui dit, quand ils fur'nt là :
« Asseyons-nous sur ç'gazon-là,
Trala déridéra, trala déridéra. »
Sans résistance il l'embrassa,
Et p'tit à p'tit, et cætera,
Trala déridéra, trala déridéra.
La pauvre fille, en sortant d'là,
Garda l' silence et puis pleura !
Personn' ne répète :
Trala déridéra, trala déridéra.
N'y a pas d' mal à ça
Colinette,
N'y a pas d'mal à ça.

LE COUSIN JACQUES.

Couplets du Petit Matelot.

LA PIPE DE TABAC.

Contre les chagrins de la vie,
On crie *et ab hoc, et ab hac;*
Moi, je me crois digne d'envie
Quand j'ai ma pipe et mon tabac. *bis.*
Aujourd'hui, changeant de folie,
Et de boussole et d'almanach,

Je préfère fille jolie
Même à la pipe de tabac. *bis.*

Le soldat bâille sous la tente,
Le matelot sur le tillac;
Bientôt ils ont l'âme contente
Avec la pipe de tabac. *bis.*
Si pourtant survient une belle,
A l'instant le cœur fait tic-tac,
Et l'amant oublie auprès d'elle
Jusqu'à la pipe de tabac. *bis.*

Je tiens cette maxime utile
De ce fameux monsieur de Crac:
En campagne comme à la ville,
Fêtons l'amour et le tabac. *bis.*
Quand ce grand homme allait en guerre,
Il portait dans son petit sac
Le doux portrait de sa bergère
Avec la pipe de tabac. *bis.*

Paroles de PIGAULT-LEBRUN, *musique de* GAVEAUX.

La Dame Blanche.

D'ici voyez ce beau domaine
Dont les créneaux touchent le ciel!

Une invisible châtelaine
Veille en tout temps sur ce castel.
Chevalier félon et méchant,
Qui tramez complot malfaisant,
Prenez garde!
La dame blanche vous regarde,
La dame blanche vous entend.

Sous ces voûtes, sous ces tourelles,
Pour éviter les feux du jour,
Parfois, gentilles pastourelles
Redisent doux propos d'amour.
Vous qui parlez si tendrement,
Jeune fillette, jeune amant,
Prenez garde!
La dame blanche vous regarde,
La dame blanche vous entend.

En tous lieux protégeant les belles
Et de son sexe ayant pitié,
Quand les maris sont infidèles,
Elle en avertit leur moitié.
Volage époux, cœur inconstant,
Qui trahissez votre serment,
Prenez garde!
La dame blanche vous regarde,
La dame blanche vous entend.

Paroles de Scribe, *musique de* Boyeldieu.

Chant du Barde dans Ariodant.

Femme sensible, entends-tu le ramage
De ces oiseaux qui célèbrent leurs feux ?
Ils font redire à l'écho du rivage :
Le printemps fuit, hâtez-vous d'être heureux.

Vois-tu ces fleurs, ces fleurs qu'un doux Zé-
[phire
Va caressant de son souffle amoureux ?
En se fanant elles semblent te dire :
Le printemps fuit, hâtez-vous d'être heureux.

Moments charmants d'amour et de tendresse
Comme un éclair vous fuyez à nos yeux ;
Et tous les jours perdus dans la tristesse
Nous sont comptés comme des jours heureux.

Paroles de HOFFMAN, *musique de* MÉHUL.

Couplets du Traité nul.

Souvent la nuit, quand je sommeille,
Je crois le voir à mes genoux ;

Et le matin, quand je m'éveille,
Je regrette un songe si doux.
Lorsqu'on parle de mariage,
Je fais des vœux pour être à lui...
Ah! dis-moi toi-même aujourd'hui
Si l'on peut aimer davantage.

On me voyait, près de ma mère,
Rire toujours et folâtrer :
Triste, à présent, et solitaire,
Je ne fais plus que soupirer.
Tout me déplait dans le village
Depuis que je suis loin de lui...
Ah! dis-moi toi-même aujourd'hui
Si l'on peut aimer davantage.

Je dois pourtant à ta tendresse
Un aveu qui va me coûter....
Est-ce une erreur, une faiblesse?
A toi je veux m'en rapporter.
Quand je pense à mon mariage,
A ce moment rempli d'appas,
Mon cœur alors me dit tout bas
Que l'on peut aimer davantage.

Paroles de MARSOLLIER, *musique de* GAVEAUX.

Couplets des deux Ermites.

Jeune fille, jeune garçon,
Que le même couvert assemble, *bis.*
Seront bientôt d'accord ensemble;
N'en demandez pas la raison.
Une leçon bien sûre
Tous deux les instruira;
Et, cette leçon-là,
Qui la leur donnera?
La nature. *bis.*

Vous voudriez vous opposer
Aux piéges qu'ils savent vous tendre; *bis.*
Pour les empêcher de s'entendre,
En vain vous voudriez ruser,
Leur adresse plus sûre
Vous déconcertera;
Et, cette adresse-là,
Qui la leur donnera?
La nature. *bis.*

Paroles de PLANTERRE, *musique de* GAVEAUX.

Couplets de l'amour filial.

Jeunes amants, cueillez des fleurs
Pour le sein de votre bergère :
L'Amour par de tendres faveurs
Vous en promet le doux salaire.
Plein d'un espoir encor plus doux,
Dès que le soleil nous éclaire,
Je cueille des fleurs comme vous,
Pour parer le front de mon père.

Votre main, au bord d'un ruisseau,
Prépare des lits de fougère ;
Vous arrondissez des berceaux,
Pour servir d'asile au mystère.
Comme vous, de ces arbrisseaux
Je courbe la tige légère,
Et de leurs flexibles rameaux
J'ombrage le front de mon père.

En accourant à son réveil,
Vous tremblez. Que va-t-elle dire ?
En sortant des bras du sommeil,
Mon père, tu vas me sourire.
Vous lui ravissez quelquefois
Un baiser qu'ignore sa mère ;

Moi, chaque matin je reçois
Le premier baiser de mon père.

Paroles de DEMOUSTIER, *musique de* GAVEAUX.

Couplets de Marianne.

Suzon sortait de son village;
On lui trouvait quelques appas;
Ell' n'avait pas d'biens en partage,
Mais un bon cœur et de bons bras.
Travaillez donc,
Mam'sell' Suzon,
Travaillez donc, jeune et pauvre fillette.
Croyez-moi donc,
Songez-y donc;
Travaillez donc, jeune et pauvre Suzon.
Écoutez c'te voix qui répète
Que l'argent ne donn' pas l'bonheur,
Et qu' lorsqu'on a la paix du cœur,
Notre fortune est faite.

Bientôt un amant se présente:
Il était jeune et riche encor;
Le fripon, d'un' voix séduisante,
Offre son cœur et beaucoup d'or....

Méfiez-vous donc,
D'un pareil don,
Méfiez-vous donc, jeune et pauvre fillette,
Croyez-moi donc,
Travaillez donc,
Travaillez donc, jeune et pauvre Suzon.
Écoutez c'te voix qui répète
Que l'argent ne donn' pas l' bonheur,
Et qu'lorsqu'on a la paix du cœur,
Notre fortune est faite.

Il n'parlait point de mariage :
Il fallut le laisser partir;
S'il est pénible d'être sage,
Il l'est bien plus de se r'pentir.
Continuez donc,
Profitez donc,
Continuez donc, jeune et pauvre fillette,
Croyez-moi donc,
Travaillez donc,
Travaillez donc, jeune et pauvre Suzon.
Écoutez c'te voix qui répète,
Que l'argent ne donn' pas l'bonheur,
Et qu'lorsqu'on a la paix du cœur,
Notre fortune est faite.

Paroles de MARSOLLIER, *musique de* DALAYRAC.

Couplets de la Neige.

Lorsque l'hiver enchaine les flots,
Jeunes beautés, avec audace,
Accourez à ces plaisirs nouveaux :
L'Amour peut guider vos traineaux
Nul danger ne vous menace.
Mais il est au printemps,
Des périls bien plus grands :
Près de vous, quand avec grâce
Un danseur vient soudain
Vous présenter sa main.
Ma Suzon,
Ma Lison,
Pour danser,
Pour valser
Ne vas pas te presser.
Il est plus dangereux de glisser
Sur le gazon que sur la glace.
Il est trop dangereux de glisser :
Fillettes, craignez de danser.

Quand, sur la glace, en traineau brillant
Gaiment on passe et l'on repasse,
Si parfois arrive un accident,
On se relève promptement :

Sans danger l'on se ramasse.
Mais sur l'herbe, en dansant,
Ah ! c'est bien différent !
Du faux pas qui la menace,
Une fillette, hélas !
Ne se relève pas.
Ma Suzon, etc.

Sans te troubler, laisse, vieux mari,
Ta femme courir sur la glace :
L'Amour n'est là qu'un enfant transi,
Ailleurs il est plus dégourdi :
C'est au bois qu'il vous menace.
Qu'un tendron imprudent
Fasse un' chute en dansant,
Pour l'époux quelle disgrâce !
Car c'est lui tout à coup
Qui r'çoit le contre-coup.
Ma Suzon, etc.

Paroles de Scribe *et* Germain Delavigne.
*musique d'*Auber.

Ronde du Maçon.

Bon ouvrier, voici l'aurore
Qui te rappelle à tes travaux.

Ce matin, travaillons encore,
Le soir sera pour le repos.
Tout seul, on s'ennuie à l'ouvrage:
Pour l'abréger on le partage,
A ton aide chacun viendra,
Du courage,
Du courage:
Les amis sont toujours là.

Bon ouvrier, voici l'dimanche :
Ce jour-là tout est oublié;
Quelle gaîté naïve et franche!
Trinquons ensemble à l'amitié!
M'laisser boir' seul est un outrage;
Mais pour partager mon ouvrage,
Et la bouteille que voilà....
Du courage, etc.

Bon ouvrier, quand la tendresse
De l'hymen te fait une loi;
Lorsqu'à ta gentille maitresse
Tu donnes ton cœur et ta foi,
Prends garde, ne sois point volage.
Si tu négliges ton ouvrage,
Un autre te remplacera:
Du courage,
En ménage,
Les amis sont toujours là.

Paroles de Scribe *et* G. Delavigne,
*musique d'*Auber.

Romance de Léonore, ou l'amour conjugal.

Fidelio, mon doux ami,
Qu'il me tarde d'être ta femme :
Fille, hélas ! ne peut qu'à demi
Avouer ce qui s'passe en son âme;
Mais sans rougir te caresser,
Dans mes bras pouvoir te presser,
Te dire à chaque instant : Je t'aime !
Si le seul espoir du bonheur
De plaisir fait battre mon cœur,
Qu'est-ce donc que le bonheur même?

Accord, fidélité, repos,
Oui tel sera notre partage;
Et bientôt d'jolis p'tits marmots
Viendront embellir not' ménage.
Il me semble déjà les voir
Sur nos genoux grimper, s'asseoir,
Et nous balbutier : Je t'aime!
Si le seul espoir du bonheur
De plaisir fait battre mon cœur,
Qu'est-ce donc que le bonheur même?

Paroles de Bouilly, *musique de* Gaveaux.

Chanson de table du Calife de Bagdad.

Pour obtenir celle qu'il aime,
L'un éblouit par la grandeur :
A se voir aimé pour lui-même,
Un autre met tout son bonheur.
Mes chers amis, dans cette vie
Chacun a son goût, sa folie ;
La meilleure est de bien jouir.
Chantons l'amour et le plaisir.

L'un dans les hasards de la guerre
Trouve le bonheur de ses jours.
L'autre, sous le toit solitaire
Du tendre objet de ses amours.
Mes chers amis, dans cette vie
Chacun a son goût, sa folie ;
La meilleure est de bien jouir.
Chantons l'amour et le plaisir.

Paroles de SAINT-JUST, *musique de* BOÏELDIEU.

Couplets d'Alexis, ou l'Erreur d'un bon Père.

J'aimons que l'on chante gaiment
  Couplets ou chansonnette,
  Où berger à berg'rette
Parle d'amour ben gentiment.
    J'aime, morguenne,
    Surtout qu'on prenne,
    Eh! oui, morguenne,
  J'aime surtout qu'on prenne
Quelque joli petit refrain
Qui mette tout le monde en train,
Qui mette tout le monde en train,
  Tout en vidant nos verres
  Comme faisaient nos pères. *bis.*

J'commençons à m'apercevoir
  Qu'il en est d'la musique
  Comme d'la politique,
Dont chacun parle sans savoir.
    J'aime, morguenne, etc.

Je ne voulons pas me vanter,
  Mais, si j'puis m'y connaître,
  Tel chant' ben haut, peut-être,
Qui bientôt pourra déchanter.

Eh ! oui, morguenne,
Ç'ti-là qu'on traine,
Eh ! oui, morguenne,
Ç'ti-là, ç'ti-là qu'on traine
Si vite dans son phaéton,
Un beau matin, changeant de ton,
Ç'ti-là qu'on traine avec son phaéton,
Pourra r'monter derrière,
Comme faisait son père.

Paroles de MARSOLLIER ; *musique de* DALAYRAC.

Romance de Marcellin.

Ce jeune homme, depuis huit jours,
Passe souvent sous ma fenêtre.
Moi, je fais, usant de détours,
Semblant de ne pas le connaître.
D'éviter son tendre regard
C'est en vain que je me propose :
J'ai beau fixer l'œil autre part,
Je vois toujours la même chose.

Alors je pense à mon devoir;
Moi-même tout bas je me blâme,
Fermant l'œil pour ne pas le voir :
Son image reste en mon âme.

La nuit je fais nouveaux efforts
Pour fuir le mal où je m'expose,
Mais le sommeil, quand je m'endors,
M'offre toujours la même chose.

Fièvre brûlante dans mon sein
Soudain m'agite et me dévore;
Je n'aspire qu'au lendemain
Pour revoir l'objet que j'adore!...
Mon visage, en l'apercevant,
Prend la couleur de cette rose.
Et je me dis secrètement,
Il me manque encor quelque chose.

Paroles de BERNARD VALVILLE, *musique de* LEBRUN.

Couplets du Traité nul.

A Paris, et loin de sa mère,
Je pouvais la voir chaque jour;
Là sous le voile du mystère,
Nos yeux seuls se parlaient d'amour
Triomphant de sa répugnance,
J'obtins un rendez-vous secret...
Ah! mon cher oncle, en conscience,
Dites-moi n'ai-je pas bien fait?
N'ai-je pas bien fait? *ter.*

Ma Pauline me dit : Je t'aime.
Elle me le dit sans parler.
Timide aussi je fis de même :
Elle sentit ma main trembler.
Sans alarmer son innocence,
Un baiser fut pris en secret...
Ah ! mon cher oncle, en conscience,
Dites-moi, n'ai-je pas bien fait ?
N'ai-je pas bien fait ? *ter.*

Un rival, dit-on, se présente :
La douleur me rend furieux ;
Mais Pauline, toujours charmante,
Promet de rejeter ses vœux.
Nous nous sommes juré d'avance
Que si l'imprudent épousait....
Ah ! mon cher oncle, en conscience,
Dites-moi, n'ai-je pas bien fait ?
N'ai-je pas bien fait ? *ter.*

Paroles de MARSOLLIER, *musique de* GAVEAUX.

Romance de Montano et Stéphanie.

Quand on fut toujours vertueux,
On aime à voir lever l'aurore.
A son aspect délicieux,
L'homme juste est plus calme encore.

Plus recueilli dans ce moment,
Il jouit d'une ivresse pure,
Et rien pour lui n'est si touchant
Que le réveil de la nature.

Je vais encor combler les vœux
D'une tendre et sensible amante.
A la main d'un amant heureux,
Je vais unir sa main tremblante.
L'attente d'un si beau moment
Me remplit d'une ivresse pure,
Et me rend encor plus touchant
Le doux réveil de la nature.

Paroles de DEJAURE, *musique de* BERTON.

Chanson des deux Journées.

Un pauvre petit Savoyard
Mourait de froid et de souffrance.
Un Français passe par hasard,
L'entend gémir, vers lui s'avance.
L'enfant à la vie est rendu
Par son secours, son assistance.
Bon Français, Dieu te récompense;
Un bienfait n'est jamais perdu.

Bientôt sur notre continent
La guerre partout se déclare,
Ce bon Français tombe vivant
Au pouvoir d'un vainqueur barbare.
Un arrêt cruel est rendu
Qui l'condamne à perdre la vie...
Rassurez-vous, parents, patrie,
Un bienfait n'est jamais perdu.

Le Savoyard s'rend prisonnier,
A tous les dangers il s'élance :
Trompe gardien, séduit geôlier.
Que ne peut la reconnaissance?
Par ses soins, l'Français éperdu
S'échappe de la tour obscure.
Voilà comme dans la nature
Un bienfait n'est jamais perdu.

Paroles de BOUILLY, *musique de* CHÉRUBINI.

Couplets de Palma.

Petits chagrins de temps en temps
Rendent les plaisirs plus piquants.
Souvent pour un sujet frivole
Notre pauvre cœur se désole.

Hélas ! on pleure, on est désespéré,
Et puis on rit d'avoir pleuré.

Fille sage qui, par erreur,
Trahit le secret de son cœur,
Voudrait cacher dans un abime
Cet aveu qui lui semble un crime.
Hélas ! on pleure, on est désespéré,
Et puis on rit d'avoir pleuré.

Léa voit fuir tous ses amants ;
Sa sœur reste veuve à seize ans.
Toutes deux, lasses de la vie,
Veulent mourir de compagnie.
Hélas ! on pleure, on est désespéré,
Et puis on rit d'avoir pleuré.

Paroles de LEMONTEY, *musique de* PLANTADE.

Rondeau des Visitandines.

Enfant chéri des dames,
Je suis en tout pays
Fort bien avec les femmes,
Mal avec les maris. *ter.*

Pour charmer l'ennui de l'absence
A vingt beautés je fais la cour.
Laissant aux sots l'ennuyeuse constance,
Je les adore tour à tour.
Pourquoi me piquer de constance
Quand je vois de nouveaux appas ?
Un nouveau goût s'éveille,
J'entends à mon oreille
Le dieu d'amour me répéter tout bas :

Enfant chéri des dames,
Sois dans tous les pays
Fort bien avec les femmes,
Mal avec les maris. *ter.*

Mais le ciel me seconde,
Et veux faire, je crois,
L'ami de tout le monde
D'un homme tel que moi.
Me voici dans la France;
Tout ira pour le mieux,
Car on aime l'aisance
Dans ce climat heureux.
Non, il n'est pas de climat plus heureux.

Car les amants des dames,
Dans ce charmant pays,
Sont bien avec les femmes,
Bien avec les maris. *ter.*

Paroles de PICARD, *musique de* GAVEAUX.

Rondeau d'une Folie.

On ne saurait trop embellir
Le court espace de la vie;
Pour moi, je veux le parcourir
Avec l'Amour et la Folie.

Du Temps rapide qui s'enfuit
Rien n'échappe à la faux cruelle;
Souvent il la frappe et détruit
Jusqu'à la fleur la plus nouvelle.

On ne saurait trop embellir, etc.

Empressons-nous donc de jouir
Du charme heureux de la jeunesse;
Et ménageons un souvenir
Qui vienne égayer la vieillesse.

On ne saurait trop embellir
Le court espace de la vie;
Pour moi, je veux le parcourir
Avec l'Amour et la Folie.

Paroles de BOUILLY, *musique de* MÉHUL.

Histoire abrégée du Théâtre du Vaudeville.

On a vu dans notre article sur l'opéra comique que ce genre et celui du vaudeville, d'abord confondus, ont eu une origine commune dans les théâtres de la Foire.

Un théâtre spécial de vaudeville fut élevé à Paris en 1792, époque où la liberté des théâtres fut proclamée.

Piis et Barré, dont les vaudevilles avaient eu à l'Opéra-Comique de grands succès, conçurent le projet de consacrer à ce genre éminemment français une scène particulière, et ils la fondèrent dans la rue de Chartres, sur l'emplacement d'une salle de bal nommée *le Vaux-Hall d'hiver* ou *le Panthéon*. Ce fut l'asile de l'esprit et de la gaieté. Les fondateurs prirent pour devise un vers

de Boileau dont ils ne changèrent qu'un mot, et ils écrivirent sur leur affiche :

Le Français, né malin, *créa* le vaudeville.

Les premiers auteurs que s'associèrent Piis et Barré, furent Desfontaines, Radet, Demautort, Deschamps et Léger, acteur de ce théâtre; mais Piis resta peu de temps dans l'association, et le triumvirat dont le nom fit pendant vingt ans le succès et la fortune du Vaudeville fut composé de Barré, Radet et Desfontaines.

Bientôt ce genre aimable, dont le succès fut complet, attira beaucoup d'auteurs dont la plume facile embellit le nouveau répertoire; le théâtre du Vaudeville fut surnommé *la Boîte à l'esprit*, et ce surnom fut mérité, grâce aux ouvrages de Desprez, Bourgueil, Prévôt d'Irai, Philippon-la-Madeleine, le comte et le vicomte de Ségur. Les premiers ouvrages qui furent joués sur ce théâtre étaient légers de fonds.

mais les détails en étaient toujours gracieux et les couplets piquants

Les acteurs qui s'étaient formés à ce genre y réussirent complétement et joignirent à un bon ton de comédie l'art de chanter le couplet avec goût et finesse. On distinguait parmi eux Rosières, Vertpré, Chapelle, Duchaume, Henri, Julien, Carpentier, mesdames Sara Lescot, Blosseville, Molière, de La Porte, Duchaume. La troupe était remarquable par son ensemble parfait.

Un acteur spécial, Laporte, y remplissait le rôle d'Arlequin d'une manière charmante, et avait renouvelé ce genre perdu depuis Carlin et maintenant tout à fait oublié.

Les plus jolies arlequinades, qui lui durent en partie leur succès, furent *Arlequin afficheur*, *Colombine mannequin*, et quantité de parodies dans lesquelles il imitait d'une façon extraordinaire Talma ; telles que *Arlequin taquin* et *Arlequin Cruello*, parodies de *Lucrèce* et d'*Othello*. Sa dernière création fut *le Né-*

cessaire et le Superflu, pièce dans laquelle il rappela les traditions du meilleur temps de la comédie italienne.

Les premières pièces qui attirèrent la foule au Vaudeville furent *la Revanche forcée*, *le Prix*, *la Matrone d'Éphèse*, *le Petit Sacristain*, *Piron avec ses amis*, *Honorine, ou la Femme difficile à vivre*.

Né presque avec la Révolution, le Vaudeville fut obligé de faire des concessions à l'esprit du jour, mais ce fut toujours avec modération. Cette scène ne fut pas souillée des turpitudes qui déshonorèrent quelques autres théâtres. Ses auteurs furent même accusés de sentiments anti-républicains, lorsqu'en janvier 1793 ils donnèrent *la Chaste Suzanne*, où les patriotes prétendirent voir une allusion au procès de Marie-Antoinette, qui ne devait pas tarder à suivre son époux sur l'échafaud. Au moment où Daniel disait aux deux vieillards : « Vous êtes ses accusateurs, vous ne pouvez pas être ses juges ! » des applaudissements et des sifflets reten-

tirent, et le tumulte devint tel que l'on fit évacuer la salle. Barré, Radet et Desfontaines furent arrêtés. Il n'y avait qu'un pas de la prison à la mort. Ces auteurs se hâtèrent de sacrifier aux circonstances et de faire des pièces et des couplets patriotiques qui leur sauvèrent la vie.

Le théâtre du Vaudeville, dont la marotte se changeait quelquefois en férule, vit souvent se renouveler des scènes d'opposition. Léger, dans sa pièce de *l'Auteur d'un moment*, avait dirigé un couplet contre Chénier, auteur de *Charles IX*. Les uns demandèrent *bis*, les autres s'y opposèrent. On força l'auteur à brûler sa pièce sur le théâtre.

Plus tard, sous le Directoire, dans une pièce intitulée : *Ne pas croire ce qu'on voit*, un couplet dans lequel on crut voir une allusion aux puissants du jour fit fermer le théâtre pendant quelque temps.

Après la période révolutionnaire,

le vaudeville reprit toute sa gaieté et son esprit de bon aloi ; on y vit un genre de pièces ignoré jusqu'alors, c'est ce qu'on a appelé *les pièces de galerie*. Le Vaudeville passa successivement en revue maître Adam, Molière, Scarron, Théophile, J. J. Rousseau, Voltaire, Frédéric, Chaulieu, Boursault, madame Deshoulières, Gessner, l'Arioste, Florian, Gentil-Bernard. Un succès aussi brillant qu'estimable couronna *Monsieur Guillaume*, nom supposé sous lequel on représenta le vénérable et infortuné Lamoignon de Malesherbes.

En même temps, le Vaudeville saisissait toutes les circonstances, et aucun événement, aucune mode, rien de ce qui prêtait au ridicule ou à la critique n'échappait à ses malins couplets.

A cette époque, le troupeau des auteurs de vaudevilles s'augmenta d'Armand Gouffé, Georges Duval, Dieulafoi, Gersin, Tournay, Dupaty, du Mersan, Chazet, Vieillard, Sewrin, Joseph Pain et Bouilly ; ces deux derniers at-

tirèrent la foule avec le succès extraordinaire qu'obtint leur *Fanchon la vielleuse*, sous les traits charmants de madame Belmont.

Nous ne saurions citer les noms de tous les auteurs, ni les titres de toutes les pièces qui enrichirent le piquant répertoire du Vaudeville pendant vingt ans. Ce répertoire amusant, spirituel et varié, plaisait par son ensemble; cependant quelques pièces eurent la vogue, entre autres *la Revue de l'an VI*, *la Soirée de deux prisonniers*, *la Leçon de botanique*, *les quatre Henri*, *Amour et mystère*, *Lantara*, *le Pauvre Diable*, *les deux Edmond*, *la Belle au bois dormant*, *Gaspard l'Avisé*. Joly était alors le comique en réputation du Vaudeville.

Une troisième phase fit connaître de jeunes auteurs qui suivirent les traces de leurs prédécesseurs et qui remplacèrent ceux que le temps moissonnait ou qui survivaient à leurs succès. Ce furent Désaugiers, Dubois, Rougemont, Francis, Moreau, Théaulon,

Dartois, Mélesville, Bayard, et enfin Scribe, qui commença au Vaudeville sa brillante carrière dramatique par *la Visite à Bedlam*, *une Nuit de la garde nationale*, *la Somnambule* et *le comte Ory*.

Mais bientôt des théâtres rivaux s'élevèrent; la concurrence s'établit. La plus dangereuse fut celle du Gymnase. Barré, devenu vieux, abdiqua, et le Vaudeville passa successivement dans les mains de Désaugiers, Bérard, de Guerchy, Bernard-Léon et Arago. Sous ce dernier directeur, le genre changea; la Régence et Louis XV devinrent à la mode; le Vaudeville se jeta en même temps dans le marivaudage et dans le drame. On y vit même des reines et des cardinaux. Puis les courtisanes eurent leur vogue, et arrivèrent *Marion de Lorme*, *Marie Mignot*, *la Camargo* et *la Dubarry*, avec MM. Ancelot, Lockroi, Paul Duport.

Les flonflons étaient vieux. Les refrains joyeux, les couplets villageois, les épigrammes piquantes cédèrent la

place aux grands airs, aux morceaux à prétention.

Cependant Arnal, qui remplaçait Joly, avait conservé le privilége de faire rire, et gardait encore quelques traditions de l'ancien vaudeville, grâce aux pièces amusantes de MM. Dupaty, Duvert et Varin, dans lesquelles il était merveilleusement secondé par Lepeintre jeune.

Un incendie, arrivé en 1836, détruisit cette bonbonnière, cette boîte à l'esprit, dont le petit cadre convenait si bien au genre du Vaudeville. Il fallut chercher un asile ailleurs. On sait que c'est maintenant sur la place de la Bourse, dans la salle construite pour le théâtre des Nouveautés, que le Vaudeville a fait élection de domicile. Là il fut dirigé quelque temps par M. Trubert, qui n'y réussit pas.

A sa direction peu heureuse succéda celle de M. Ancelot, plus homme d'esprit qu'administrateur. Il est aujourd'hui remplacé par M. Cogniard. Il y a

trop peu de temps que ce directeur s'est mis à la tête de ce théâtre pour que l'on sache s'il sera plus habile que ses prédécesseurs, et s'il rendra au Vaudeville sa couleur primitive et ce parfum d'esprit et de bon goût qui en a fait longtemps le théâtre privilégié de la bonne compagnie.

Ce qui faisait le charme du Vaudeville, c'était le mélange des airs simples et joyeux, des naïfs *ponts-neufs* et des airs les plus jolis des opéras-comiques qui, bien adaptés aux paroles, leur donnaient de la valeur, et dont les refrains bien choisis leur donnaient de l'esprit. Ces airs connus aidaient le public à retenir les couplets qu'il fredonnait gaiement en sortant du spectacle. Quelques-uns étaient composés exprès et devenaient populaires, comme ceux de Chardini et de Wecht, qui furent les deux premiers chefs d'orchestre du Vaudeville. Mais celui qui en a composé le plus et dont les gracieuses mélodies ont eu le plus de suc-

cès et se répètent encore, c'est Doche, qui a composé plus de quatre cents airs, tous jolis et spirituels, qu'il a réunis dans le recueil intitulé : *la Musette du Vaudeville*. Doche, que l'on a justement surnommé *le Grétry du Vaudeville*, est mort en 1825. Son fils, qui lui a succédé, a hérité de son talent.

Théâtres des Variétés, des Troubadours, du Gymnase, du Palais-Royal.

Le vaudeville avait eu un théâtre spécial, ce genre avait eu du succès; tous les autres théâtres s'en emparèrent, et l'un de ceux qui l'exploitèrent des premiers fut le théâtre de la Cité Variétés. Une partie de la troupe passa vers 1798 au théâtre de mademoiselle Montansier au Palais-Royal. Le fameux Brunet était du nombre; il fut bientôt rejoint par Tiercelin, Bosquier, Gavaudan et quelques autres. Ces acteurs

avaient fait partie de la troupe rivale du Vaudeville, que l'auteur-acteur Léger avait réunie pour fonder le *Théâtre des Troubadours*. Ces troubadours avaient débuté au théâtre Molière le 4 mai 1799; ils passèrent à la salle Louvois le 1er août de la même année, et cessèrent d'exister vers le commencement de 1801. C'est de cette époque que date la vogue extraordinaire du théâtre des Variétés qui, après avoir été l'émule de celui du Vaudeville, fut bientôt son égal et le surpassa souvent. Son genre plus varié, sa gaieté un peu plus hasardée, le mélange des pièces gracieuses, bouffonnes, grivoises, poissardes, attirèrent la foule, et beaucoup d'auteurs désertèrent la rue de Chartres, où quelquefois le vaudeville *pinçait sans rire*, pour venir s'enrégimenter dans la nouvelle salle des Variétés, qui venait de s'élever sur le boulevard des Panoramas. Des vaudevilles aussi amusants que spirituels sortirent de la plume de Désaugiers, Francis, Georges Duval,

Rougemont, du Mersan, Martainville, Merle, Brazier, Sewrin, Chazet. Plus tard, on vit se joindre à leurs noms ceux de Dartois, Théaulon, Mélesville, Scribe. Mais ces deux derniers allèrent en 1820 fonder une nouvelle rivalité au Vaudeville, en élevant avec M. Poirson le théâtre du Gymnase.

C'était déjà beaucoup que trois théâtres du même genre, ce qui n'empêcha pas, après la révolution de juillet 1830, qu'on ne laissât établir dans l'ancienne salle des Variétés-Montansier le théâtre du Palais-Royal.

Dieu sait la consommation de couplets qui se fait tous les ans dans ces quatre théâtres, sans compter le nombre de ceux qui se fabriquent journellement pour les théâtres de la Gaîté, des Folies-Dramatiques, des Délassements, du Petit-Lazzari, de Beaumarchais et même des Funambules, où malheureusement on chante aussi. Il faut que la mine soit inépuisable pour fournir à une si prodigieuse exploitation.

Vive Henri IV.

Cette chanson fut composée par Collé pour sa comédie de *la Partie de chasse de Henri IV*. Le premier couplet est plus ancien et date, à ce qu'on croit, du temps de ce prince.

Le second couplet fut ajouté lorsque Louis XVI permit de représenter à Paris cette pièce, que sous Louis XV on n'avait jouée qu'en province.

L'air est celui des *Tricotets*, que l'on appelait aussi le *Pas de Henri IV*, parce qu'il se plaisait à le danser.

Cet air fut proscrit pendant la Révolution; la Restauration le remit en faveur, et il remplaça *la Carmagnole* et *Ça ira*.

En France toutes les époques ont été signalées par des chansons.

Vive Henri Quatre!
Vive ce roi vaillant!

Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de battre,
Et d'être un vert galant.

Chantons l'antienne
Qu'on chant'ra dans mille ans :
Que Dieu maintienne
En paix ses descendants,
Jusqu'à ce qu'on prenne
La lune avec les dents.

J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin.
De nos bons drilles
Voilà tout le refrain.
Oui, j'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin.

Moins de soudrilles
Eussent troublé le sein
De nos familles,
Si l'ligueux plus humain
Eût aimé les filles,
Eût aimé le bon vin.

Couplets de Pauline, ou la Fille naturelle.

TOUT POUR DEUX.

Air : *Il faut quitter ce que j'adore* (du *Jockey*).

Si Pauline est dans l'indigence,
Moi, grâce au ciel, j'ai de l'argent
Pour une honnête et douce aisance
Mon avoir sera suffisant.
A la compagne de sa vie
On doit offrir un sort heureux.
Ah ! quand on prend femme jolie,
Il faut avoir du bien pour deux.

Loin d'elle je prétends sans cesse
Chasser le chagrin, le souci ;
Et si parfois de la tristesse
Elle éprouve le sombre ennui
J'égayerai ma douce amie
Car moi je suis toujours joyeux.
Ah ! quand on prend femme jolie
Il faut de la gaité pour deux.

Pauline, au printemps de son âge,
A peine touche à ses quinze ans.

Les travaux, les soins du ménage,
Pour elle seront fatigants.
Mais j'aiderai ma douce amie :
Je me sens fort et courageux.
Ah ! quand on prend femme jolie,
Il faut de la santé pour deux.

RADET.

Couplets de la Petite Nanette.

LA RECONNAISSANCE.

Vous qui de prêcher la raison
Avez contracté l'habitude,
Parmi les vices du bon ton
Vous oubliez l'ingratitude.
Combien de gens n'a-t-on pas vus,
Aux jours nébuleux de la France,
Dénigrer toutes les vertus
Et surtout la reconnaissance ?

Dans ce beau siècle, où l'on a mis
Les mots à la place des choses,
Où d'infaillibles beaux esprits
Prennent les effets pour les causes,
On parle tant d'humanité,
On vante tant la bienfaisance...

Eh! messieurs, ayez la bonté
D'y joindre la reconnaissance.

L'ami dont le cœur généreux
Me fait partager son aisance,
Sur mes destins moins malheureux
Versa plus d'une jouissance.
Il double le bien qu'il me fait
En me tirant de l'indigence :
Je jouis d'abord du bienfait,
Et puis de ma reconnaissance.

Paroles et musique du Cousin Jacques.

Vaudeville de la Soirée des Boulevards.

Je veux, au bout d'une campagne,
Me voir déjà joli garçon ;
Des héros que l'on accompagne
On saisit l'air, on prend le ton :
Des ennemis, ainsi qu'des belles
On est vainqueur en l's'imitant.
Et r'li, et r'lan,
On prend d'assaut les citadelles,
Relan tamplan, tambour battant.

Braves garçons que l'honneur mène,
Prenez parti dans Orléans;
Not' coronel, grand capitaine,
Est le patron des bons vivants :
Dam' il fallait le voir en plaine
Où le danger était l'plus grand.
Et r'li, et r'lan,
Lui seul en vaut une douzaine,
Relan tamplan, tambour battant.

Nos officiers dans la bataille
Sont pêle-mêle avec nous tous :
Il n'en est point qui ne nous vaille,
Et les premiers ils sont aux coups.
Un général, fût-il un prince,
Des grenadiers se met au rang,
Et r'li, et r'lan,
Fond sur l's'ennemis et vous les rince,
Relan tamplan, tambour battant.

Vaillant et fier sans arrogance,
Et respecter ses ennemis;
Brutal pour qui fait résistance,
Honnête à ceux qui sont soumis;
Servir le roi, servir les dames :
Voilà l'esprit du régiment.
Et r'li, et r'lan,
Nos grenadiers sont bonnes lames,
Et vont toujours tambour battant.

Viens vite prendre la cocarde;
Du régiment quand tu seras,
Avec respect j' veux qu'on te r'garde :
Le prince est l'chef, et j' sons les bras.
Par le courage on se ressemble :
J'ons même cœur et sentiment.
Et r'li, et r'lan,
Droit à l'honneur j'allons ensemble,
Relan tamplan, tambour battant.

La jeune Agnès devint ma femme;
J'étais le maitre à la maison.
Au bout d'un mois, changeant de gamme,
Elle fut pire qu'un dragon.
Pauvres époux, voyez ma peine :
Si je m'échappe un seul instant,
Et r'li, et r'lan,
Relan tamplan elle me mène,
Relan tamplan, tambour battant.

Quand un mari fait bon ménage,
Que de sa femme il est l'amant,
Frauder ses droits est un outrage
Que l'on excuse rarement.
S'il va courir la pretantaine,
Ne peut on pas en faire autant?
Et r'li, et r'lan,
Relan tamplan on vous le mène,
Relan tamplan, tambour battant.

FAVART.

Romance de Fanchon la Vielleuse.

Aux montagnes de la Savoie
Je naquis de pauvres parents;
Voilà qu'à Paris l'on m'envoie,
Car nous étions beaucoup d'enfants.
Je n'apportais, hélas! en France,
Que mes chansons, quinze ans, ma vielle et
[l'espérance.

En pleurant, dans chaque village
Fanchon allait tendant la main.
Pauvre petite, ah! quel dommage!
Que n'étais-je sur ton chemin,
Lorsque tu n'apportais en France
Que tes chansons, quinze ans, ta vielle et
[l'espérance!

Quinze ans et sans ressource aucune,
Que l'on éveille de soupçons!
Cependant j'ai fait ma fortune,
Et n'ai donné que mes chansons.



Fillette sage, apporte en France
Tes chansons, tes quinze ans, ta vielle et
[l'espérance.

Paroles de BOUILLY *et* J. PAIN, *musique de* DOCHE.

Couplets de Fanchon la Vielleuse.

Lise épouse l'beau Gernance.
L'jeune époux a d'la naissance,
La bell' Lise n'en a pas;
Mais elle a beaucoup d'appas.
En vain l'orgueil en murmure,
L' mari se moque d'tout ça.
L'amour, ainsi qu'la nature,
N' connait pas ces distanc's-là.

Jupin, grand épouseux d'belles.
S'mariait à des mortelles;
Pour contracter c'bel hymen,
Ell's n'avaient pas d' parchemin.
A sa gentille future
L' dieu n' demandait pas tout ça.
L'amour, ainsi qu' la nature,
N' connait pas ces distanc's-là.

Quand Vénus sortit de l'onde,
Elle vint tout' nue au monde;
Elle n'était pas d'qualité;
Mais elle avait d'la beauté.
Chacun, voyant sa figure,
S' dit : Noblesse n' vaut pas ça.
L'amour, ainsi qu' la nature,
N' connaît pas ces distanc's-là.

Paroles de PAIN *et* BOUILLY, *musique de* DOCHE.

Couplets du Petit Courrier.

Le premier pas se fait sans qu'on y pense :
Craint-on jamais ce qu'on ne prévoit pas?
Heureux celui dont la douce éloquence,
En badinant, fait faire à l'innocence
Le premier pas! *bis.*

Au premier pas un bonheur qu'on ignore
Sait à nos cœurs présenter tant d'appas,
Qu'à son déclin, regrettant son aurore,
Femme souvent veut qu'on la croie encore
Au premier pas. *bis.*

Le premier pas rarement inquiète
Jeune beauté qu'amour prend dans ses lacs;

Mais sur la route où le fripon la guette,
Plus elle avance et plus elle regrette
Le premier pas. *bis.*

Paroles de BOUILLY *et* MOREAU, *musique de* DOCHE.

Notice sur Désaugiers.

Marie-Antoine Désaugiers naquit à Fréjus en 1772. Son père, musicien distingué, a composé plusieurs opéras qui dans le temps obtinrent du succès, et entre autres airs qui sont restés vaudevilles, ceux des *Jumeaux de Bergame* de Florian. Le jeune Désaugiers reçut une bonne éducation, et dès sa grande jeunesse, il cultiva la poésie. Les *Almanachs des Muses* de 1791 et de 1793 contiennent de lui des pièces où se révèle déjà le sentiment poétique qui s'est fait sentir dans toutes ses chansons. Il avait vingt ans lorsqu'il donna sa première pièce au théâtre des Jeunes Ar-



Geoffroy

DÉSAUCIERS

de Gonet edit.

tistes. Peu après il s'embarqua pour Saint-Domingue, et se trouva dans cette île au moment où l'insurrection des noirs venait d'éclater. Il combattit contre eux, tomba entre leurs mains, et il allait être fusillé lorsqu'un accès de générosité de la part de ces barbares lui sauva la vie. Il raconte lui-même dans la préface du premier recueil de ses chansons comment la gaieté le soutint dans les circonstances les plus pénibles, et même au moment où, les yeux couverts d'un bandeau, il allait recevoir le coup fatal. Cette gaieté, dont Désaugiers eut toujours l'apparence, était plutôt dans son tempérament que dans son caractère, dont le fond était mélancolique. Épanouie dans la société, son âme était rêveuse dans la solitude. S'il a fait des chansons bouffonnes et bachiques, il a fait aussi des romances qui respirent la sensibilité et une grâce touchante.

De retour en France vers 1797, il se livra tout entier au goût du théâtre et

travailla pour les petits spectacles, où l'on retirait de ses pièces un gain bien léger, à cette époque où les théâtres supérieurs offraient eux-mêmes aux auteurs d'assez faibles ressources. Il voyagea avec quelques amis, et leur bourse légère ayant été bientôt épuisée, ils se firent acteurs de circonstance; mais leur talent ne répondant pas à leur bonne volonté, ils furent obligés de fuir la scène ingrate qui ne les nourrissait pas, et laissèrent jusqu'à leurs vêtements pour gage.

Ce ne fut que vers 1805, à l'âge de trente-trois ans, que la réputation de Désaugiers commença par quelques jolies pièces aux théâtres du Vaudeville et des Variétés, et bientôt après par sa chanson de *Monsieur et madame Denis* et son pot pourri de *la Vestale*.

En 1806, la société du *Caveau moderne*, qui venait d'être fondée, lui donna lieu d'exercer sa verve chansonnière; il ne tarda pas à en être nommé président, et en effet, personne

ne pouvait lui disputer le sceptre de la chanson. On a quelquefois pu l'égaler, mais jamais le surpasser.

Pendant vingt ans, Désaugiers marcha de succès en succès, non-seulement au théâtre, mais dans le monde. Il était partout reçu, accueilli, fêté · ses jours s'écoulaient dans la joie; on l'applaudissait dans les salons, dans les banquets, où ses chansons, chantées par lui, avaient un double attrait, car il les chantait aussi bien qu'il les faisait.

En 1815, les événements politiques amenèrent la dissolution de la société chantante du *Caveau moderne*, et le président changea de trône : il devint directeur du théâtre du Vaudeville; il quitta cette direction au bout d'une dizaine d'années, la reprit encore, mais Désaugiers n'économisait ni ses forces ni son esprit; il abrégea sa carrière en la remplissant trop. Il n'avait que cinquante-cinq ans lorsque sa santé robuste chancela sous les rudes assauts qu'il lui faisait soutenir. Un lit de dou-

leurs fut le dernier asile de sa gaieté. L'esprit lutta en vain contre le corps épuisé ; il fit en riant son épitaphe, et ses amis la lurent en pleurant :

Ci-gît, hélas, sous cette pierre,
Un bon vivant mort de la pierre.
Passant, que tu sois Paul ou Pierre,
Ne va pas lui jeter la pierre.

Le 9 août 1827, Désaugiers ne chantait plus.

Chanson du Départ pour Saint-Malo.

Air breton.

Rien n'était si joli qu'Adèle,
Qui, grâce à Lucas,
Arrivait à grands pas
A l'âge où l'amour dit tout bas :
Amusez-vous,
Belle aux yeux doux,
Amusez-vous,
Trémoussez-vous,

Amusez-vous, belle;
Amusez-vous,
Ne craignez rien,
Trémoussez-vous bien.

Un jour Lucas surprit Adèle
Au fond d'un p'tit bois,
Où l'drôle en tapinois
Lui chanta pour la premièr' fois :
Amusez-vous, etc.

Ce r'frain amusa tant Adèle
Qu'avant de s'quitter,
Sans pouvoir s'arrêter,
Elle et Lucas n'fir'nt que chanter :
Amusez-vous, etc.

Mais un jour que sur l'herb' nouvelle
Adèl' chantait ça,
Un gros loup la croqua...
Fillettes, d'après c'te l'çon-là,
Méfiez-vous
D'ce r'frain si doux :
Amusez-vous,
Trémoussez-vous,
Amusez-vous, belle;
Amusez-vous,
Ne craignez rien,
Trémoussez-vous bien.

DÉSAUGIERS.

Vaudeville de M. Dumollet.

LE DÉPART POUR SAINT-MALO.

Bon voyage,
Cher Dumollet,
A Saint-Malo débarquez sans naufrage.
Bon voyage,
Cher Dumollet,
Et revenez si le pays vous plait.

Peut-être un jour une femme charmante
Vous rendra père aussi vite qu'époux;
Tâchez c'te fois qu'personn' ne vous dé-
[mente
Quand vous direz que l'enfant est à vous.

Bon voyage, etc.

Si vous venez revoir la capitale,
Méfiez-vous des voleurs, des amis,
Des billets doux, des coups, de la cabale,
Des pistolets et des torticolis.

Bon voyage, etc.

Dumollet.

Allez au diable ! et vous et votre ville,
Où j'ai souffert mille et mille tourments

Au public.

Il vous serait cependant bien facile
De m'y fixer, messieurs, encor longtemps.
Pour vous plaire je suis tout prêt
A rétablir ici mon domicile.
Faites connaître à Dumollet
S'il doit rester ou faire son paquet.

DÉSAUGIERS.

Couplet d'Une Nuit de la Garde nationale.

Je pars;
Déjà de toutes parts
La nuit sur nos remparts
Étend son ombre
Sombre;
Chez vous,
Dormez, époux jaloux,
Dormez, tuteurs, pour vous

La patrouille
Se mouille.
Au bal
Court un original,
Qui, d'un faux pas fatal
Redoutant l'infortune,
Marche d'un air contraint.
S'éclabousse... et se plaint
D'un réverbère éteint
Qui comptait sur la lune.

Un luron
Que l'instinct gouverne
A défaut de sa raison,
Va frapper à chaque taverne,
Les prenant pour sa maison.
J'examine
Cette mine,
Qu'enlumine
Un rouge bord,
Quand au poste
Qui l'accoste,
Il riposte :
Verse encor.

Je vois
Revenir un bourgeois
Qui, charmé de sa voix,
Sort gaîment du parterre ;

Il chante et, plus content qu'un dieu,
Il écorche avec feu
Un air de Boyeldieu.
Plus loin,
Près du discret cousin,
En modeste sapin
Rentre la financière,
Quand sa couturière
Sort de Tivoli
Dans le galant wiski
Que prêta son mari.
A mes yeux s'ouvre une fenêtre
Que lorgnait un amateur;
Mais je crois le reconnaître,
Et ce n'est point un voleur.

Je m'efface
Pour qu'on fasse
Volte-face
A l'instant;
Car la belle,
Peu cruelle,
Était celle
Du sergent.

Jugeant,
En chef intelligent,
Que rien n'était urgent
Quand la ville
Est tranquille,

Je rentre, et voici, général,
Le récit littéral
Que fait le caporal.

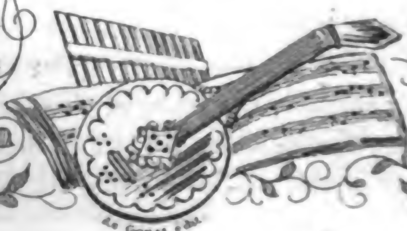
SCRIBE.

Notice sur Brazier.

Nicolas Brazier, né en 1783, se ressentit, comme tous les jeunes gens de son époque, de l'interruption des bonnes études, et ce ne fut que plus tard qu'il chercha à réparer ce qui avait manqué à son éducation première. Une vocation irrésistible fit de lui un chansonnier. Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il chercha à marcher sur les traces des Collé, des Panard, des Laujon. Il fut encouragé dans ses premiers essais par Armand Gouffé, et il alla bientôt s'asseoir au *Caveau moderne*, dont il a été un des membres les plus remarquables. Il était impossible que le goût de la chanson ne lui inspirât pas le désir de faire



BRAZIER



chanter ses couplets sur le théâtre; aussi s'essaya-t-il dans les petits spectacles des boulevards, en s'associant à des auteurs qui avaient peut-être plus que lui le sentiment dramatique, mais qui n'avaient pas cette verve chansonnière, cette facilité du couplet, qui ont toujours été son caractère distinctif. Son goût se forma, et bientôt il prit sa place parmi les auteurs qui se faisaient remarquer au théâtre du Vaudeville et à celui des Variétés, à cette époque où les couplets étaient pour beaucoup dans les succès qu'on y obtenait. Brazier a fait sa part dans plus de deux cents pièces, avec Désaugiers, Rougemont, Carmouche, Mélesville, Merle. Le collaborateur auquel il a été le plus fidèle est du Mersan, avec qui il a fait soixante vaudevilles dont la plupart ont eu de grands succès, et parmi lesquels on compte *les Cuisinières*, *les Bonnes d'Enfants*, *les Ouvriers*, *le Soldat laboureur*, *les Brioches à la mode*, *Monsieur Cagnard*, etc.

Il faut défendre Brazier d'un reproche d'ignorance dont on s'est plu à le stigmatiser. Il n'était pas savant, il l'avouait lui-même et le disait peut-être trop; mais quelque peu d'études qu'il eût fait, il savait un peu plus de latin que n'en savent quelques vaudevillistes d'aujourd'hui. Cela n'ôtait rien à son esprit, à sa gaieté. Boursault, qui ne savait pas le latin, n'en a pas moins fait de très-jolies comédies; et Béranger, qui dit lui-même qu'il ne l'a jamais su, est un de nos premiers poëtes. Brazier, si gai dans ses poésies, si entraînant dans ses couplets, qu'il chantait comme Désaugiers, était dans ses relations sociales d'une simplicité, d'une bonhomie remarquables, et souvent distrait au point d'oublier le monde dont il était entouré pour converser avec sa muse chantante.

Ce n'est pas tout que d'être homme d'esprit et aimable chansonnier; Brazier fut plus que cela : il fut homme de bien par excellence. Beaucoup de

personnes pensent qu'un vaudevilliste est un homme essentiellement frivole; on ignore communément que la vie privée ne ressemble pas toujours à celle des coulisses et des banquets joyeux, et que l'âme qui s'épanche en refrains spirituels et gais renferme des pensées profondes. C'est à l'amitié sincère, c'est aux relations de famille qu'il faut demander le secret de la vie intime, et celui qui a connu Brazier depuis sa plus grande jeunesse jusqu'à son dernier jour peut dire qu'il s'oublia toujours lui-même pour sa femme, ses enfants, ses frères, et qu'il remplit avec la plus stricte sévérité les devoirs qu'impose le sentiment d'une probité intacte.

Brazier a laissé quelques écrits lancés dans des recueils périodiques et une histoire légère et amusante des petits théâtres ; mais son bagage le plus glorieux est le recueil de ses chansons, qui peut marcher immédiatement après ceux de Désaugiers et de Béranger.

Au commencement de 1838, Brazier

avait ressenti quelques atteintes du mal qui devait l'emporter; il prévoyait le terme de sa vie, et dans ses entretiens familiers avec celui qui écrit ces lignes il en parlait avec une résignation philosophique. S'il craignait de mourir, ce n'est pas qu'il estimât beaucoup la vie, c'est qu'il savait que la sienne pouvait être utile à ceux qu'il aimait. Il succomba à une maladie de foie le 22 août, âgé seulement de cinquante-cinq ans, au même âge que Désaugiers.

Le Départ du Grenadier.

CHANSON DE LA PIÈCE DES CUISINIÈRES.

Guernadier, que tu m'affliges
En m'apprenant ton départ.
Va dire à ton capitaine
Qu'il te laisse en nos cantons,
Que je serai bien aise,
    Contente, ravie,
De t'y voir en garnison.

Ma Fanchon, sois-en ben sûre,
Je ne t'oublierai jamais;
C'est ton amant qui te l'jure,
Et crois bien qu'il n'aura pas
Le cœur assez coupable,
    Perfide, barbare,
D'oublier tous tes attraits.

Guernadier, puisque tu quittes
Ta Fanchon, ta bonne amie;
Tiens, voilà quatre chemises,
Cinq mouchoirs, un'pair' de bas :
Sois-moi toujours fidèle,
    Constant, sincère,
Je ne t'oublierai jamais.

Du Mersan *et* Brazier.

Le Retour du Conscrit.

CHANSON DE LA PIÈCE DU SOLDAT LABOUREUR.

« Ah! que je suis donc chagrinée
Que mon amant s'est engagé!
  Je pleure tous les soirs,
  Que je peux pas savoir
  Quand je vas le revoir.

Y a deux ans qu'il est parti,
Avec son beau fusil,
Pour tuer les ennemis.

— Ah ! bah ! la bell' ne pleurez pu,
Que votre amant est revenu.
— J'vous r'connais ; en partant,
Vous étiez paysan,
A présent, changement!
Comm' tu es-t-habillé !
Te voilà retapé
Comme un vrai grenadier.

— François', ma mignon', mon tendron,
Je reviens pour fair' la moisson.
Je suis un beau guerrier
Qui n'a pas déserté ;
Je viens pour t'épouser.
François', ma mi', mon cœur,
Donne-moi tes faveurs,
Je suis ton serviteur. »

Du Mersan et Brazier.

Couplets du Soldat laboureur.

Air : *Ce magistrat irréprochable.*

Au beau pays qui m'a vu naître
Utile jusqu'au dernier jour,
Apprenez que Francœur veut être
Soldat, laboureur tour à tour.
Les champs qui nourrissent ma mère,
Je dois savoir, en bon Français,
Les défendre pendant la guerre,
Les labourer pendant la paix.

Air de *ma Tante Aurore.*

Je vais, par l'ordre de ma mère,
Me mêler à nos travailleurs,
Mais, hélas ! je ne serai guère
Qu'un conscrit près des moissonneurs.
Combien de fois, dans une affaire,
J'ai vu, mon cœur en gémissait,
Le blé que l'on foulait à terre,
Et la moisson qu'on écrasait !...
Heureux qui peut, après la guerre,
Réparer le mal qu'elle a fait !

Du Mersan et Brazier.

Couplets des Bonnes d'Enfants.

Air du *Comte d'Erfort.*

MARGUERITE.

En attendant
Que j'rencontre un' personne
Qui soit honnête et qu'ait du sentiment,
Qu'pour le mariage à lui mon cœur se
[donne,
Monsieur Jean-Jean, il faut que je sois
En attendant. [bonne,

JEAN-JEAN.

En attendant
Qu'un autre se présente,
D'vous fair'l'amour je serais bien content.
Faut que j'écrive au pays, à ma tante;
Mais permettez, mamsell' que j'vous fré-
En attendant. [quente.

DU MERSAN *et* BRAZIER.

Chanson du Rempailleur

DANS LE COIN DE RUE.

En revenant de Versaille,
Un rempailleur rencontra
Un' fille de belle taille ;
Lui dit : « Mettez vot' chais' là.
On vous la rempaille, paille, paille,
On vous la rempaillera. »

La chaise étant rempaillée,
Lui dit : « Asseyez-vous là. »
Mais la fill', qu'était rusée,
Répond : « Monsieur, ça m'l'us'ra.
(— En vérité ? petite mère. Eh bien...)
On vous la rempaille, paille, paille,
On vous la rempaillera. »

Jeunes fill's, prenez vos aises
Quand l'occasion s'trouvera.
N'craignez pas d'user vos chaises ;
Y aura toujours quéqu'un là...
(Et ce quelqu'un là, mes petites chattes, c'est moi,)
Qui vous les rempaille, paille, paille,
Qui vous les rempaillera.

DU MERSAN et BRAZIER.

Vaudeville du Coin de rue.

LES AFFICHES.

Air : *La petite Javotte.*

BRINDAVOINE.

L'moindre effet qui nous manque :
Un s'rin qui s'fait chercher,
Un chien, un billet d'banque,
V'là c'qu'on fait afficher,
Eh ! oui, v'là c'qu'on fait afficher.
Mais, au coin d'chaque rue
Où l'on porte ses pas,
La probité perdue,
V'là c'qu'on n'affiche pas.

JAVOTTE.

Pour se venger d'un' femme
Dont il n'peut s'approcher,
En enrageant dans l'âme,
Un fat va l'afficher,
Eh ! oui, le fat va l'afficher
Parlez-moi d'un compère
Qui vous dirait tout bas :

« A dimanch', ma p'tit' mère,
Et je n' t'affich'rai pas. »

JÉRÔME.

Des malins, à la ronde,
S'amusent à chercher
Des paquets sur tout l'monde
V'là c'qu'ils vont afficher,
Eh ! oui, v'là c'qu'ils vont afficher.
Mais comme un jour ils doivent
Être payés d'leux éclats,
Les danses qu'ils reçoivent,
V'là c'qu'ils n'affichent pas.

MALASSIS.

Lorsqu'un' fill' se marie,
Son âg', qu'ell' n'peut cacher,
Aux portes d'la mairie,
V'là c'qu'on fait afficher,
Eh ! oui, v'là c'qu'on fait afficher.
Mais c'que souvent la belle
Perd, en f'sant un faux pas,
Pour marier la d'moiselle,
V'là c' qu'on n'affiche pas.

MARIOLLE.

Une pièce nouvelle
Que l'on vient d'ébaucher,

Dès l'matin, avec zèle,
V'là c'qu'on fait afficher,
Eh! oui, v'là c'qu'on fait afficher.
Mais quand l'auteur succombe,
Honteux, il dit tout bas :
« Une pièce qui tombe,
V'là c'qu'on n'raffiche pas. »

Du Mersan *et* Brazier.

Gentil Bernard.

ROMANCE.

O Fontenay, qu'embellissent les roses,
Avec transport toujours je te revois.
Ici l'amour, de fleurs fraiches écloses,
Me couronna pour la première fois.

Dans ma Claudine, attraits, douceur, sim-
[plesse.
Tout m'enivrait : j'étais fier de mon choix.
Avec quel feu je peignais ma tendresse!
Qu'on aime bien pour la première fois!

Depuis dix ans, ignorant sa retraite,
De vingt beautés j'ai cru suivre les lois.

Toujours on cherche, on désire, on re-
[grette
Ce qu'on aima pour la première fois.

Paroles de Le Prévost d'Iray
et Philippon la Madeleine,
musique de Doche.

Vaudeville des Trois Cousines.

LA BONNE AVENTURE.

Jeunes filles qui portez
Blonde chevelure,
L'amour vient de tous côtés
Rendre hommage à vos beautés.
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

Longue souffrance, en aimant,
Est chose bien dure,
Mais lorsqu'un heureux amant
Plaît au premier compliment,
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

Voir sans obstacle un ami,
Bagatelle pure!

Mais pour un amant chéri
Tromper tuteur ou mari,
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

Si l'Amour d'un trait malin
Vous a fait blessure,
Prenez-moi pour médecin
Quelque joyeux boute-en-train.
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

Suivons un penchant flatteur,
Sans peur du murmure.
Est-il plus grande douceur
Que celle que donne au cœur
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure?

DANCOURT.

Ronde de la Marchande de Goujons.

C'est l'amour, l'amour, l'amour,
Qui fait le monde
A la ronde,

Et chaque jour, à son tour
Le monde fait l'amour.

Qui rend la femme plus docile,
Et qui sait doubler ses attraits?
Qui rend le plaisir plus facile?
Qui fait excuser ses excès?
Qui sait rendre sensibles
Les grands dans leurs palais?
Qui sait rendre accessibles
Jusques aux sous-préfets?

C'est l'amour, l'amour, l'amour, etc.

Qui donne de l'âme aux poëtes,
Et de la joie à nos lurons?
Qui donne de l'esprit aux bêtes
Et du courage aux plus poltrons?
Qui donne des carrosses
Aux tendrons de Paris?
Et qui donne des bosses
A beaucoup de maris?

C'est l'amour, l'amour, l'amour, etc.

Que fait une nouvelle artiste
Qui veut s'assurer des amis?
Que fait une jeune modiste
Pour se mettre en vogue à Paris?
Que font dans les coulisses
Les banquiers, les docteurs?

Et que font les actrices
Avec certains auteurs?

C'est l'amour l'amour, l'amour, etc.

Sur les rochers les plus sauvages,
Dans les palais, dans les vallons,
Dans l'eau, dans l'air, dans les bocages,
Sous le chaume, dans les salons,
Que font toutes les belles,
Les amants, les époux?
Que font les tourterelles
Et même les coucous?

C'est l'amour, l'amour, l'amour,
Qui fait le monde
A la ronde,
Et chaque jour, à son tour,
Le monde fait l'amour.

DARTOIS *et* FRANCIS d'ALLARDE.

Lantara.

Ah! que de chagrins dans ma vie!
Combien de tribulations!
Dans mon art en butte à l'envie!
Trompé dans mes affections! *bis.*

Viens m'arracher à la misanthropie,
  Jus précieux, baume divin :
Oui, c'est par toi, par toi seul que j'oublie
  Les torts affreux du genre humain. *bis.*

  A jeun je suis trop philosophe,
  Le monde me fait peine à voir,
  Je ne rêve que catastrophe,
  A mes yeux tout se peint en noir. *bis.*
Mais quand j'ai bu, tout change de figure :
  La riante couleur du vin
Prête son charme à toute la nature,
  Et j'aime tout le genre humain. *bis.*

BARRÉ, RADET, DESFONTAINES *et* PICARD.

Vaudeville du Pauvre Diable.

UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU.

Air du vaudeville de *Haine aux femmes!*

MARTIN.

J'étais sans asile et sans pain,
Dans la plus affreuse indigence,
Femme sensible, à ma souffrance
A su mettre un terme soudain.

Mon cœur lui paye avec usure
Tout ce qu'au sien il était dû.
Voilà comme dans la nature
Un bienfait n'est jamais perdu.

FLORBELLE.

Depuis dix ans, le vieil Alain
Était époux sans être père,
Il accueille dans sa chaumière
Le jeune Lucas, son voisin.
Il le fête, il le considère;
A sa femme Lucas a plu :
Avant un an Alain est père...
Un bienfait n'est jamais perdu.

REMEVILLE.

De l'enfant qui nous doit le jour
Nos soins protégent l'existence,
Et notre sage surveillance
Sait lui garantir notre amour.
Lorsqu'il grandit, tout nous assure
Qu'il rendra ce qu'il a reçu.
Voilà comme dans la nature
Un bienfait n'est jamais perdu.

LA RAMÉE.

Avant d'en avoir une à lui,
Paul courtisait la femme à Pierre.

Il vient de prendre un' ménagère,
Et Pierr' la courtise aujourd'hui.
Ainsi, dans cette conjoncture,
Chacun rend ce qu'il a reçu.
Voilà comme dans la nature
Un bienfait n'est jamais perdu.

HENRIETTE.

Si la critique, avec aigreur,
Vient décourager le poëte,
Sa lyre alors devient muette,
Il voit s'éteindre son ardeur.
Mais si le public l'encourage,
Bientôt son travail assidu
Va produire un meilleur ouvrage.
Un bienfait n'est jamais perdu.

Paroles de DU MERSAN *et* ROUGEMONT
musique de DOCHE.

Couplets de la Jeune Mère.

En deux moitiés, dit-on, le sort
A partagé notre existence;
De ces deux moitiés, sans effort,
L'autre a toujours la préférence.

La femme est tout pour notre cœur,
Et du ciel la bonté suprême,
D'un époux mit tout le bonheur
Dans l'autre moitié de lui-même.

Le ciel, chez l'homme, dans son jour,
Fit briller l'esprit, la science,
La valeur, quelquefois l'amour,
Et de temps en temps la constance.
Par un don qui charme encor plus,
Pour embellir des nœuds suprêmes,
Il plaça toutes les vertus
Dans l'autre moitié de nous-mêmes.

Paroles de DUPATY, *musique de* DOCHE.

Couplets des amours d'été.

Air de *Saint-Onge.*

THÉRÈSE.

Avec les jeux dans le village,
Quand le printemps fut de retour,
Je méprisai le tendre hommage
De tous les bergers d'alentour.

Mais l'été me rend moins sauvage,
Et je me demande à mon tour
Ce qui m'enflamme davantage,
De la saison ou de l'amour.

Tandis que je me mets en nage,
En travaillant dans ce séjour,
Mon cœur vole à l'autre rivage,
Chez Guillot, qui me fait la cour.
Mais ce qui m'ôte le courage,
C'est que, sur le déclin du jour,
Je vois la fin de mon ouvrage,
Sans voir la fin de mon amour.

A porter dans un seul voyage,
Que mon panier me semble lourd!...
Du moins, s'il passait un nuage,
Le trajet semblerait plus court.
Sous ces arbres du voisinage
Évitons la chaleur du jour :
Mais, hélas! il n'est pas d'ombrage
Qui mette à l'abri de l'amour.

PIIS *et* BARRÉ.

La Dot d'Auvergne.

Pour dot ma femme a cinq sous,
Moi quatre, pas davantage !
Pour monter notre ménage,
Hélas ! comment ferons-nous ?
Cinq sous !... cinq sous !...
Pour monter notre ménage,
Femme, comment ferons-nous ?

Eh bien, nous achèterons
Un petit pot pour soupière ;
Avec la même cuillère
Tous les deux nous mangerons. } *bis.*

Pour dot, etc.

Eh bien, nous vendrons de l'eau,
Que l'on trouve à la rivière,
Toi devant, et moi derrière,
Nous pousserons le tonneau. } *bis.*

Pour dot, etc.

Si Dieu nous donn' des enfants,
Quand nous n'aurions que des filles

Pourvu qu'elles soient gentilles, } *bis.*
Nous leur dirons à vingt ans : }

Mes enfants, voilà cinq sous
Pour monter votre ménage ;
Avec ça, quand on est sage,
Toujours on trouve un époux.
Cinq sous ! cinq sous !
Allez chercher un époux.

Musique de LOÏSA PUGET.

Ronde de Newgate, ou les Voleurs de Londres.

Y a pus d'plaisir que d'peine,
La briguedondaine,
A s'voir mis sous l'scellé,
La briguedondé.

Accourez à Newgate,
Pour donner à vos maux
Du r'pos ;
On n'y port' pas d'manchette
Mais on y fait jabots.

Y a pus d'plaisir, etc

On vous donn' d'la bonn' soupe,
Et des bons zharicots
Tout chauds;
Vot' viande on vous la coupe,
D'peur d'user vos couteaux.

Y a pus d'plaisir, etc.

V'nez voir leux bell's ouvrages
De paille et de cocos,
Badauds;
C'qu'y a d'mieux, dans l's'étalages,
C'est qu'ils n'payent pas d'impôts.

Y a pus d'plaisir, etc.

Ainsi qu'ces vins qu'on vante
Et qu'on tient rassemblés
Sous clés,
Pour qu'aucun d'vous n's'évente,
On vous a tous fic'lés.

Y a pus d'plaisir que d'peine,
La briguedondaine,
A s'voir mis sous l'scellé,
La briguedondé.

Paroles de SAUVAGE.

Le Sous-Lieutenant.

CHANSON DE TABLE.

Un sous-lieut'nant accablé de besogne,
Laissa sa femme un jour emboiter l' pas,
Ell' partit seul' pour le bois de Boulogne,
En emportant un dragon sous son bras...
Drinn, drinn, drinn, drinn, drinn, drinn,
Drinn, drinn, drinn, drinn, drinn, drinn.

D'un' tell' confianc' le dragon était digne :
Pendant trois jours il fut très-empressé,
Y en a qui dis'nt qu'ils pêchaient à la ligne,
Moi je soutiens qu'ils ont herborisé...
Drinn, drinn, drinn, etc.

Le sous-lieut'nant, le désespoir dans l'âme,
Au bois d' Boulogne accourut tout inquiet:.
Mais l' malheureux quand y r'trouva sa fem-
Fut parfait'ment convaincu qu'il était...[me
Drinn, drinn, drinn, etc.

Paroles de M. LÉON GOZLAN, *musique de* M. J. NARGEOT.

¹ La musique se trouve chez M. BRULLÉ, éditeur, 16. passage des Panoramas, à Paris. — *Le Lion empaillé*, vaudeville en 1 acte, de M. LÉON GOZLAN, en vente chez MM. Michel Lévy, frères, 1, rue Vivienne. Prix : 1 fr.

Mon lit solitaire de célibataire.

Mon lit, mon lit, mon pauvre lit,
Mon lit solitaire
De célibataire,
Par qui je suis heureux la nuit (*bis*).

Sait-on pourquoi, pauvre poëte,
J'aime tant ce lit de noyer,
C'est qu'à lui seul, dans ma chambrette,
Il me tient lieu de mobilier.
Ma table et ma dernière chaise,
On a pu les prendre à loisir;
Mais, cher huissier, ne t'en déplaise,
Défense à toi de le saisir.
Mon lit, etc.

Le vent, à l'entour de ma chambre,
A beau faire sa grosse voix,
Sous mes rideaux, même en décembre,
Je me ris du marchand de bois.
Oh! quand il neige ou quand il gèle,
Quand sur mon lit, mon seul plafond,
J'entends la pluie ou bien la grêle,
Comme alors tu me sembles bon!
Mon lit, etc.

Si l'amitié plaint mes alarmes,
Toi tu me consoles bien mieux ;
Le soir, pour arrêter mes larmes,
Doucement tu fermes mes yeux.
Pour la douleur le meilleur hôte,
Le seul abri, c'est le sommeil.
Et si je médite une faute,
La nuit tu me portes conseil.
Mon lit, etc.

Vers un but, vers une espérance,
Lorsque j'ai couru vainement,
Je m'endors avec confiance :
Le bien vient, dit-on, en dormant.
La fortune, je l'imagine,
Viendra me prendre entre deux draps ;
En attendant mieux, qui dort dîne,
Et je lui dois plus d'un repas.
Mon lit, etc.

L'hymen parfois fait ma chimère ;
Oui, mais dans ce troisième ciel,
La lune rousse d'ordinaire
Succède à la lune de miel.
Après quelques mois de ménage,
Le mari, fronçant le sourcil,
Doit compter bien des jours d'orage,
Et dit tout bas où donc est-il?
Mon lit, etc.

Les Girondins.

On a donné le nom de *Girondins* aux membres du parti modéré de l'ancienne Constituante, parce que les chefs de ce parti appartenaient au département de la Gironde.

Les Girondins étaient incontestablement l'élite de la représentation nationale, à raison de leur talent, de leur courage et de leur patriotisme éclairé. Hommes énergiques, ils voulaient la révolution et toutes ses conséquences; mais ils différaient des Montagnards sur les moyens d'obtenir ce résultat; ils avaient horreur du sang, et Marat répétant chaque jour dans son journal l'*Ami du Peuple* qu'il fallait abattre trois cent mille têtes pour consolider la liberté, n'était pour eux qu'une bête féroce, un fou furieux qu'il fallait à tout prix empêcher de nuire.

Entre les Girondins, qui voulaient éclairer et convaincre, et les Montagnards ou Jacobins, qui voulaient proscrire et égorger, l'issue de la lutte ne pouvait être douteuse : que peut la raison contre le sabre ou plutôt contre la guillotine, qui était alors l'ultima ratio de la Montagne?

Dans la séance du 2 juin 1793, la Convention décréta l'arrestation de trente-deux de ses membres, au nombre desquels sont tous les Girondins les plus influents. Plusieurs parvinrent à se soustraire à l'exécution de ce décret et tentèrent d'insurger quelques départements ; mais la petite armée à la tête de laquelle ils s'étaient mis pour marcher contre la Convention fut battue près d'Évreux, et ses chefs furent dispersés ou pris.

Le 3 octobre, sur la proposition d'Amar, la Convention décrète la mise en accusation des chefs de la Gironde, qui, le 24 du même mois, comparaissent devant le tribunal révolutionnaire au nom-

bre de vingt-un. C'étaient Antiboul, Gesterpt-Beauvais, Boileau, Brissot, Carrat, Ducos, Duchâtel, Laure-Duperret, Duprat, Sanchet, Boyer-Fonfrède, Gardien, Gensonné, Lacaze, Lasource, Lehardy, Mainvielle, Brulard-Sillery, Valazé, Vergniaud, Vigée.

Leur attitude est calme et noble, et ils entendent sans faiblir prononcer l'arrêt qui les envoie à l'échafaud. Sillery, qui marchait avec des béquilles, les jette en s'écriant : « Je n'en ai plus « besoin : ce jour est le plus beau de « ma vie ! » Lasource se lève et dit en s'adressant aux juges : « Je meurs le « jour où le peuple a perdu la raison ; « vous mourrez le jour où il l'aura re- « couvrée. » Valazé tombe aux pieds de ses amis, qui le relèvent : « Est-ce que « tu as peur ? lui demande l'un d'eux. « — Moi, répondit-il, je meurs ! » Il venait de s'enfoncer un poignard dans le cœur.

Dans la nuit qui suivit leur condamnation, ils firent un dernier repas pen-

dant lequel tous montrèrent la plus grande liberté d'esprit ; Vergniaud, qui portait du poison, le jeta, afin de mourir avec ses amis. A la suite de ce banquet funèbre, ils chantèrent jusqu'au jour des hymnes à la liberté, et ce fut en chantant qu'ils arrivèrent au pied de l'échafaud. Là, tous se donnèrent le baiser de paix et d'adieu. Sillery monta le premier, salua le peuple, et sans pâlir, il se coucha sur la planche. Le couteau remonta vingt fois vers le ciel et retomba vingt fois! Jamais l'échafaud n'avait dévoré à la fois tant d'illustres victimes.

En 1847, inspirés par l'admirable histoire de ces grands citoyens, que venait de publier M. de Lamartine, MM. Alexandre Dumas et Maquet composèrent des strophes qui furent chantées sur le théâtre Historique, où elles obtinrent un immense succès. Ces strophes et surtout la musique sur laquelle elles étaient chantées, devinrent promptement populaires ; elles furent le chant de guerre

des combattants de Février, et peut-être est-ce à l'enthousiasme excité par elles que le peuple dut sa victoire.

Par la voix du canon d'alarme
La France appelle ses enfants :
Allons, dit le soldat : Aux armes !
C'est ma mère, je la défends.
Mourir pour la patrie ! (*bis*)
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'en-
[vie. (*bis*)

Nous, amis, qui loin des batailles,
Succombons dans l'obscurité,
Vouons, du moins, nos funérailles
A la France ! à sa liberté !
Mourir pour la patrie ! (*bis*)
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'en-
[vie. (*bis*)

Frères, pour une cause sainte,
Quand chacun de nous est martyr,
Ne proférons pas une plainte,
La France un jour doit nous bénir.
Mourir pour la patrie ! (*bis*)
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'en-
[vie. (*bis*)

Du créateur de la nature
Bénissons encor la bonté,

Nous plaindre serait une injure,
Nous mourons pour la liberté.
Mourir pour la patrie ! (*bis*)
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'en-
[vie. (*bis*)

Paroles de MM. Alexandre Dumas *et* Maquet, *musique de* M. A. Varney.

[1] Les deux premiers couplets seulement sont de MM. Alexandre Dumas et Maquet, et extraits de la pièce : *Le Chevalier de Maison-Rouge*, en vente chez MM. Michel Lévy frères, rue Vivienne, 1. Prix : 1 fr.

Le Chant des Ouvriers.

Il est difficile de juger ses contemporains et de choisir parmi ceux qui prétendent à la lyre ceux qui peuvent se survivre à eux-même. En ce temps de suffrage universel, il n'est plus permis de s'en rapporter à un autre jugement qu'à celui du plus grand nombre, et l'auteur *des Bœufs* et du *Chant des Ouvriers* nous est naturellement venu à l'esprit.

Pierre Dupont a fait des chansons et de la musique sans le savoir ; ses chants

deviennent populaires, son tour viendra d'être jugé, classé, étiqueté, en attendant on le chante. Nous nous faisons un plaisir de communiquer à nos lecteurs celle de ses œuvres qui, dans ce temps de commotion, a une signification plus expressive; nous pouvons affirmer que *le Chant des Ouvriers* était fait longtemps avant février 1848, et qu'il a même séjourné dans nos cartons d'éditeur avant d'arriver à la popularité ; quand on devance la circonstance, on peut espérer de lui survivre.

Nous dont la lampe, le matin,
Au clairon du coq se rallume,
Nous tous qu'un salaire incertain
Ramène avant l'aube à l'enclume,
Nous qui des bras, des pieds, des mains,
De tout le corps luttons sans cesse,
Sans abriter nos lendemains
Contre le froid de la vieillesse.

Aimons-nous, et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons (*ter*)
A l'indépendance du monde !

Nos bras, sans relâche tendus
Aux flots jaloux, au sol avare,
Ravissent leurs trésors perdus,
Ce qui nourrit et ce qui pare :
Perles, diamants et métaux,
Fruit du coteau, grain de la plaine ;
Pauvres moutons, quels bons manteaux
Il se tisse avec notre laine !

Aimons-nous, etc.

Quel fruit tirons-nous des labeurs
Qui courbent nos maigres échines !
Où vont les flots de nos sueurs ?
Nous ne sommes que des machines.
Nos Babels montent jusqu'au ciel,
La terre nous doit ses merveilles :
Dès qu'elles ont fini le miel,
Le maître chasse les abeilles.

Aimons-nous, etc.

Au fils chétif d'un étranger
Nos femmes tendent leurs mamelles,
Et lui, plus tard, croit déroger
En daignant s'asseoir auprès d'elles ;
De nos jours, le droit du seigneur
Pèse sur nous plus despotique :
Nos filles vendent leur honneur
Aux derniers courtauds de boutique.

Aimons-nous, etc.

Mal vêtus, logés dans des trous,
Sous les combles, dans les décombres,
Nous vivons avec les hiboux,
Et les larrons, amis des ombres ;
Cependant notre sang vermeil
Coule impétueux dans nos veines ;
Nous nous plairions au grand soleil,
Et sous les rameaux verts des chênes.

Aimons-nous, etc.

A chaque fois que par torrents
Notre sang coule sur le monde,
C'est toujours pour quelques tyrans
Que cette rosée est féconde ;
Ménageons-le dorénavant,
L'amour est plus fort que la guerre ;
En attendant qu'un meilleur vent
Souffle du ciel ou de la terre.

Aimons-nous, et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons, (*ter.*)
A l'indépendance du monde !

Paroles et musique de PIERRE DUPONT.

Les Bœufs.

CHANT RUSTIQUE.

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux.
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.
C'est par leurs soins qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été ;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre ;
J'aime Jeanne ma femme,
Eh ! bien, j'aimerais mieux
La voir mourir que voir mourir mes bœufs.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid ?
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.

S'il me fallait, etc.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile.
Ils sont plus doux que des moutons ;
Tous les ans on vient de la ville
Les marchander dans nos cantons
Pour les mener aux Tuileries,
Au mardi-gras devant le roi,
Et puis les vendre aux boucheries ;
Je ne veux pas, ils sont à moi.

S'il me fallait, etc.

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre régent
En mariage la demande,
Je lui promets tout mon argent ;
Mais si pour dot il veut qu'on donne
Les grands bœufs blancs marqués de roux,
Ma fille, laissons la couronne
Et ramenons les bœufs chez nous.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre ;
J'aime Jeanne ma femme,
Eh ! bien, j'aimerais mieux
La voir mourir que voir mourir mes bœufs.

Paroles et musique de Pierre DUPONT.

[1] La musique se trouve à Paris, chez M. Pierre BRULLÉ, éditeur, 16, passage des Panoramas.

Le Petit Mari.

Mon père m'a donné un mari ;
Mon Dieu ! quel homme,
Quel petit homme.
Mon père m'a donné un mari,
Mon Dieu ! quel homme,
Qu'il est petit !

D'une feuille on fit son habit;
Mon Dieu ! quel homme,
Quel petit homme.
D'une feuille on fit son habit,
Mon Dieu ! quel homme,
Qu'il est petit !

Le chat l'a pris pour un' souris,
Mon Dieu ! quel homme,
Quel petit homme.
Le chat l'a pris pour une souris,
Mon Dieu ! quel homme,
Qu'il est petit !

Au chat ! au chat ! c'est mon mari ;
Mon Dieu ! quel homme,

Quel petit homme.
Au chat! au chat! c'est mon mari,
Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit!

Je le couchai dedans mon lit;
Mon Dieu! quel homme,
Quel petit homme.
Je le couchai dedans mon lit;
Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit!

De mon lacet je le couvris;
Mon Dieu! quel homme,
Quel petit homme.
De mon lacet je le couvris,
Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit!

Le feu à la paillasse a pris;
Mon Dieu! quel homme,
Quel petit homme.
Le feu à la paillasse a pris,
Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit!

Mon petit mari fut rôti;
Mon Dieu! quel homme,
Quel petit homme.
Mon petit mari fut rôti;

Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit!

Pour me consoler, je me dis :
Mon Dieu! quel homme,
Quel petit homme.
Pour me consoler, je me dis :
Mon Dieu! quel homme,
Qu'il est petit!

Il était un' Bergère.

Il était un' bergère,
Eh! ron, ron, ron, petit patapon;
Il était un' bergère,
Qui gardait ses moutons,
Ron, ron,
Qui gardait ses moutons.

Elle fit un fromage,
Et ron, ron, ron, petit patapon;
Elle fit un fromage
Du lait de ses moutons,
Ron, ron,
Du lait de ses moutons.

Le chat qui la regarde,
Et ron, ron, ron, petit patapon:

Le chat qui la regarde,
D'un petit air fripon,
Ron, ron,
D'un petit air fripon.

Si tu y mets la patte,
Et ron, ron, ron, petit patapon;
Si tu y mets la patte,
Tu auras du bâton,
Ron, ron,
Tu auras du bâton.

Il n'y mit pas la patte,
Et ron, ron, ron, petit patapon;
Il n'y mit pas la patte,
Il y mit le menton,
Ron, ron,
Il y mit le menton.

La bergère en colère,
Et ron, ron, ron, petit patapon;
La bergère en colère,
Tua son p'tit chaton,
Ron, ron,
Tua son p'tit chaton.

Elle fut à confesse,
Et ron, ron, ron, petit patapon;
Elle fut à son confesse,
Pour demander pardon,

Ron, ron,
Pour demander pardon.

Mon père, je m'accuse
Et ron, ron, ron, petit patapon;
Mon père, je m'accuse
D'avoir tué mon chaton,
Ron, ron,
D'avoir tué mon chaton.

Ma fill', pour pénitence,
Et ron, ron, ron, petit patapon;
Ma fill', pour pénitence,
Nous nous embrasserons,
Ron, ron,
Nous nous embrasserons.

La pénitence est douce,
Et ron, ron, ron, petit patapon;
La pénitence est douce,
Nous recommencerons,
Ron, ron,
Nous recommencerons.

———

Compère Guilleri.

Il était un p'tit homme
Qui s'app'lait Guilleri,
Carabi;
Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi,
Toto Carabo.
Marchand d' carabas,
Compère Guilleri,
Te lairas-tu (*ter*) mouri?

Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi;
Il monta sur un arbre
Pour voir ses chiens couri,
Carabi,
Toto carabo.
Marchand d' carabas,
Compère Guilleri,
Te lairas-tu (*ter*) mouri?

Il monta sur un arbre
Pour voir ses chiens couri,

Carabi ;
La branche vint à rompre,
Et Guilleri tombi,
Carabi,
Toto carabo.
Marchand d' carabas,
Compère Guilleri,
Te lairas-tu (*ter*) mouri?

La branche vint à rompre
Et Guilleri tombi,
Carabi,
Il se cassa la jambe,
Et le bras se démit,
Carabi ;
Toto carabo.
Marchand d' carabas,
Compère Guilleri,
Te lairas-tu (*ter*) mouri?

Il se cassa la jambe,
Et le bras se démit,
Carabi ;
Les dam's de *l'Hôpital*
Sont arrivées au bruit,
Carabi,
Toto carabo,
Marchand d' carabas,
Compère Guilleri,
Te lairas-tu (*ter*) mouri?

....

Les dam's de *l'Hôpital*
Sont arrivées au bruit,
Carabi ;
L'une apporte un emplâtre,
L'autre, de la charpi,
Carabi,
Toto carabo,
Marchand d' carabas,
Compère Guilleri,
Te lairas-tu (*ter*) mouri ?

L'une apporte un emplâtre,
L'autre de la charpi,
Carabi ;
On lui banda la jambe,
Et le bras lui remit,
Carabi,
Toto carabo.
Marchand d' carabas,
Compère Guilleri,
Te lairas-tu (*ter*) mouri ?

On lui banda la jambe,
Et le bras lui remit,
Carabi ;
Pour remercier ces dames,
Guilleri les embrassit,
Carabi,
Toto carabo,
Marchand d' carabas,

Compère Guilleri,
Te lairas-tu (*ter*) mouri?

Pour remercier ces dames,
Guilleri les embrassit,
Carabi;
Ça prouv' que par les femmes
L'homme est toujours guéri,
Carabi,
Toto carabo.
Marchand d' carabas,
Compère Guilleri,
Te lairas-tu (*ter*) mouri?

POSTFACE.

Voici notre livre ; nous ne le prétendons pas exempt de critique ; mais un bon choix, lorsqu'on fait un recueil, n'est pas une chose aussi facile qu'on pourrait se l'imaginer.

Trop de sévérité serait peut-être un tort, surtout dans ce genre, où l'on recherche plutôt l'originalité, la gaieté, que la poésie exacte et le purisme de l'expression.

Parmi les Chansons nationales et populaires, il y en a qui sont devenues des traditions, dont la réputation est faite, et qui doivent être reproduites, en dépit de la critique minutieuse.

Un recueil de Chansons s'adresse à toutes les classes : chacun y choisit ce qui lui plait. Ce qui ne convient pas aux uns, peut être du goût des autres. Nous disions dans nos premières éditions qu'il pourrait en être de ce recueil comme du panier de cerises, où l'on commence par prendre les plus belles et les meilleures, et où l'on finit quelquefois par ne rien laisser. Nos prévisions ont été réalisées, mais nous laissons toute prétention de côté.

L'important, c'est que notre Chansonnier amuse et occupe quelques loisirs.

Quand on chante, si l'on n'est pas heureux, on croit l'être, et c'est beaucoup.

Certes, les matériaux ne manquaient pas pour la composition de ce recueil ; l'auteur

n'avait que l'embarras du choix; mais cet embarras était grand. Il fallait d'abord faire abnégation de toute opinion politique, littéraire, philosophique, ce qui suppose une grande liberté d'esprit, et une impartialité presque impossible.

Ce n'est pas tant le mérite des pièces qui devait servir de guide, mais leur degré de popularité, l'importance des événements auxquels elles se rattachent, et l'influence qu'elles ont pu avoir sur les passions, les goûts, les mœurs du peuple; l'auteur, ici, n'avait pas à juger, mais à respecter les jugements portés par un juge souverain, qui a toujours raison, même quand il se trompe; attendu que lorsque tout le monde a tort, tout le monde a raison.

Cela explique comment il se trouve dans ce recueil tant de choses étonnées de se trouver ensemble. Et puis la vogue est une capricieuse fille, qui se jette dans les bras du premier venu, et qui ne souffre pas qu'on lui demande pourquoi.

Il ne faut pas oublier, en outre, qu'un recueil de ce genre s'adresse aussi bien à la mansarde et à l'atelier, qu'au comptoir et au salon; car, en France, on a tout chanté, et l'on chante partout.

Sans doute, s'il est parmi ces chants de gais refrains qui rassérènent la pensée,

d'admirables strophes qui excitent l'enthousiasme et plaisent à l'orgueil national, il en est aussi qui pourront rappeler de terribles événements et raviver de profondes et justes douleurs; mais la vie est ainsi faite : partout le bien s'y trouve à côté du mal.

Nous devons dire pourtant que l'auteur y a fait une large place aux choses joyeuses et de bon goût. Lui-même disait de son œuvre : « Il en sera de ce recueil comme « du panier de cerises, où l'on commence « par prendre les plus belles et les meil- « leures, et où l'on finit par ne rien laisser. » Et cette prévision fut justifiée par un véritable succès, ainsi que le prouve la publication de cette cinquième édition.

Nous donnons ici les rectifications qui nous sont parvenues pendant le cours de l'impression.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

